THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

CHANTS

POPULAIRES

DU NORD.

CATALOGUE DE LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER.

VICTOR HUGO.

Notre-Dame de Paris, 2 vol.
Le Dernier jour d'un Condamné, *Bug-Jargal*, } 1 vol.
Han d'Islande, 1 vol.
Odes et Ballades, 1 vol.
Orientales, 1 vol.
Feuilles d'Automne, *Chants du Crépuscule*, } 1 vol.
Voix intérieures, *Les Rayons et les Ombres.* } 1 vol.
Théâtre, 2 séries.
Cromwell, 1 vol.
Littérature et Philosophie mêlées, 1 vol.

DE BALZAC.

Physiologie du Mariage, 1 vol.
Scènes de la Vie privée, 2 séries.
Scènes de la Vie de province, 2 séries.
Scènes de la Vie parisienne, 2 séries.
Le Médecin de Campagne, 1 vol.
Le Père Goriot, 1 vol.
La Peau de Chagrin, 1 vol.
César Birotteau, 1 vol.
Le Lys dans la Vallée, 1 vol.
La Recherche de l'Absolu, 1 vol.
Histoire des Treize, 1 vol.
Eugénie Grandet, 1 vol.

ALFRED DE VIGNY.

Cinq-Mars, 1 vol.
Stello, 1 vol.
Servitude et Grandeur militaires, 1 vol.
Théâtre complet, 1 vol.
Poésies complètes, 1 vol.

ALFRED DE MUSSET.

Poésies complètes, 1 vol.
Comédies et Proverbes, 1 vol.
Nouvelles, 1 vol.
Confession d'un Enfant du Siècle, 1 vol.

CHARLES NODIER.

Romans (Jean Sbogar, Thérèse, etc.), 1 vol
Contes (Trilby, La Fée, etc., etc.), 1 vol.
Nouvelles (Souvenirs de Jeunesse, etc.), 1 vol
Souvenirs de la Révolution, 1 vol.

GOETHE.

Le Faust complet, trad. Henri Blaze, 1 vol
Werther, suivi de *Hermann*, trad. Leroux, 1 v
Théâtre, trad. X. Marmier, 1 vol.

MADAME DE STAEL.

Corinne, 1 vol.
Delphine, avec préface de Sainte-Beuve, 1 vol.
De l'Allemagne, avec préface de X. Marmier, 1 v.

CASIMIR DELAVIGNE.

Messéniennes et Poésies diverses, 1 vol.
Théâtre complet, 3 séries.

SAINTE-BEUVE.

Poésies complètes, 1 vol.
Volupté, 1 vol.

AIMÉ MARTIN.

De l'Education des Mères de famille, 1 vol
Lettres à Sophie sur la Physique, etc., 1 vol.

OUVRAGES DE CHOIX.

Œuvres du comte Xavier de Maistre, 1 vol
Adolphe, etc., etc., par Benjamin Constant, 1 v.
Du Pape, par Joseph de Maistre, 1 vol.
Essais sur l'Histoire de France, par Guizot, 1 v.
Satyre Ménippée, avec notes, par C. Labitte, 1 v.
Œuvres de la comtesse de Souza, 1 vol.
Physiologie du goût, par Brillat-Savarin } 1 v.
La Gastronomie, poème par Berchoux. }

Obermann, par de Senancour, 1 vol.
Manon Lescaut, par l'abbé Prevost, 1 vol.
Poésies complètes d'André Chénier, 1 vol.
Valérie, par Mme de Krudner, 1 vol.
Poésies de Millevoye, 1 vol
Nouvelles Genevoises, par Töpffer, 1 vol.
Poésies d'Antoine de Latour, 1 vol

CLASSIQUES FRANÇAIS.

Théâtre de J. Racine, 1 vol.
Caractères de La Bruyère, 1 vol.
Pensées de Pascal, 1 vol.
Fables de La Fontaine, 1 vol.
Siècle de Louis XIV, par Voltaire, 1 vol.
Discours sur l'Histoire univ. de Bossuet, 1 v.
Confessions de J.-J. Rousseau, 1 vol.
Gil Blas, 1 vol.
Œuvres de Rabelais, 1 vol.
Les Cent Nouvelles Nouvelles, 2 vol.

CLASSIQUES ÉTRANGERS TRAD. EN FRANÇAIS.

Dante. — Divine Comédie, tr. A. Brizeux. } 1 v.
—— La Vie Nouvelle, tr. Delecluze. }
Le Paradis Perdu, trad. Pongerville } 1 vol.
Voyage sentimental de Sterne, trad. }
Théâtre de Schiller, trad. X. Marmier, 2 v.
Guerre de Trente ans, par Schiller, 1 vol.
La Jérusalem délivrée, tr. A. Desplaces, 1 vol.
Lord Byron, trad Benj. Laroche, 4 séries.
Œuvres de Silvio Pellico, tr. A. de Latour, 1 v.
Le Koran, trad. nouv., par Kasimirsky, 1 vol.
Mémoires d'Alfieri, trad. Ant. de Latour, 1 vol.
La Messiade de Klopstock, trad. en fr., 1 vol.
Le Vicaire de Wakefield, tr. Mme Belloc, 1 v.
Morale de Jésus-Christ et des Apôtres, 1 vol.
Histoire générale des Voyages, 3 séries.
Tom Jones, trad. Léon de Wailly, 2 vol.
Confucius, traduit par M. Pauthier, 1 vol.
Confessions de S. Augustin, tr. S.-Victor, 1 vol.
Les Lusiades, de Camoëns, trad. nouv., 1 vol.
Les Fiancés, de Manzoni, tr. R. Dusseuil, 1 vol.
Théâtre et Poésies, de Manzoni, t. de Latour, 1 v.
Tristram Shandy, de Sterne, tr. Wailly, 1 vol.
Simple Histoire, tr. par L. de Wailly, 1 vol.

CLASSIQUES GRECS TRADUITS EN FRANÇAIS.

Comédies d'Aristophane, tra l. Artaud, 1 vol.
Théâtre de Sophocle, trad. Artaud, 1 vol.
Théâtre d'Eschyle, tr. par Alex. Pieron, 1 v.
République de Platon, trad. nouvelle, 1 v.
Romans grecs, trad. nouv. 1 v.
Histoire d'Hérodote, 2 vol.
Moralistes anciens (Socrate, Epictète, etc.), 1 v.
Histoire de Thucydide, 1 vol
Diogène-Laërce, Vies des Philosophes, 1 v.
Lucien, Dialogues, satir. philosop., etc, 1 vol.
Petits poèmes (Hésiode, etc., etc.), 1 vol.
L'Iliade d'Homère, traduction nouvelle, 1 vol.
L'Odyssée d'Homère, trad. nouv. 1 vol.
Lyriques, 1 vol.

OUVRAGES SOUS PRESSE.

Descartes, 1 vol.
Leibnitz, 2 séries.
Bacon, 2 séries.
Malebranche, 2 séries.
Spinosa, 2 séries.
Poésies et Chants du Nord, p. X. Marmier, 1 v.
Romancero espagnol, tr. par F. Denis, 2 séries.
Poésies de Mme de Girardin, 1 vol.
Nouvelles Parisiennes, par *la même*, 1 vol.
Poésies de Goethe, tr. par Henri Blaze, 1 vol.
Poésies de Henri Blaze, 1 vol.
Tableau de la Littérature, par Barante, 1 vol.
Education des Femmes, p. Mme de Remusat, 1 v.
Hist. de Philippe-Auguste, par Capefigue, 2 v.

(Novembre 1841.) **122 volumes sont en vente.** Imp. par Béthune et Plon

CHANTS

POPULAIRES

DU NORD.

Islande. — Danemark. — Suède.
Norvége. — Feroe. — Finlande.

TRADUITS EN FRANÇAIS,

ET PRÉCÉDÉS D'UNE INTRODUCTION,

PAR X. MARMIER.

PARIS,

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

29, RUE DE SEINE.

1842.

PN1341
.M2

34879

LIBRARY OF CONGRESS,
1899
CITY OF WASHINGTON

1 570

115

A SON ALTESSE ROYALE

MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS.

MADAME,

Au retour d'un des voyages que j'ai eu le bonheur d'entreprendre sous le patronage auguste de Votre Altesse Royale, j'essaie de faire connaître à mes compatriotes quelques chants poétiques des régions lointaines, et je viens avec un profond sentiment de gratitude vous offrir ces fleurs du nord transplan-

tées en France, à vous, Madame, que le nord a vu partir avec douleur et que la France a reçue avec amour.

Je suis avec un profond respect,

MADAME,

De Votre Altesse Royale,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

X. MARMIER.

Paris, 31 décembre 1841.

INTRODUCTION.

Il y a deux poésies écloses comme deux fleurs sur la même tige, coulant comme deux ruisseaux limpides et parfumés de la même source, enfantées comme deux sœurs par la même nature idéale : c'est la poésie populaire et la poésie d'art. Par poésie populaire, nous n'entendons point parler de ces chansons triviales, de ces couplets grossiers qui accompagnent l'égarement de l'orgie à la halle ou à la taverne, et que la raison des gens du peuple même réprouve après l'heure de l'ivresse. Nous n'entendons point parler non plus de ces œuvres d'imitation que des écrivains plus ou moins habiles composent en vue du peuple, en cherchant à s'inspirer de sa pensée et à traduire ses impressions. Non, la poésie populaire proprement dite n'est ni le refrain brutal du carrefour, ni le chant factice élaboré dans le silence d'un salon ; c'est la voix même du peuple dans ses jours d'émotion profonde, c'est le chant qui

célèbre ses héros et ses dieux, qui proclame ses triomphes et pleure sur ses désastres. C'est l'épopée de ses temps d'héroïsme et la ballade traditionnelle de ses croyances superstitieuses. C'est le cantique de Moïse sur la montagne, et l'élégie de l'exil auprès des saules du rivage.

« La poésie populaire, dit le bon Montaigne qui l'avait comprise avant que les critiques s'en occupassent, la poésie populaire et purement naturelle a des naïfvetés et des grâces par où elle se compare à la principale beauté de la poésie parfaite selon l'art, comme il se veoid ez villanelles de Gascoigne, et aux chansons qu'on nous rapporte des nations qui n'ont cognoissance d'aulcune science, ni même d'escripture [1]. »

« Les chansons populaires, dit Herder, ce sont les archives du peuple, le trésor de sa science, de sa religion, de sa théogonie, de sa cosmogonie, de la vie de ses pères, des fastes de son histoire. C'est l'expression de son cœur, l'image de son intérieur dans la joie et les larmes, auprès du lit de la fiancée, au bord du tombeau [2]. »

La poésie d'art n'a point fleuri partout et en tout temps avec un égal succès. La poésie populaire naît dans les siècles les plus primitifs et enfonce ses racines dans le sol le plus aride. Il faut à la poésie d'art une

[1] Essais de Montaigne, liv. II, ch. LV.
[2] Volkslieder. Introduction.

tribune, des encouragements, des honneurs. Il ne faut à la poésie populaire qu'un abri au pied de la montagne et une mandoline pour chanter ses douces chansons le long des grands chemins.

Dans les temps anciens, cette poésie éclate par des accents enthousiastes, par des cris de guerre ou des hymnes pieux. Au moyen âge, le ménestrel, le fidler ambulant porte la fiction naïve de village en village; le château se la fait redire dans une de ses grandes salles, et le bourgeois l'apprend dans une de ses veillées. Nulle poésie n'a cueilli plus de fleurs le long de sa route. Elle a une lyre où vibrent toutes les passions, où toutes les idées ont leur corde d'argent ou leur corde d'airain. Les fées l'ont prise à son berceau, les sylphes l'ont entourée de leurs prestiges. Toute jeune, elle a été recevoir le don des péris. Elle s'est épanouie comme une belle plante au soleil d'Orient; elle a connu le palais moresque avec ses soupirs d'amour, et les jardins de Grenade avec leurs parfums d'oranger. Toute jeune aussi, elle a rêvé ses plus beaux rêves chevaleresques : Arthur et la Table-Ronde, Lancelot du Lac avec sa belle Genèvre; Charlemagne et le pieux Roland, le Saint-Graal et ses pieux mystères. Ouvrez-lui donc la lice; c'est une héroïne qui a été sur le champ de bataille avec Bernard del Carpio ou Cid le Campeador. Donnez-lui une place à votre foyer; c'est une bonne jeune fille qui vous dira la complainte de deuil et la complainte d'amour, comment est morte la belle

Rosamonde [1], et comment la femme d'Asan-Aga quitta la tente où reposaient ses deux beaux enfants [2].

Prêtez l'oreille à ce récit, c'est une sibylle qui tient à la main le rameau d'or, c'est une magicienne savante qui connaît les légendes historiques et les légendes fabuleuses, la mythologie des elfes, des géants, des nains, des koboldes, les croyances mystérieuses du christianisme, les tableaux les plus touchants du monde réel et les rêves du monde idéal. A côté de la tradition féerique de Pierre de Stauffenberg [3], elle citera la ballade mystique de la belle fille du sultan [4]; à côté du cri de guerre des Walkiries [5], le conte plaisant de l'Épreuve du manteau [6], l'histoire d'Henri-le-Lion et le Te Deum de la bataille d'Azincourt, la légende maudite du Juif errant [7] et la légende vénérée de sainte Cunégonde. Cette poésie est si flexible et si variée! Elle s'adapte à tous les événements, elle reflète dans son miroir l'es-

[1] Ballades de Percy, t. II, p. 143. C'est sur la tombe de cette belle Rosamonde, maîtresse de Henri II, qu'on écrivit ces vers :

Hic jacet Rosa mundi, non Rosa munda;
Non redolet, sed olet, quæ redolere solet.

[2] Légende morlaque, l'une des plus belles qui existent : elle a été traduite plusieurs fois en français.

[3] Die Volkslieder der Deutschen, t. II, p. 562.

[4] Nederlandsche Volkszangen de Lejeune, p. 187. Cette légende mystique se retrouve aussi en Allemagne, en Suède, en Danemark.

[5] Herder, Volkslieder.

[6] Ballades de Percy, t. III, p. 2.

[7] Ballades de Percy, t. II, p. 295.

prit de toutes les époques : aujourd'hui, elle viendra édifier ses auditeurs avec le récit d'un pèlerinage périlleux en Terre-Sainte ; demain, elle l'égaiera avec les chansons de l'Outlaw et les tableaux de sa vie joyeuse dans la Forêt-Verte [1]. Elle vous amusera avec ses vers à énigmes [2]. Puis, si une circonstance grave se prépare, si des dissensions civiles éclatent, la voilà qui se met en campagne et harcèle de ses flèches le camp ennemi [3]. Plébéienne de naissance, elle a un instinct de popularité qui ne la trompe pas. Du milieu des châteaux où elle est appelée à comparaître, elle tourne encore ses regards vers la chaumière où elle est née. Elle a beau faire vibrer sa lyre au milieu des assemblées de princes et de chevaliers, son allure est plus libre et plus franche quand elle redescend les degrés de marbre du palais, pour chanter sous le tilleul où se réunissent les paysans. Elle se prête, pour un manteau

[1] *Green wood* est le mot qui revient à tout instant dans ces ballades.

[2] C'est une chose que l'on remarque fréquemment dans les poésies du Nord, que ces vers à énigmes. Ils étaient déjà en usage en Allemagne dès le treizième siècle : on trouve plusieurs pièces de ce genre dans le combat de la Wartburg. Il existe aussi quelques chants populaires où un chevalier propose des énigmes à une jeune fille ; elle les résout, et il l'épouse. Il est évident que ce genre de poésie, ainsi qu'un grand nombre de légendes du moyen âge, est fondé sur une tradition antique, la tradition du Sphinx.

[3] Au temps de la réformation, la poésie populaire renferma souvent la polémique des divers partis.

de velours, pour une chaîne d'or, aux fêtes des grands, mais elle se donne tout entière aux larmes du peuple. Si vous la cherchez dans les temps de calme, vous la trouverez peut-être nonchalamment penchée sur le fauteuil de la châtelaine; si vous la cherchez dans les jours d'orage, vous la verrez courir à la hâte au milieu de la foule, prendre parti pour la majorité faible et opprimée contre une minorité active et puissante, et, sur cette même lyre qui n'exhalait que des sons si plaintifs et si tendres, faire vibrer tout à coup un accent mâle et énergique. Ainsi, voyez : en Angleterre, elle se fait anglo-saxonne, et attaque, sous le nom de Robin-Hood, les shérifs normands[1]; en France, elle s'en prend à toute heure aux vices des grands et aux vices du clergé; en Allemagne, elle s'élance au milieu de la guerre des paysans et soutient les idées de liberté religieuse; en Hollande, elle est du parti des Gueux pour combattre le despotisme de l'Espagne; en Espagne, c'est elle qui répond aux demandes d'impôts d'Alphonse VIII : La liberté ne se vend à aucun prix.

> El bien de la libertad
> Por niungun precio es comprado[2].

En Suisse, c'est elle qui soutient les confédérés contre la domination de l'Autriche et les prétentions hau-

[1] Dissertation sur le cycle populaire de Robin-Hood, par Ed. Barry. Paris, 1832.

[2] Romance d'Alphonse VIII. Depping, p. 193.

taines des nobles ; car toute cette poésie, c'est l'image du peuple, c'est le peuple ingénieux et crédule, naïf et subtil, amoureux des idées superstitieuses et accessible aux idées vraies ; le peuple qui se soumet, tout en rêvant à son affranchissement ; le peuple pèlerin et guerrier, d'abord serf, puis homme libre, puis homme fort ; d'abord caché derrière la tourelle du château, les murs de l'abbaye, et grandissant en silence jusqu'à ce qu'un jour il se lève et prenne la place de ses anciens comtes au château, de ses anciens prieurs à l'abbaye.

Dans les contrées les plus tristes, vers les climats les plus rudes, partout où l'homme a posé sa tente ou bâti sa cabane, partout la poésie, cette charmante fille du ciel, est descendue auprès de lui comme un ange d'amour et de consolation, pour sourire à sa joie et s'attendrir à ses souffrances.

Les voyageurs ont trouvé les vestiges de cette poésie naïve, gracieuse, touchante, parmi les peuplades sauvages de l'Amérique et de l'Océanie [1], sur les grèves des mers orageuses et sur le sable des déserts.

[1] Voy., entre autres travaux, le curieux ouvrage de M. Ellis : *Polynesian researches ;* la description de l'Océanie par M. Rienzi dans l'*Univers pittoresque ;* un intéressant article de M. Dulaurier sur la Malaisie, inséré dans la *Revue des Deux-Mondes ;* le voyage de M. Wrangel au nord de la Sibérie, dont nous avons rendu compte dans le même recueil, 1er décembre 1841 ; un passage sur la poésie du Kamtschatka dans l'ouvrage de M. Rühs qui a pour titre : *l'Edda.*

Si des régions de l'équateur vous tournez vos regards vers les froides montagnes du Nord, ne croyez pas que la poésie disparaisse avec le dernier vallon de verdure et le dernier arbrisseau de fleurs; elle anime encore de son souffle vivifiant les contrées arides; elle voltige comme Ariel à travers les brumes de la plage; elle apporte sur son aile légère les riantes couleurs, les parfums, les trésors d'un autre monde.

En Finlande, les paysans attribuent encore à la poésie une influence magique. Quand ils tombent malades, ils envoient chercher non pas le médecin, mais le poète du canton, qui vient se mettre debout devant leur lit, chante quelques vers mystérieux; et l'on croit que ces vers chassent le méchant esprit qui tourmente le malade. Les Finlandais ont un recueil de chants populaires qui renferment toute leur ancienne mythologie. Ce qu'ils racontent de leur premier scalde Vœinemœïnen montre quelle haute idée ils s'étaient faite de la poésie. Vœinemœïnen est leur Orphée; mais ce n'est pas un simple mortel soumis au maître de l'empire des ténèbres; c'est le dieu de l'intelligence, le dieu suprême, qui a créé le monde et qui le soutient par sa loi d'harmonie. Un jour, ce dieu passait sur un rivage désert; il aperçut un bouleau isolé au bord de la grève et dont les rameaux balancés par le vent rendaient un murmure plaintif. — Pourquoi soupires-tu ainsi? lui dit le voyageur céleste. — Je soupire, repartit le bouleau, parce que je suis né dans la solitude, parce que

jamais le bruit des fêtes ne me réjouit, parce que jamais la jeune fille ne vient s'asseoir au pied de ma tige décharnée avec celui qu'elle aime. Le dieu le prit, et de ses racines nerveuses forma les branches de sa harpe et fit des cordes avec les crins d'un étalon. Puis, quand cet instrument fut achevé, il dit aux vieillards de l'essayer, et les vieillards ne purent en tirer aucun son; il appela les jeunes gens, et la main robuste des jeunes gens ne fut pas plus heureuse que celle des vieillards. Alors Vœinemœïnen prit sa harpe et en fit vibrer, l'une après l'autre, toutes les cordes, et ses chants résonnèrent harmonieusement dans l'air et ébranlèrent toute la nature. Les cascades, en l'écoutant, s'arrêtèrent dans leur chute; les arbres cessèrent de se courber sous le souffle du vent; l'ours se dressa sur ses pattes pour l'entendre. Le dieu lui-même, attendri par ses chants, pleura. Ses larmes coulèrent le long de sa barbe blanche, et traversèrent ses trois manteaux et ses trois tuniques de laine.

Dans une autre contrée, plus âpre encore, plus inculte et plus désolée que la Finlande, dans la province du Norland, nous voyions, il y a deux ans, sur toutes les barques, deux bandes noires cousues à la voile blanche du pêcheur. Ces deux bandes noires sont un hommage rendu à la poésie. Il y avait là un prêtre de campagne, nommé Pierre Dass, qui retraça dans ses vers la vie et les souffrances de cette pauvre population des îles du Nord. Quand il mourut, les pêcheurs arborèrent

au-dessus de leur mât un signe de deuil ; et, dès ce jour-là, ils l'ont gardé ; ils l'emportent dans leurs voyages avec un pieux souvenir.

Le Lapon, ce pauvre pâtre nomade d'un désert de neige, a aussi sa poésie. L'hiver, quand il attelle le renne rapide à son traîneau, ses lèvres roidies par le froid souvent encore murmurent un chant d'amour. Quand il est assis, le soir, sous les lambeaux de laine qui lui servent de tente, il se rappelle les traditions poétiques de ses ancêtres. Il parle de Jabmala, la mère de la mort ; de Sarakka, la déesse des enfantements ; de Stallo, le géant farouche.

Enfin le Groenlandais, cet habitant d'une terre de glace, qui se construit pendant l'hiver un toit de glace, qui n'a pour toute ressource que le phoque, dont il tire de l'huile pour éclairer sa sombre demeure pendant les longues nuits, de la chair pour se nourrir, et des peaux pour se fabriquer des vêtements ; le Groenlandais, au milieu des rigueurs excessives du climat où il est né, dans ces souffrances de toute sorte auxquelles la nature le condamne, cherche encore à traduire en vers ses impressions de joie et ses cris de douleur.

On a publié récemment, en Danemark, un petit volume de chants groenlandais, et Krantz, dans son histoire de cette triste contrée, en rapporte un qui m'a frappé par sa douloureuse simplicité. Ce n'est pas de la poésie, si l'on veut, de la poésie fleurie et harmo-

nieuse ; c'est un tableau de la vie réelle , où l'émotion du cœur n'a point laissé de place à l'imagination ; c'est l'élégie qu'un pauvre pêcheur murmure en songeant à la mort de son fils.

« Malheur à moi ! s'écrie-t-il ; malheur à moi quand il faut que je m'asseoie seul à la place où tu venais t'asseoir ! Ta mère n'a plus besoin de faire sécher tes vêtements. Ma joie s'est égarée dans l'ombre et s'est perdue dans la montagne.

» Autrefois, quand je sortais le soir, j'étais heureux de regarder si je te voyais venir. Tu arrivais avec ta rame, jeune et plein de force, au milieu des jeunes et des vieux.

» Tu ne rentrais jamais les mains vides. Ta caïaque était chargée de phoques et d'oiseaux. Ta mère allumait le feu, préparait les aliments, et ce que tu nous avais apporté nous suffisait à nous et aux gens qui nous entourent.

» Puis, tu distinguais de loin la chaloupe aux banderoles rouges, et tu disais : Voici le marchand. Alors, tu t'en allais sur le rivage et tu recevais ce qu'il y avait de meilleur dans la chaloupe.

» Tu portais au marchand le phoque dont ta mère avait déjà extrait l'huile, et tu recevais en échange des flèches et des chemises.

» A présent tu n'es plus, et quand je songe que tu n'es plus, je sens que la douleur déchire mes entrailles.

Oh ! si je pouvais pleurer comme les autres, mes pleurs adouciraient mon chagrin.

» Que puis-je désirer ? La mort ? La mort, je l'aimerais ; mais qui prendrait soin de ma femme et de mes enfants ? Je veux donc vivre encore, mais mes heures de joie sont passées, elles ne reviendront plus. »

La poésie populaire s'altère et s'efface assez rapidement chez les peuples qui ont de fréquentes communications au dehors, et qui se modifient par leur contact avec les autres peuples. A mesure que d'un idiome d'abord informe et confus on voit se dégager les premiers éléments d'une langue plus correcte, la poésie populaire perd une partie de son pouvoir. Avec les progrès de la langue arrivent les règles grammaticales ; avec la syntaxe on crée la prosodie. Ce qui n'était primitivement qu'un cri de l'âme, une émanation libre et spontanée de la pensée, devient un sujet d'études, un art établi sur des combinaisons prévues et astreint à des règles précises. Alors apparaît la poésie du monde lettré, la poésie écrite, que l'on accueille dans les salons, que l'on couronne dans les académies ; et la poésie populaire, qui devient le partage de la foule ignorante, à mesure que cette foule s'éclaire, descend de degrés en degrés les échelons de la société, jusqu'à ce qu'elle tombe enfin dans l'oubli.

Il existe en Allemagne une légende où se trouvent bien exprimés l'état d'abandon de cette poésie et le

respect que le peuple lui conserve encore, tout en la délaissant.

Un joueur de vielle, qui a long-temps parcouru le monde et émerveillé les bourgeois de la cité et les paysans du village avec ses contes et ses chansons, se voit un jour tellement abandonné, tellement pauvre, que, ne sachant plus à qui avoir recours, il entre, pieds nus, avec ses habits en lambeaux, dans une église pour y chercher un asile. Au fond d'une chapelle il aperçoit une statue de sainte Cécile habillée magnifiquement, portant une couronne étincelante sur la tête et des souliers d'argent aux pieds. Or, comme sainte Cécile est la patronne des musiciens, le pauvre joueur de vielle ne croit pouvoir mieux faire que de s'adresser à elle. Le voilà donc qui se recueille, rappelle ses chansons les plus belles, et les chante avec ardeur et enthousiasme, comme il les chantait dans sa jeunesse au milieu de la foule empressée de l'entendre. Tout à coup, la statue de la sainte s'anime, elle s'incline, et, prenant un de ses souliers d'argent, dont la piété des fidèles lui avait fait hommage, elle le donne à l'artiste. Le bon joueur de vielle le reçoit en remerciant de tout son cœur la généreuse sainte Cécile, et ne perd pas un moment pour aller le vendre à un orfèvre. Mais le soulier est reconnu, et le malheureux vieillard est arrêté, mis en prison, et condamné à mort comme voleur et sacrilége. Au moment où on le conduit au supplice, il demande comme une dernière grâce

permission de s'agenouiller encore aux pieds de sainte Cécile. On la lui accorde. Arrivé devant l'autel, il se met à chanter comme la première fois, et il chante de toute son âme, car il y allait de sa vie; le peuple l'écoute déjà avec attendrissement, et soudain, ô miracle! la statue de la sainte se meut de nouveau, détache son autre soulier, et le donne au condamné. Alors on le délivre de ses fers, et on le ramène dans la ville en triomphe [1].

Je ne sais si je me trompe, mais je trouve dans cette tradition l'allégorie du sentiment de vénération que le peuple conservait encore pour sa vieille poésie. La foule l'abandonne et les saints la protègent; le monde la condamne et les saints la sauvent. Il y a une touchante idée d'amour et de piété à placer ainsi, sous la sauvegarde de la religion, les choses qui courraient risque d'être profanées dans ce monde.

Dans son état de délaissement, la poésie populaire a cependant conservé des partisans fidèles. Quiconque a connu le charme de ses naïves mélodies ne cessera jamais de les aimer, et ceux dont le cœur a été séduit par sa beauté touchante et sans art aiment à lui rendre hommage, et chaque jour la muse candide de nos aïeux, la pauvre muse si douce et si long-temps abandonnée, fait quelque nouvelle conquête parmi les disciples mêmes de la littérature académique. Les philo-

[1] Volkslieder d'Erlach, t. II, p. 375.

logues étudient ses formes primitives de langage et de versification ; les poètes trouvent dans ses élégies d'amour, dans ses récits aventureux une nouvelle source d'inspirations ; les gens du monde eux-mêmes s'émeuvent à ses refrains mélancoliques. On cherche dans le passé, on prête l'oreille à ces sons harmonieux, à ces chants traditionnels qui résonnent encore dans le chalet de la montagne et sur les sentiers du vallon, et la poésie du peuple, évoquée par un sentiment d'amour, sort comme Juliette de son tombeau, et se montre aux regards étonnés avec sa figure virginale, sa robe blanche, sa couronne de fleurs.

L'Espagne est la première contrée qui ait commencé à recueillir ses chants populaires. Son romancero était imprimé dès le seizième siècle [1].

L'Angleterre, l'Écosse sont, comme on le sait, le pays des vieilles ballades et des fictions populaires. Nulle part peut-être, si ce n'est en Allemagne, les traditions poétiques anciennes ne se sont conservées aussi long-temps. Il n'y a pas plus de trente ans que Walter Scott se les faisait encore redire par la mère de Hoog le poète, et c'est d'elle qu'il a appris sa belle

[1] Le premier recueil de romances espagnols est celui de Ferdinand de Castille. Il fut publié en 1510. Le *Cancionero de romances* parut à Anvers en 1555, le *Romancero historiado* de L. Rodriguez en 1579. M. de Ochoa a publié un très-bon choix de ces romances sous le titre de : *Tesoro de los romanceros*, Paris, 1838. M. F. Denis doit prochainement nous donner une traduction de cette chevaleresque et charmante poésie.

ballade de lord Thomas et d'Anne la jolie. Aussi les poésies populaires ont-elles donné lieu à d'importants travaux en Angleterre. Le premier est celui de Percy [1]. C'est, de tous les ouvrages de ce genre, celui qui a peut-être le plus contribué à propager au dehors le goût des poésies traditionnelles en montrant combien de riches documents on pourrait y puiser pour l'histoire de l'art et pour l'histoire d'une nation. Ensuite sont venus les travaux de Warton [2], Ellis [3], Ritson [4], Ewan [5], Jamieson [6], John Finlay [7], et Walter Scott clot dignement cette liste d'œuvres érudites par ses chants du Border [8].

En Hollande, les anciennes poésies populaires, les chants nationaux et les cantiques mystiques du moyen âge étaient épars dans divers recueils connus sous le titre de *Blaauwboeckijes*. M. W. Lejeune en a composé un recueil intéressant [9], et M. Hoffmann de Fallersleben en a publié récemment un autre avec des notes excellentes [10].

[1] Reliques of ancient english poetry, 3 vol. in-8°.

[2] The history of ancient english poetry, 4 vol. V. surtout l'introduction.

[3] Specimens of early english metrical romances.

[4] Ancient english metrical romances.

[5] Old ballads.

[6] Populang songs.

[7] Scottish historical and romantic ballads.

[8] Border's Minstrelsy.

[9] Proeven van de nederlandsche Volkszangen sedert de xv eeuw.

[10] Horæ belgicæ.

Aucune nation n'a surpassé les Allemands, soit dans l'étude de leur propre poésie populaire, soit dans celle des poésies étrangères. Outre leurs recueils nationaux, faits par Gœrres [1], Brentano [2], Erlach [3]; outre leurs recueils en divers dialectes germaniques [4], ils ont encore une collection précieuse de chants populaires des contrées du Nord et du Sud, traduits par Herder; puis les chants populaires de la Russie, par Gœtze; du Danemark, par Grimm; de la Bohême, par Hauker; de la Suède, par Monike; de l'Espagne, par Grimm et Depping; de la Servie, par madame Talvij, à qui l'on doit en outre un très-bon et très-large travail sur la poésie populaire en général [5].

En France, la poésie populaire est dans le patois des provinces, dans ce dialecte fortement trempé, qui, sous une rudesse apparente, cache souvent des tours de phrase charmants et des locutions auxquelles le Dictionnaire de l'Académie, avec ses milliers de mots, ne peut suppléer [6]. Tandis que notre langue littéraire se

[1] Altdeutsche Volks. und Meisterlieder, 1 vol.

[2] Des Knaben Wunderhorn, 3 vol.

[3] Die Volkslieder der Deutschen, 5 vol.

[4] V. entre autres le recueil des chansons souabes, silésiennes, autrichiennes, etc., publié par M. J. Gunther : *Gedichte und Lieder in verschiedessen Deutschen Mundarten*, 1 vol.

[5] Versuch einer geschichtlichen charachteristik der Volkslieder.

[6] V. l'intéressant et savant ouvrage que M. Pierquin de Gembloux a publié à ce sujet, sous le titre de : *Histoire littéraire, philologique et bibliographique des patois.*

modifie, s'altère, tantôt s'égarant comme un enfant capricieux dans les sentiers du néologisme, tantôt échangeant contre des formes nouvelles, des ornements factices, sa noble et majestueuse parure d'autrefois, pareille à une coquette qui rejette avec dédain ses vêtements de la veille ; tandis que, par leurs œuvres ou par leurs concessions, les écrivains font subir à la langue littéraire ce mouvement de réforme incessante, à l'écart du bruit de la foule et des discours académiques, le dialecte des champs se perpétue sous son humble forme, avec ses harmonies méprisées par les beaux-esprits, mais chéries de ceux qui les connaissent. C'est la langue du cœur et des doux souvenirs, la langue qui a été enseignée à l'enfant sans férule et sans pédantisme par les lèvres d'une mère, le matin au bord du vallon, le soir auprès du foyer ; la langue touchante et fidèle, qui raconte les fêtes et les douleurs du chalet, les naïves légendes, les pieuses coutumes des aïeux, et qu'il faut conserver avec soin si l'on veut conserver le plus pur, le plus poétique héritage du passé. Voilà qu'à présent chaque village a son école, ses beaux parleurs, ses maîtres de grammaire ; mais, grâce à Dieu, leurs leçons n'ont pas encore vaincu dans le cœur du peuple l'amour qu'il porte à son vieux dialecte, et ne le vaincront pas de longtemps, j'espère. Au sortir de la classe où il a entendu discuter sur les subtilités de la syntaxe et les raffinements du participe, l'enfant, joyeux d'échapper à cette

dissection de mots, se remet tout simplement à gazouiller, comme un oiseau, l'idiome qu'il a appris sans tant d'efforts sous le toit paternel ; et quand aux jours de fête et de moisson le paysan chante, ah ! il ne chante ni les couplets de Désaugiers et de Debraux, ni même les admirables vers de Béranger ; il chante les strophes naïves qu'il a entendu dire à son père, et dont chacun autour de lui peut répéter le refrain, car chacun l'a recueilli comme lui dans une heure de joie et d'amour !

Un soir, assis au haut d'un de ces pics de rocs escarpés qui, en certains endroits, dominent le cours impétueux du Doubs, je contemplais un des beaux paysages de Franche-Comté. D'un côté, mes regards plongeaient sur une longue vallée verte et fraîche comme celles de la Suisse, mystérieuse comme celles du Nord ; de l'autre, j'apercevais le large toit du chalet au milieu de son rustique enclos et de quelques majestueux groupes de sapins. A mes pieds, la rivière se précipitait avec fureur contre les roches du rivage, puis se déroulait avec calme, reflétant dans ses flots limpides le rayon doré des étoiles et la blanche clarté de la lune. A quelque distance, on voyait poindre au-dessus de la forêt la croix de la chapelle, et, plus loin, la colonne ardente d'un feu de forges qui s'élevait dans les airs comme une gerbe d'étincelles et se dispersait comme une fusée. Les derniers sons de l'Angelus expiraient dans les champs ; l'oiseau dormait dans son

nid, et l'on n'entendait plus que le bruissement des flots et le vague murmure des rameaux de sapins courbés et balancés par une brise légère. Au milieu de cette harmonie de la nature, tout à coup j'entendis s'élever une voix fraîche et vibrante dont les modulations avaient je ne sais quoi de serein et de mélancolique comme le paysage déroulé sous mes yeux. C'était la voix d'une jeune fille à la taille élancée, à l'œil brun, qui s'en revenait de la prairie, le chapeau de paille sur la tête, le râteau sur l'épaule, et qui chantait, dans le patois des montagnes, cette chanson, dont ma traduction ne peut rendre le langage naïf, et dont rien ne peut exprimer la touchante mélodie.

Dans l'enclos de mon père,
Vole, mon cœur, vole,
Il y a un pommier doux,
Tout doux.

Trois belles princesses,
Vole, mon cœur, vole,
Sont couchées dessous,
Tout doux.

Las! dit la première,
Vole, mon cœur, vole,
Je crois qu'il fait jour,
Tout doux.

Las! dit la seconde,
Vole, mon cœur, vole,
J'entends le tambour,
Tout doux.

Las! dit la troisième,
Vole, mon cœur, vole,
C'est mon ami doux,
Tout doux.

S'il gagne bataille,
Vole, mon cœur, vole,
Il aura mes amours,
Tout doux.

— Qu'il perde ou qu'il gagne,
Il les aura toujours[1].

[1] Voici une autre chanson franc-comtoise qui nous a été communiquée par l'aimable fille d'un poète qui a puisé dans les charmants entretiens de son père le sentiment tendre et naïf des chants du peuple. Nous n'osons la nommer; mais nous lui appliquerions volontiers, avec tous ceux qui la connaissent, les trois derniers vers de la *Jeune Captive* d'André Chénier :

Qui veut ouïr une chanson,
Une chanson nouvelle,
C'est la fille d'un geôlier
Qui est amoureuse d'un prisonnier.

De grand matin s'étant levée,
S'en va trouver le juge,
A ses genoux s'étant jetée :
Ayez pitié du prisonnier.

Le juge la prend par la main :
— Relevez-vous, la belle.
Le prisonnier, vous ne l'aurez pas;
Il est jugé et en mourra.

La belle s'en est retournée
Au logis de son père.
Sous le traversin de son lit
Les clefs de la prison a mis.

Les clefs de la prison a mis,
A son amant les porte :

Dix ans après, je devais retrouver un chant presque semblable à celui-là au bord du Muonio, à quelques lieues du grand désert de Laponie. Combien il y en a, de ces poésies du peuple, qui mériteraient d'être pieusement recueillies! Combien il y en a que nous ignorons, et qui se chantent chaque jour encore autour de nous sur les landes de Bretagne, sur les coteaux du Béarn et dans les champs de l'Auvergne! Ce sont là ces perles dont parle Gray, ces perles sans tache enfouies dans l'océan du cœur humain, ces fleurs embaumées qui répandent souvent dans l'air leurs inutiles parfums. De louables essais ont été faits pour les arracher à leur obscurité. Puissent ces essais être longtemps continués! La mine est vaste, et les filons qu'elle renferme valent bien la peine d'être explorés [1].

— Ami, sortez de la prison,
Voilà les clefs à l'abandon.

— De la prison ne sortirai,
Ma tant jolie maîtresse,
Otez-moi cet anneau du doigt,
Et faites un autre amant que moi.

Un autre amant ne ferai pas,
Je le proteste et jure,
Je m'en irai dans un couvent
Y prier Dieu pour mon amant.

[1] Il serait trop long d'énumérer toutes les dissertations publiées dans les revues de provinces sur les traditions locales et les poésies populaires de nos divers cantons. Je citerai seulement parmi les principaux travaux de ce genre, en Bretagne, l'excellent recueil publié par M. de la Villemarqué, sous le titre de *Breizaz-brez*, la partie littéraire des *Derniers Bretons* de

Mais j'oublie que ce livre doit être tout entier consacré à la poésie du Nord. Je reviens à mon sujet, et j'essaierai d'abord de caractériser les principaux éléments de cette poésie.

Le pays connu sous le nom de Scandinavie se composait autrefois des trois royaumes de Danemark, de

M. Souvestre, les curieuses recherches de M. de Fréminville, dans son livre sur les antiquités du Finistère et des Côtes-du-Nord; les deux charmants volumes de M. Brizeux, *Marie* et les *Ternaires*, tout imprégnés de cette poésie du sol natal; en Béarn, le livre de Despourrins, livre moderne, il est vrai, mais populaire par la pensée et par la forme; l'*Histoire du Béarn* de M. Mazure, où l'on trouve plusieurs jolies strophes bien connues des habitants du Jurançon; en Franche-Comté, les écrits de M. D. Monnier, esprit ingénieux, érudit patient; les traditions poétiques de M. Demesmay, et le recueil des anciens noëls qui se publie en ce moment à Besançon par l'impulsion de M. Ch. Weiss, ce savant infatigable connu de toute l'Europe littéraire par son érudition consciencieuse et ses études biographiques, vénéré et aimé à juste titre de la province à laquelle il a dévoué sa vie, et qui doit à son exemple, à ses encouragements, à son influence, tout ce qu'elle a produit de meilleur en littérature depuis quarante ans. Nous devons citer aussi, dans un ordre d'idées plus excentriques, les *Prolégomènes* de M. Ed. du Méril à l'histoire de la littérature scandinave; le *Livre des Légendes* de M. Leroux de Lincy; plusieurs articles curieux de M. Amédée Pichot, insérés dans la *Revue britannique;* diverses dissertations de M. Fauriel, entre autres celle qu'il a mise en tête de ses chants populaires de la Grèce; et nos lecteurs ont déjà sans doute nommé M. Ch. Nodier, cet admirable écrivain qui a su porter dans les questions les plus arides de la philologie cette finesse d'esprit, cette élégance de style qui fait le charme de ses œuvres d'imagination. M. Nodier achève en ce moment un important travail sur les origines de l'idiome populaire de Franche-Comté.

Suède et de Norvége, auxquels il faut joindre plus tard l'Islande, découverte au neuvième siècle, et peuplée par une colonie de Norvégiens. Les habitants de ces trois royaumes provenaient d'une même souche, parlaient une même langue, adoraient un même dieu. C'était là cette terre des Hyperboréens, sur laquelle les anciens avaient de merveilleuses idées. C'était cette romantique Thulé, que le moyen âge a entourée de ses fictions, et que Goethe a chantée dans une de ses plus belles ballades [1]. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte pour comprendre tout ce que l'imagination des voyageurs a pu rêver d'étrange à l'aspect de cette contrée. Voyez comme elle est là, isolée des autres, resserrée par la mer Baltique, entourée par la mer du Nord, et touchant à la mer Glaciale. De grandes chaînes de montagnes la traversent; des landes sauvages et des marais occupent la moitié de son sol, et les frimas la voilent pendant la plus grande partie de l'année. Rétrogradez avec moi de quelques siècles; figurez-vous que nous sommes encore au temps où toute cette terre était livrée au paganisme, et que nous venons de France ou d'Italie; écoutez quelles traditions étranges, quelle mythologie mêlée de vagues souvenirs d'Orient et de conceptions barbares. Les deux premiers êtres de la création sont le géant Ymer et la vache Audumla. Ymer, dans son sommeil, en-

[1] Es war ein Kœnig in Thule.

fante sous son bras gauche un homme, sous ses pieds une femme, qui forment la race des géants. La vache Audumla lèche les rochers couverts de givre. Le premier jour, des cheveux poussent sur ces rochers; le second jour, il en sort une tête; le troisième, un homme tout entier. C'est Buri, l'aïeul d'Odin. Odin a deux frères : Vili et Ve. Tous trois se réunissent pour combattre Ymer. Ils le tuent, et les torrents de sang qui s'échappent de son corps inondent la terre et noient les hommes de sa race, à l'exception de Bergelmer, qui se sauve avec sa famille dans un bateau.

Les petits-fils de Buri s'emparent du corps d'Ymer. Avec son cadavre ils forment le monde; avec son sang, la mer; avec ses os, les rochers; avec ses dents, les pierres; avec son cerveau, la voûte du ciel, qui repose sur quatre piliers; avec sa cervelle, les nuages; avec ses sourcils, la forteresse Midgard, qui environne l'univers et protége les hommes contre les attaques des géants. La terre est ronde comme une bague et tout entourée d'eau. La Nuit parcourt le ciel avec un char, et l'écume de son cheval produit la rosée du matin; le Jour vient ensuite, et le mors de son coursier éclaire le monde. L'homme et la femme sont nés de deux arbres : le frêne et l'aune. Les dieux leur donnèrent le mouvement, l'esprit, la beauté. L'homme s'appelle Aske, la femme Embla.

L'arc-en-ciel est un pont bâti par les dieux pour rejoindre la terre au ciel. Il est de trois couleurs; mais

la couleur rouge qu'on aperçoit au milieu est un sentier de feu qui empêche les géants de monter. La demeure favorite des dieux est près du frêne Ygdrasill. C'est l'arbre le plus beau, le plus vigoureux qui existe. Il a trois racines qui s'étendent à une immense distance l'une de l'autre. La première touche à la demeure des Ases, et se baigne dans la source du passé; la seconde repose dans la source de la sagesse. Le maître de cette source est Mimer; il est le sage par excellence, parce que chaque matin il vient boire à cette source. Odin a voulu y boire une fois; mais il n'a pu obtenir cette faveur qu'en y laissant un œil. La troisième racine tombe dans la source des serpents. Le frêne Ygdrasill est l'arbre du monde, l'arbre immense dont les rameaux s'étendent sur la terre et montent jusqu'au ciel. Là, les dieux tiennent leur assemblée; là, les trois Nornes [1] président au destin des hommes; là est l'aigle qui sait tout, mais là aussi sont les mauvais génies : l'écureuil qui court de branche en branche pour animer l'un contre l'autre le serpent et l'aigle, le serpent qui ronge les racines de l'arbre, et les quatre cerfs qui viennent en manger les feuilles et les bourgeons.

Un jour, la haine qui existe entre les dieux et les mauvais génies éclatera, et le monde sera abîmé dans cette lutte des deux puissances. Il y a pour ce temps de calamité des pronostics annoncés par les poètes :

[1] Edda de Saemund, Volu-Spa.

trois longues années d'un continuel hiver, puis trois années de combats sanglants. L'égoïsme et l'avarice s'emparent de l'esprit des hommes; les amis se trompent; les frères égorgent les frères; il n'y a plus de lien de famille, plus de dévouement, plus de vérité. La terre est livrée aux passions les plus effrénées, à la haine, à l'anarchie. Alors arrivent les ennemis des dieux : Loki, l'esprit du mal; et le serpent né de Loki, qui de son corps monstrueux entoure la terre comme un anneau; et Surtur, l'irréconciliable antagoniste des Ases; et le loup Fenris, dont les mâchoires, en s'ouvrant, touchent à la terre et au ciel. Le Naglfar flotte sur les eaux [1]. La terre tremble, les rochers se fendent, les arbres tombent, les hommes meurent, la mer rompt ses digues, se répand à travers l'espace, et le ciel se déchire. Les dieux s'avancent contre les ennemis. Chacun choisit son adversaire; chacun emploie dans ce combat effroyable tout ce qu'il a de force, de prévoyance et de fermeté. Thor écrase de son marteau la tête de la vipère; mais il s'abîme dans le venin qu'elle a répandu. Tyr s'attaque au chien Garnir, et tous deux succombent après une lutte acharnée. Le loup Fenris engloutit Odin dans ses entrailles. Vidar tue le loup; mais Surtur embrase le monde. Le soleil devient noir;

[1] Le Naglfar est un vaisseau construit tout entier avec les ongles des morts. La mythologie du nord voulait sans doute exprimer par là la longue durée du monde. Que de siècles il fallait pour construire un tel vaisseau!

la terre s'abîme dans la mer; la flamme, la fumée de l'incendie s'élèvent jusqu'au ciel; les étoiles se détachent de leur place, et le ciel tombe [1].

Le monde est détruit : le monde renaît. Du milieu des flots surgit une création toute jeune, une terre couverte de fleurs et de verdure. Les jours sont beaux comme à l'âge d'or. L'homme n'a plus besoin d'arroser le sol de ses sueurs; la terre se couvre elle-même de fruits. Les vices d'autrefois ont disparu, les douleurs d'un autre temps sont oubliées. Le bon Balder [2] revient.

[1] Edda de Saemund, Volu-Spa.

La même image se retrouve dans un poème de Gonzalo de Bercea (treizième siècle) :

> Non sera el docena quien lo ose catar
> Ca veran por el cielo grandes flamas volar;
> Veras a las estrellas caer de su logar
> Como caen las fojas quant caen del figar.
>
> (VIARDOT, *Études sur l'Espagne*, p. 121.)

[2] Balder est le dieu de l'éloquence, le plus doux et le meilleur des dieux; il est fils d'Odin et de Frigga. Depuis long-temps des rêves sinistres lui annonçaient qu'il devait mourir bientôt. Il communiqua ses craintes aux ases, qui, pour prévenir un tel malheur, firent jurer à toutes les choses existantes, aux éléments, aux métaux, aux arbres, aux pierres, aux maladies, de ne point intenter à la vie de Balder. Mais par malheur les Ases oublièrent une plante, et Loki, l'esprit du mal, alla cueillir cette plante et la remit entre les mains de l'aveugle Horder, qui vint en frapper le corps de Balder, et le dieu mourut. Son frère alla le chercher dans l'empire des morts; la déesse Héla promit de laisser revenir Balder sur terre, si tous les êtres morts ou inanimés le pleuraient. Les ases convoquèrent tous les objets de la création, et chacun d'eux versa des larmes sur la mort du

Les Ases trouvent les tables d'or d'Odin, et se souviennent de ses prédictions. Tout se ranime, tout prend une nouvelle vie, et un palais d'or s'élève, un palais plus brillant que le soleil, où les justes iront jouir d'une félicité éternelle.

Si des hauteurs fabuleuses où nous transporte cette mythologie nous redescendons aux réalités de la vie, quel tableau présentent ces hommes du Nord! Ce ne sont pas des pâtres à la houlette paisible qui habitent sur la lisière de ces forêts; ce ne sont pas des marchands laborieux et habiles qui campent le long des côtes de la mer Baltique. Ce sont des hommes d'armes, intrépides et farouches, qui ne respirent que la guerre, qui courent après les aventures périlleuses, et se font gloire de ne pas dormir sous un toit, de ne pas vider une coupe d'hydromel auprès du foyer. Pour vêtement ils ont un lambeau de laine, pour demeure le pont d'un navire ou une chaumière dans les bois. Ils se fabriquent des armes avec du fer et des cailloux aiguisés, et boi-

dieu bien-aimé. Mais une vieille femme resta l'œil sec, et nulle prière, nulle plainte ne purent l'émouvoir. Elle refusa de pleurer, et Balder fut condamné à rester dans son ténébreux séjour. On présume que cette vieille femme était Loki. Pour le punir de ses méfaits, les dieux l'enchaînèrent sur un rocher avec les boyaux de son fils. Ils placèrent sur sa tête un serpent destiné à lui jeter son venin sur le visage; mais sa femme est là qui tient entre lui et le serpent une coupe pour recevoir le venin; quand la coupe est pleine et qu'il faut la verser, le poison tombe sur la figure de Loki, et lui cause de telles souffrances qu'en s'agitant il produit un tremblement de terre.

vent dans des cornes de bœuf. Dans le cours de leurs expéditions, ils mangent la chair crue des troupeaux; sur le champ de bataille, ils se désaltèrent avec du sang. Quand ils font un sacrifice à leurs idoles, ils prennent le sang des victimes et en colorent la statue de la divinité et les murailles du temple. Leur dieu suprême Odin, est un dieu de guerre et de sang. Il fit toutes ses conquêtes l'épée à la main, et, lorsqu'il se sentit affaibli par l'âge, il assembla ses amis, se creusa neuf blessures en cercle avec le fer de sa lance, et mourut en annonçant qu'il allait en Scythie prendre place auprès des dieux à ces festins éternels où sont appelés tous ceux qui se distinguent par leur valeur dans les combats [1].

Ainsi il avait divinisé l'héroïsme guerrier, et les Scandinaves n'avaient garde de repousser un tel dogme. Aussi s'élancent-ils avec joie au combat. Les Valkyries [2] planent au-dessus d'eux et les guident dans la mêlée. S'ils reviennent victorieux, ils racontent avec orgueil combien d'ennemis ils ont tués, combien de sang ils ont répandu. S'ils succombent, la mort leur

[1] Mallet, *Histoire de Danemark*, t. I.

[2] Leur nom vient de *küren* (choisir). Elles planaient au-dessus des champs de bataille, et choisissaient ceux qui devaient vaincre et ceux qui devaient périr. C'étaient aussi les Valkyries qui versaient, dans le Valhalla, l'hydromel aux héros. Les Valkyries n'étaient pas toutes des vierges célestes; il y en avait qui habitaient la terre. Brinnhild, l'une des héroïnes des Niebelungen, était une Valkyrie, et les trois jeunes filles que Vieland-le-Forgeron rencontra avec ses deux frères étaient aussi des Valkyries. *Voy.* la Vilkina-Saga.

sourit comme une fiancée, et on les enterre avec leurs armes, leurs chevaux; car, dans le Valhalla, leur bonheur sera de combattre éternellement sans se faire de blessures, de puiser l'hydromel à une tonne inépuisable, et de partager la chair d'un sanglier que chaque jour on distribue aux convives, et qui chaque jour reparaît intact.

Ce qui contribuait encore à entretenir parmi eux ce culte des combats, cette soif des aventures, c'est que, dans chaque famille, le fils aîné héritait seul du patrimoine de ses pères. Il ne restait à ses frères qu'une voile de pêcheur ou une lance. Ainsi les uns se faisaient soldats pour gagner, l'épée à la main, un coin de terre ou une part de pillage; les autres s'en allaient sur leur frêle embarcation attaquer les navires marchands, ravager les habitations situées sur la côte. Ces pirates se nommaient les rois de la mer. Ils montaient sur leurs bâtiments, qu'ils appelaient leurs chevaux à voiles, et les faisaient bondir sur les flots. Ni la distance ni la saison ne les arrêtaient. Quelquefois ils se mettaient en route, sous le poids d'un orage, sans savoir où ils iraient aborder. La mer les entraînait sur ses hautes vagues, et le vent de la tempête les poussait comme des vautours vers leur proie. Ils s'en allaient ainsi jusque sur les côtes d'Angleterre et de Normandie, ici rançonnant une peuplade, là pillant une ville, ailleurs moissonnant la campagne. Les princes leur payaient tribut; les ducs de Normandie leur cédaient leur du-

ché, les rois d'Angleterre leur couronne, et Charlemagne baissa la tête en les voyant, et pleura.

Pour eux la force physique est la force par excellence, et toute leur imagination est employée à grossir les proportions ordinaires de l'homme. Ils ont des géants qui feraient honte au Gargantua de Rabelais et de Fischart ou à l'*Ougra* des Indiens. Il y en a qui ont six bras, d'autres six têtes [1]. La Vilkina-Saga en dépeint un ainsi : « Il était effroyablement large ; ses jambes étaient d'une longueur et d'une force démesurées. Son corps était épais, robuste, puissant. Il y avait une distance d'une aune [2] entre ses deux yeux, et tous ses membres étaient construits dans cette proportion. » L'Edda raconte que le dieu Thor passa la nuit dans le petit doigt du gant d'un géant. Le dieu se leva quand il crut le monstre bien endormi, et lui asséna de toutes ses forces un coup de marteau sur la tête. Le géant se réveille, passe la main sur son front et dit : Je crois qu'il m'est tombé une feuille d'arbre dans les cheveux. Les femmes de géants ont la même force, la même structure colossale. C'est avec l'une d'elles que Loki enfante cet horrible serpent qui fait le tour du monde. Une petite-fille de géant élève une montagne en laissant

[1] Il y a encore de l'analogie entre cette croyance fabuleuse et la mythologie indienne. Brahma a quatre têtes ; Siva en a cinq ; Sonbramahnya a six têtes et douze bras. (*Symbolique* de Creuzer, traduite par M. Guigniaut.)

[2] L'aune danoise (aln) n'est, il est vrai, que d'un pied et demi.

tomber la terre qu'elle a mise dans son tablier ; une autre s'en va se promener dans la campagne, elle aperçoit un laboureur avec ses deux chevaux et sa charrue, prend l'homme et l'attelage dans le creux de la main et rapporte cela à sa mère comme un jouet d'enfant.

Au milieu de leur vie errante, les hommes du Nord trouvent cependant une place pour la poésie. Ils l'aiment et la cultivent. L'hiver, quand ils reviennent de leurs expéditions lointaines, ils se plaisent à raconter leurs périls, leurs succès. Il y a des actes de courage dont ils s'enorgueillissent, des hommes d'action dont ils célèbrent les hauts faits, et leurs récits se traduisent en vers, en ballades. Si, comme l'a dit un critique anglais, la ballade naïve et conteuse est la première poésie des peuples, c'est surtout aux hommes d'armes de la Scandinavie qu'il faudrait appliquer cet axiome, à ces hommes qui ne songeaient certes guère ni à réfléchir un sentiment intérieur, ni à formuler des principes d'art, mais qui se hâtaient de chanter le héros qui leur inspirait le plus d'enthousiasme, le fait qui les avait le plus émus.

Il y avait pourtant parmi eux une classe de poètes, les scaldes, que les chefs d'armée conduisaient avec eux sur le champ de bataille, que les rois, les princes, les *jarls* de chaque contrée accueillaient avec distinction. Ces scaldes étaient les historiens de leur tribu, les pontifes poétiques chargés de consacrer par leurs vers l'éclat d'une victoire, la renommée d'un héros ;

mais la poésie n'était point exclusivement confiée à leur génie; elle appartenait au peuple, elle voguait avec le pirate sur le bateau, elle s'arrêtait avec le chasseur au milieu de la forêt, elle animait chaque tente de soldats, elle avait sa place réservée à chaque veillée d'hiver. Tout homme qui avait un récit intéressant à faire appelait cette poésie à son secours, et elle venait, simple et confiante, lui prêter sa voix un peu rude, mais mâle et énergique. La Saga d'Eigil raconte que, lorsqu'il eut perdu son fils, il résolut de se laisser mourir de faim ; mais sa fille vint l'arracher à sa douleur, et le pria de chanter; et le père, attendri par ses larmes, fit un effort, recueillit ses idées, les revêtit d'images, les exprima en vers; et, à mesure qu'il chantait, ses regrets s'adoucissaient, et à la fin il se trouva l'âme si calme qu'il fut encore heureux de vivre. Le roi Éric le condamne à mort, et il chante pour obtenir sa grâce. Le thing ou assemblée populaire condamne à mort Rollon, et sa mère se présente devant le roi et improvise des vers pour l'attendrir.

Ainsi par le peuple même, et par les scaldes, il se forma une suite de chants nationaux qui embrassaient à la fois le cycle des dieux, des héros fabuleux et des hommes. Ainsi se forma le recueil célèbre connu sous le nom de Kæmpe-Viser. Les chants du Kæmpe-Viser ont été rassemblés en Danemark et écrits en danois, mais ils appartiennent à toute la Scandinavie. W. Grimm, qui nous semble avoir bien approfondi cette question,

pense qu'ils furent primitivement composés vers le cinquième ou le sixième siècle, c'est-à-dire à une époque où dans les trois royaumes de Suède, de Danemark, de Norvége, la langue était encore à peu près la même. Le fait est que l'on retrouve souvent dans ces chants des noms norvégiens et suédois, des traditions suédoises, des ballades dont l'idée primitive est attribuée à l'Allemagne ou à l'Irlande, des récits des Niebelungen ou de l'Edda. Les critiques anglais ont fait aussi divers rapprochements entre leurs chants populaires et ceux du Danemark. Ces rapprochements ne sont pas difficiles à justifier. Les Danois ont été pendant assez long-temps en relation immédiate avec l'Angleterre pour y répandre ou pour y puiser des faits héroïques, des légendes d'amour et de religion. Il est une époque où les peuples, encore enfants, avides de merveilleux et privés des grandes ressources de la science, recherchent avec ardeur tout ce qui peut entretenir leurs rêves favoris, tout ce qui peut donner un aliment à leur imagination crédule. Alors l'épopée chevaleresque, le conte superstitieux, la tradition sainte, ne peuvent être contenus dans les limites du pays où l'imagination du poète, la foi du religieux les a fait apparaître. Les autres peuples les réclament. Tout ce qui entre dans le domaine de la pensée appartient à tous. Il n'y a plus ici de barrières territoriales. Les peuples se battront à outrance pour un coin de royaume, pour un privilége; mais ils iront tous boire comme des frères à cette

source vivifiante de poésie qui désaltère leur âme. Ainsi l'idée poétique s'en va de contrée en contrée par les récits du marchand, par la chanson du soldat, par la complainte du pèlerin. Chacun l'accueille, l'adopte, la pare et la modifie selon ses habitudes et son caractère. Elle ne change pas de nature, mais elle prend une autre forme, et devient tour à tour française, anglaise, allemande, sans perdre sa saveur primitive. C'est une fleur exotique dont les couleurs varient légèrement quand on la transporte hors de son sol natal. C'est un hôte étranger que l'on appelle à prendre place au foyer de famille après lui avoir donné d'autres vêtements. C'est ainsi qu'au moyen âge les poèmes du cycle carlovingien, du cycle d'Arthur et du Saint-Graal, ont fait le tour de l'Europe. C'est ainsi que telle ballade célèbre a été tant de fois recopiée par tant de pays, qu'à peine distingue-t-on son origine première.

Les chants danois tels que nous les possédons aujourd'hui ont été soumis à une nouvelle rédaction que Grimm fait remonter au quatorzième siècle[1]. Ces questions de date pour des monuments littéraires dont l'histoire n'a pas pris soin de constater l'existence sont sou-

[1] E. Müller, qui a fait tant d'importantes recherches sur l'ancienne littérature du nord, et M. Molbech, qui a écrit une longue et curieuse dissertation sur ces chants populaires, partagent l'opinion de Grimm. *Voy.* Nogle Bemærkninger over vore gamle danske Folkeviser, page 92.

vent assez douteuses, car l'examen le plus minutieux du caractère de la langue dans lequel ils sont écrits, ne conduit pas toujours à une solution précise. Mais dans le cas dont il s'agit, si la date est encore problématique, on peut s'assurer du moins en les lisant que ces chants n'ont été composés qu'après que le christianisme eut pris racine dans le Nord, c'est-à-dire après le onzième siècle. Vers la fin du seizième siècle, Sorenzon Wedel, l'ami de Tycho-Brahé, le traducteur de Saxo Grammaticus, les avait rassemblés pour servir à son histoire de Danemark. La reine Sophie entendit parler de son recueil et l'engagea à le publier. Après plusieurs instances, il s'y décida enfin, et, en 1591, il fit paraître cent chants danois. Cette publication eut un grand succès. Les chants populaires avaient passé de la demeure des paysans dans le château des nobles. Les jeunes filles aimaient à repéter l'histoire mélancolique d'Axel et Valborg, et les hommes d'armes du temps de Christian IV écoutaient avec enthousiasme raconter les exploits des vieux guerriers scandinaves. Le livre de Wedel devint en peu de temps fort rare. On n'en connaît plus aujourd'hui qu'un seul exemplaire. Il s'en fit de 1632 à 1671 quatre éditions, et comme ce premier recueil ne suffisait déjà plus à la curiosité du public, en 1695, Pierre Syv l'augmenta de cent autres chants qu'il avait recueillis par la tradition orale et dans des manuscrits. Son livre fut réimprimé trois fois (1739, 1764 et 1787). En 1780, M. Sandvig publia un nou-

veau recueil sous le titre de *Levninger af Middel-Alderens Digt kunst* (Restes de la poésie du moyen âge). Le plus complet de ces recueils est celui de MM. Abrahamson, Nyerup et Rahbek, 5 vol. in-8°, Copenh., 1812, 1813 et 1814. On pourrait cependant y ajouter encore plus de cent pièces inédites que M. Thiele a découvertes dans les manuscrits de la bibliothèque de Copenhague et d'Odensée.

Le Danemark a non-seulement le mérite d'avoir exploré avec zèle et intelligence ces trésors littéraires, mais encore celui d'avoir le premier compris et évélé le charme de cette poésie naïve du moyen âge. La Suède, l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, n'ont publié que plus tard leurs chants nationaux, leur poésie primitive, et la France, comme on le sait, n'est entrée que très-récemment dans cette curieuse série de publications.

Comme on peut se le figurer d'avance, il ne faut pas chercher beaucoup d'art dans ces chants populaires du Nord. C'est une poésie âpre et sauvage comme les mœurs qu'elle représente et les hommes auxquels elle s'adresse. Un rhythme monotone et facile; des strophes de deux longs vers qui tombent l'un après l'autre comme deux coups de marteau; point de recherche dans les détails; point de nuance dans les couleurs; une poésie enfin qui s'ignore elle-même et raconte naïvement, grossièrement, les choses qu'elle a apprises. Le caractère sombre du Nord la domine du

reste complétement; les images riantes y sont rares; les images de deuil y reviennent sans cesse.

On ferait un singulier contraste en mettant à côté de ces chants danois quelques suaves poèmes de l'Orient, un chant d'amour comme *Gul et Bubul*, un drame comme *Sacountala*. Ici le ciel étoilé, les rayons de soleil, la terre chargée de fleurs, les jours livrés aux molles rêveries, les nuits pleines de parfum et de douces clartés; là, le sol aride, le vent qui gronde sous un ciel nébuleux, la mer qui frappe avec des gémissements de douleur son lit de roc, ses flancs de sable; ici, le monde des génies gracieux et les enchantements de la vie; là, les créations bizarres et la lutte pénible de l'homme avec le sort ou avec les éléments.

Mais ce qu'il y a de beau dans ces chants du Danemark, si grossiers qu'ils puissent être, c'est la peinture si rude et si vraie des peuples du Nord. Il y a là des tableaux de mœurs et des tableaux de guerre où vous chercheriez en vain la touche délicate de l'art, mais toutes les personnes qui y ont pris place sont comme des figures monumentales taillées à grands coups de ciseau dans un rocher de granit. Leurs récits de combats ressemblent à des épopées, et leurs guerriers sont hauts de dix coudées.

Quand le valeureux Hagen est attaqué à l'improviste, et qu'il glisse sur les peaux humides que Grimhild a posées là exprès pour le faire tomber. — Souviens-toi, lui dit-elle, de ta promesse; tu as juré que si jamais tu

tombais devant un ennemi, tu ne te relèverais pas pour le combattre. — C'est vrai, s'écrie-t-il, et il combat à genoux et tue encore trois de ses adversaires.

Quand Dietrich [1] attaque Ogier-le-Danois, le sang coule dans la plaine par torrents. Dietrich est parti avec huit mille hommes; il n'en ramène que cinquante.

Quand Sivard se met en route, il monte un cheval qui galope sans s'arrêter pendant quinze jours et quinze nuits. Arrivé au pied d'une forteresse fermée, il ne se donne pas la peine d'attendre qu'on lui en ouvre les portes, il fait sauter son cheval à quinze pieds au-dessus des murailles.

Un combat mémorable est celui d'Orm, le jeune chevalier, et du géant de Berne. Orm s'en va frapper à la porte du tombeau de son père, qui est enterré dans une montagne. Il frappe si fort qu'il brise le rocher, et le père se réveille.

— Quel est le téméraire qui vient ainsi me troubler dans mon repos?

— C'est moi, Orm, ton fils.

— Que veux-tu? Je t'ai donné l'année dernière des monceaux d'or et d'argent.

— C'est vrai, tu m'as donné, l'année dernière, des

[1] Il y a ici un de ces anachronismes qui se présentent plus d'une fois dans les épopées du moyen âge. Dietrich, que les critiques s'accordent à regarder comme Theodoric, est mort en 527. Ogier-le-Danois vivait trois cents ans après, car il était contemporain de Charlemagne.

monceaux d'or et d'argent, mais aujourd'hui je veux ton épée.

— Tu n'auras pas, Birting, ma redoutable épée, avant que tu sois allé en Irlande venger ma mort.

— Si tu me la refuses, je brise la montagne qui te sert de tombe en cinq mille morceaux.

Le vieux guerrier lui donne son épée. Orm tue le géant, et s'en va ensuite en Irlande tuer les meurtriers de son père.

Un autre combat plus merveilleux encore est celui de Dietrich avec le dragon. Dietrich, en courant les aventures, rencontre un lion et un dragon qui se battent avec fureur. Le lion est vaincu et prie le héros de venir à son secours. Dietrich marche contre le dragon, mais sa lance se brise sur ses rudes écailles, et le monstre l'emporte dans sa caverne auprès de ses onze petits, puis il s'endort. Pendant la nuit, Dietrich cherche à sortir de la caverne, et trouve l'épée du roi Siegfried. Alors il s'élance bravement contre les petits du dragon, et les massacre l'un après l'autre. Au bruit de leurs gémissements, le serpent s'éveille, et en apercevant entre les mains de son ennemi le glaive enchanté, il a peur, et le conjure de lui laisser la vie. Mais Dietrich, après lui avoir fait avouer où sont ses trésors, lui plonge son épée dans le flanc, puis il sort et monte en triomphe sur le dos du lion qui l'attendait à la porte [1].

[1] Il y a dans le poème de Ferdussi, dans le Sha-nameh, un

Ce qui reparaît à tout instant dans ces traditions du Nord, c'est un esprit de vengeance farouche, impitoyable, qui tourmente éternellement le cœur et ne s'apaise qu'avec du sang. Une jeune fille vient poignarder, au milieu de la nuit, l'amant qui l'a trompée; une reine empoisonne la femme qui la rend jalouse; deux sœurs empruntent des vêtements de chevalier, une armure, et s'en vont venger la mort de leur père. Elles tuent l'homme qui l'a tué et le coupent en morceaux. La ballade ajoute qu'elles pleurèrent beaucoup lorsqu'il fallut ensuite aller se confesser. L'exemple le plus terrible de cette colère implacable se trouve dans la ballade de Vonved. C'est là un autre Hamlet, mais un Hamlet cent fois plus irrité, plus mécontent de lui, plus malheureux que celui que nous connaissons. Sa mère l'engage à s'en aller venger la mort de son père. Il part, et tue tout ce qu'il rencontre, les pères avec leurs fils, les chevaliers avec leurs compagnons d'élite. Quand il ne voit plus personne à tuer, il donne un anneau d'or à un berger, afin de lui indiquer la forteresse où il trouverait des hommes d'armes dignes de lui. Il entre de vive force dans le château, et tue ceux qui voudraient l'arrêter. Puis il revient chez lui, et dans la rage qui le possède, il tue sa propre mère et brise son luth, afin de n'avoir plus rien qui puisse adoucir ses accès de fureur.

combat de Rustan avec un dragon, qui a beaucoup d'analogie avec celui-ci.

Toutes les pièces du recueil ne présentent cependant pas ce triste dénouement. Il y en a de tendres et de gracieuses, comme celle-ci :

« La mère de la petite Christel est occupée à coudre, mais des larmes coulent sur le visage de sa fille.

— Ma petite Christel, mon enfant chéri, dis-moi, pourquoi ton visage est-il défait? pourquoi ta joue est-elle pâle?

— Il n'est pas étonnant que je sois pâle et défaite, j'ai tant à couper et à coudre.

— Il y a pourtant, dans la ville, des filles plus belles que toi, et qui travaillent mieux que toi.

— Eh bien! à quoi sert de te le cacher plus long-temps? Notre jeune roi m'a séduite.

— Si notre jeune roi t'a séduite, que t'a-il donné?

— Il m'a donné une jolie petite chemise en soie, que j'ai portée avec douleur.

Il m'a donné des souliers à boucles d'argent, que j'ai portés avec angoisse.

Il m'a donné une harpe d'or, pour m'en servir quand je serais trop triste.

La petite Christel touche la première corde, le roi l'écoute résonner dans son lit.

Elle touche une seconde corde, le roi ne repose pas plus long-temps.

Il appelle deux de ses serviteurs : — Faites venir, dit-il, la petite Christel devant moi.

Elle arrive et se tient debout devant la table.

— O roi ! dit-elle, vous m'avez envoyé chercher, que voulez-vous ?

Le jeune roi montre les coussins bleus. — Viens t'asseoir, ma petite Christel, et repose-toi.

— Je ne suis pas lasse, je peux rester debout. Dites-moi ce que vous voulez, et laissez-moi partir.

Le jeune roi attire la petite Christel à lui, il lui donne la couronne d'or et le nom de reine. »

D'autres ballades, comme celle d'Axel et Valborg, ont tout le caractère galant des poèmes de chevalerie du moyen âge.

Quelques pièces toutes pleines de merveilleux semblent renfermer un sens symbolique.

Une jeune fille pleure d'être séparée de son amant ; un corbeau s'approche d'elle et s'offre à la conduire auprès de lui, à condition qu'il s'emparera du premier enfant auquel elle donnera le jour. La jeune fille accepte. Elle devient mère, le corbeau accourt et réclame sa proie. En vain la malheureuse se jette à genoux, pleure, prie, se désole, et offre, pour rompre son affreux contrat, toutes ses terres et tout l'or qu'elle possède. Le corbeau est inflexible. Il s'empare du nouveau-né, lui crève les yeux, boit son sang, et à l'instant, de corbeau qu'il était, il devient un beau jeune homme, et l'enfant ressuscite.

Un paysan va bâtir une maison auprès de la demeure d'un nain des montagnes. Celui-ci s'irrite, assemble ses compagnons, et tourmente le paysan jusqu'à ce que

le pauvre homme, réduit à la dernière extrémité, lui cède sa femme. Le nain l'embrasse, et soudain sa taille s'élève, son visage devient beau. C'est un chevalier que l'amour ennoblit. C'est un fils de roi disgracié, auquel un baiser de femme rend une nouvelle vie.

Quelquefois aussi on trouve dans les Kæmpe-Viser certaines pièces, comme celle du Moine, qui ressemblent singulièrement à une satire religieuse.

Un grand nombre de pièces du recueil que nous analysons sont consacrées aux croyances superstitieuses et aux idées de sorcellerie des hommes du Nord. Ici, des rossignols annoncent à un amant la mort de sa maîtresse; là, une jeune fille tombe au pouvoir de l'homme de mer, qui l'emmène au fond des eaux, dans sa grotte de cristal. Tantôt c'est l'histoire d'un jeune homme qui s'égare pendant la nuit, et arrive sur une montagne où dansent les elfes : un de ces êtres fantastiques l'invite à danser, il s'y refuse, et tombe mort en arrivant chez lui; tantôt celle d'une femme dont l'amant a été égorgé et coupé en morceaux : elle recueille avec soin toutes les parcelles de son corps, les trempe la nuit dans la source de Mariboe, et son amant revient à la vie; tantôt celle de douze magiciens qui tous ont de merveilleux secrets. L'un peut conduire l'orage avec sa main; un autre dompte les dragons; un troisième sait tout ce qui se passe en pays étranger; un quatrième se promène sous l'eau; un cinquième possède une harpe que personne ne peut entendre sans se mettre aussitôt à danser.

A travers ces idées superstitieuses, pour la plupart assez bizarres ou copiées d'après de vieilles traditions, il en est une vraiment fort belle : c'est celle qui attribue aux morts la faculté de se réveiller dans leur cercueil, et de revenir sur terre pour consoler un parent, ou répondre aux vœux d'un ami. Cette idée me semble exprimée d'une manière touchante dans la pièce qui a pour titre : *Le retour d'une mère* [1].

Les chants populaires de la Suède ressemblent beaucoup à ceux d'Écosse, d'Allemagne, de Hollande et de Danemark. Le recueil suédois publié par M. Geiier renferme plusieurs pièces que l'on dirait calquées sur celles du *Borders Minstrelsy* de Walter Scott, des *Reliquies* de Percy, du *Wunderhorn* de Brentano, et des *Kœmpeviser* de Syv.

Les sources où l'on a puisé pour composer le recueil des *Kœmpeviser* sont cependant plus riches et plus abondantes, sans doute parce que les Danois étaient plus près des chroniques d'Allemagne et des chroniques d'Islande. La poésie populaire de Suède et celle de Danemark sont, du reste, tellement apparentées qu'il n'y a souvent entre les chants de l'une et de l'autre qu'une légère différence d'idiome et de forme. Les deux peuples provenaient de la même origine. Ils avaient les mêmes traditions, le même culte, la même langue. La nature n'avait mis entre eux qu'une barrière étroite

[1] *Voy.* plus loin les chants de Danemark.

et facile à franchir. Ils se voyaient d'une des rives du Sund à l'autre. Il se rencontraient à chaque instant sur les flots de la mer Baltique ; par leurs relations en temps de paix comme en temps de guerre, l'histoire de l'un devenait l'histoire de l'autre. Plus d'une fois les Suédois empruntèrent, pour composer leurs chants, un héros au Danemark, et les Danois leur firent le même honneur.

Il y a pourtant dans les *Folkvisor*, comparés aux *Kœmpeviser*, une teinte moins sombre, quelque chose de plus tendre et de plus humain. Ce qui apparaît souvent dans cette poésie du peuple suédois, c'est le tableau de l'amour. C'est l'amour candide et fidèle dont rien n'altère l'espoir, dont rien n'ébranle la croyance, qui se console du passé en songeant à l'avenir, qui, penché sur le lit de mort, attend dans un autre monde le bonheur qu'il a vainement rêvé dans celui-ci.

Un voyageur part pour les pays étrangers et dit à celle qu'il aime : « Combien de temps m'attendras-tu ? — Je t'attendrai quinze ans, » lui répond-elle. Il revient au bout de quinze ans, et la trouve fidèle et tendre comme le jour où elle l'a quittée.

Un jeune homme tombe malade. Sa fiancée va le voir et s'asseoit sur son lit. Il se fait apporter tout ce qu'il possède de plus précieux. Il lui donne ses anneaux, ses chaînes d'or. « Pourquoi me donnes-tu tout ? lui dit-elle. N'as-tu pas des frères et des sœurs ? — Mes frères

et mes sœurs, répond le malade, trouveront un appui dans ce monde; mais toi, quand je serai mort, tu n'auras plus personne pour te consoler. » Quelques instants après, on sonne la cloche funèbre pour lui, et le lendemain on la sonne pour elle.

Un chevalier, poursuivi par ses ennemis, s'est retiré avec celle qu'il aime dans une île déserte. Une troupe nombreuse d'hommes armés s'avance pour s'emparer de lui. Il est seul contre tous, et pourtant il ne cède pas. La jeune fille lui apporte elle-même sa longue épée, lui lace sa cuirasse sur les épaules. Il combat pour elle et à côté d'elle. Il s'élance au-devant de ses adversaires et les renverse autour de lui.

Quelquefois une idée de mœurs barbares se mêle à un sentiment évangélique. Tel est, par exemple, le chant de Christine [1].

Quelquefois aussi l'idée barbare l'emporte sur tout le reste. La scène la plus dramatique est racontée avec le plus grand sang-froid. Telle est celle de la jeune fille qui a été empoisonnée chez sa nourrice par l'ordre de sa belle-mère.

A côté de ces vers, qui dépeignent si tranquillement le crime, on en trouve d'autres qui expriment d'une manière énergique la puissance du remords par un symbole.

Une jeune fille qui se promène au bord de la mer

[1] *Voy.* les chants de Suède.

avec sa sœur, dont elle est jalouse, la précipite dans les flots. Un ménestrel, en passant sur le rivage, trouve le corps inanimé de la victime. Il lui coupe les cheveux et en fait des cordes pour sa harpe; puis il s'en va chanter dans la maison où elle demeurait, et la coupable, en entendant le son de cette harpe merveilleuse, tombe morte.

Il y a aussi çà et là, dans ces chants de la Suède, quelques jolies fictions de sentiment cachées sous une allégorie. Telle est celle de ce chevalier qui promet à une jeune fille de lui faire voir les sept montagnes d'or. La jeune fille n'a jamais cru à toutes les merveilles qu'on lui raconte; mais son cœur est ému, son imagination est séduite. Elle entre dans le paradis de l'amour, et elle voit les sept montagnes d'or.

Telle est celle qui exprime la puissance du chant dans la pièce qui a pour titre : *La petite bergère.*

La Suède a puisé, comme le Danemark, sa poésie populaire à plusieurs sources. Elle a gardé du paganisme la tradition du marteau de Thor, des perfidies de Loke, des Elfes qui dansent dans les forêts, des *Hœgspelare,* des *Strœmkarle* qui soupirent dans les fontaines et chantent dans les cascades. Le christianisme lui a donné ses légendes de saints et ses miracles. L'Islande lui a appris ses histoires de guerre et de pirates, l'Allemagne ses contes de chevalerie. Elle a chanté elle-même les événements qui se passaient autour d'elle, les rois dont elle voulait célébrer la sagesse, les héros dont elle ad-

mirait le courage. Elle a chanté ses joies et ses douleurs. Tous ces chants improvisés ainsi dans un moment d'émotion, et répétés par la foule, présentent aux regards de celui qui veut les étudier sérieusement, tantôt un tableau de mœurs fidèle et intéressant, tantôt une scène fictive riche de sentiment et de poésie, tantôt la peinture d'un caractère, le récit d'un fait, qui peuvent servir à l'historien.

Voici un autre point assez curieux à observer. C'est dans ces recueils de chants populaires qu'il faut chercher les premières traces de composition dramatique parmi les habitants du Nord. Les hommes qui vivent sous cette rude température des régions boréales ne connaissent guère cette vie extérieure, cette vie de *forum* des populations méridionales. Dans les campagnes, ils habitent une maison à l'écart et restent isolés l'un de l'autre. Dans les villes, ils subissent encore l'influence du climat, et l'éducation qu'on leur donne, les habitudes qu'ils prennent dès leur enfance, sont en quelque sorte indiquées par cette atmosphère variable et froide qui les menace dès qu'ils posent le pied dans la rue. Ainsi, ils s'accoutument à une vie sédentaire. Ils aiment leur intérieur, leurs travaux patients pendant le jour et leur cercle de famille le soir. Que l'on se représente un pays comme la Suède, où toutes les habitations sont dispersées à travers champs, où l'on ne trouve que quelques petites villes à de longues distances l'une de l'autre, et que quelques villages dans deux provinces;

il est facile de concevoir que l'art dramatique, fût-ce même l'art le plus simple et le moins exigeant, ne peut guère se développer dans de telles contrées. Polichinelle aurait trop à faire de courir d'un chalet à l'autre pour montrer sa joyeuse humeur, et Colombine n'aurait jamais la force de traverser tant de sentiers rocailleux, de gravir tant de montagnes pour jouer ses naïves pastorales avec Arlequin.

Les paysans de chaque paroisse ne se réunissent qu'une fois par semaine pour aller à l'église. Le reste du temps ils sont disséminés de part et d'autre, l'été dans les villes, l'hiver dans leurs demeures. Ils sont là autour de leur foyer comme ces anciens Scandinaves dont parlent les sagas, les femmes filant la laine, les hommes buvant la bière ou préparant leurs instruments d'agriculture.

Dans ces longues veillées qu'ils passent ainsi à la lueur d'une lampe pâle, au bruit du vent qui gronde, ils ont cherché à se créer une distraction, et ils l'ont trouvée dans leurs contes et leur poésie. Ils récitent ces contes en changeant de ton selon la nature des événements ou le caractère des personnages. C'est une espèce d'exercice déclamatoire; et la frayeur qu'ils excitent, le cri de surprise qui s'échappe de côté et d'autre au moment de la catastrophe, remplacent pour eux les bravos du parterre et l'éloge du journaliste. Beaucoup d'entre eux s'appliquent à étonner les auditeurs par l'habileté de leur récit, et l'on cite dans la paroisse un

bon conteur comme on cite parmi nous un jeune premier ou un père noble. Leurs chants traditionnels n'ont pas moins d'importance. Les uns sont purement lyriques; on les chante sur une mélodie simple, dont chacun répète le refrain; d'autres sont dialogués; et, par le fait qu'ils racontent, par la forme que le poète leur a donnée, ils ressemblent à des scènes de tragédie. Le plus souvent cependant ces chants ont le caractère épique. Ce sont des pages détachées d'une longue histoire, des fragments de la vie morale, de la vie belliqueuse de tout un peuple. Il ne manque qu'un Homère pour en faire une Iliade.

Dans leur poésie populaire, les Suédois ont de plus que les Danois un chant particulier connu sous le nom de *lek*. C'est celui-là surtout qui présente des intentions de jeu scénique. Le lek n'est parfois qu'un morceau fort court, destiné seulement à rassembler plusieurs personnages et à peindre diverses situations. C'est une espèce de *libretto* complété par la danse, par la pantomime, par la musique. Une société suédoise le prend et se distribue les rôles. Chacun est acteur dans cette comédie de famille, car ceux qui n'ont point de part au dialogue s'associent au chœur qui répète le refrain du lek ou aux danses qui l'accompagnent. Quelques-unes de ces petites pièces sont d'une nature burlesque. Les jeunes gens les jouent en faisant diverses contorsions. D'autres ont un caractère licencieux. Dans les contrées du Midi, elles ne pourraient être représentées sans

danger. Dans le Nord, si une famille de paysans s'avise de les jouer, elles ne servent souvent qu'à prouver la pureté de ses mœurs. Enfin il en est qui sont d'une nature tendre et gracieuse et d'une simplicité antique: tel est, par exemple, ce charmant lek de Vendela, où toutes les puissances de l'âme se montrent absorbées dans le sentiment de l'amour.

Une jeune fille est assise sur une chaise, la tête couverte d'un voile, les deux mains l'une près de l'autre, balançant le corps comme si elle ramait. Plusieurs personnes passent en chantant, en dansant autour d'elle, et lui disent:

« Pourquoi es-tu assise là? Pourquoi rames-tu? Pourquoi rames-tu, belle Vendela?

LA JEUNE FILLE.

Il faut que je rame, il faut que je rame; l'été vient, le gazon croît.

LES DANSEURS.

Je l'ai appris aujourd'hui, je l'ai appris hier: ton père est mort; il est dans le cercueil, belle Vendela.

LA JEUNE FILLE.

Grand bien lui fasse! grand bien lui fasse! Mon fiancé vit encore. »

Les danseurs lui apprennent ensuite la mort de sa mère, de ses frères, de ses sœurs. La jeune fille, qui n'a qu'une seule pensée dans l'âme, se console de tout

en disant : « Mon fiancé vit encore. » Les danseurs continuent leur chant et s'écrient :

« Je l'ai appris aujourd'hui, je l'ai appris hier : ton fiancé est mort; il est dans le tombeau, belle Vendela. »

A ces mots, la jeune fille tombe sur sa chaise évanouie.

Les danseurs lui disent :

« Lève-toi, lève-toi, belle Vendela ; ton père vit encore. »

La jeune fille, plongée dans la douleur, répond : « Grand bien lui fasse ! grand bien lui fasse ! Mais mon fiancé est mort. »

Les danseurs font ensuite revivre sa mère, ses frères, ses sœurs, et elle parle toujours de son fiancé.

Enfin les danseurs s'écrient : « Lève-toi, lève-toi, belle Vendela, ton fiancé vit encore. »

La jeune fille se lève toute joyeuse, et chasse ceux qui l'ont affligée [1].

Ces chants populaires de la Suède ont été, comme ceux du Danemark, composés à différentes époques.

[1] *Nordens œldsta Skadespel af J. Er. Rydqvist.* Dans ce curieux traité sur les anciennes poésies dramatiques du nord, M. Rydqvist ne parle que de la Suède. Les mêmes chants mimiques existent en Finlande et en Islande. Ils existent encore dans plusieurs de nos provinces : en Bretagne notamment et en Franche-Comté. M. Charles Magnin, dans son savant ouvrage sur les *Origines du théâtre moderne*, a démontré que la Grèce et l'Italie avaient des chants du même genre.

Les uns remontent, par la tradition, jusqu'aux plus anciens souvenirs scandinaves ; d'autres datent du temps de la réformation, du règne de Gustave Wasa. Ils sont écrits dans un style simple, uniforme, et coupés ordinairement par strophes de quatre vers. Deux de ces vers forment un refrain qui n'a souvent aucun sens, et semble n'avoir été placé là que pour aider l'improvisation de celui qui les compose ou la mémoire de celui qui les récite. On ignore du reste complétement par qui ils ont été écrits et en quelle année.

Tous ces chants ont été long temps oubliés, méconnus. Le dix-septième siècle, préoccupé de ses études classiques, ne songeait pas à les lire ; le dix-huitième, tout dévoué à la versification académique, ne comprenait pas ce qu'il y avait de force et de saveur dans cette poésie du peuple ; le dix-neuvième, plus intelligent, l'a réhabilitée. En 1814 MM. Geiier et Afzelius, tous deux poètes, publièrent, sous le titre de *Folkvisor*, un recueil de ces chants, qui obtint dans toute la Suède un grand succès [1]. M. Arwidsson vient d'en publier un tout nouveau et plus étendu [2].

Nous n'avons fait, dans notre recueil, que citer quelques-uns des principaux chants scandinaves, et nous avons joint aux poésies traditionnelles du moyen âge

[1] *Svenska Folkvisor*, 3 vol. in-8°, avec musique. L'ouvrage est aujourd'hui complétement épuisé.

[2] *Svenska Fornsanger*, 3 vol. in-8°. Les deux premiers seulement ont paru.

des compositions modernes choisies surtout parmi celles qui ont le caractère le plus populaire. Si ce premier essai pouvait obtenir quelque succès, nous serions heureux de le continuer.

PREMIÈRE PARTIE.

POÉSIES ANCIENNES.

NOTICE SUR L'EDDA.

Le prêtre islandais Saemund, qui vivait au onzième siècle, et auquel ses vastes connaissances firent donner le surnom de *Hinn Frodi*, c'est-à-dire le *sage* ou le *savant*, recueillit les traditions anciennes répandues autour de lui, et en forma le recueil que l'on appelle l'ancienne Edda, ou l'Edda de Saemund, pour la distinguer de l'Edda en prose composée un siècle plus tard par Snorri Sturleson. Ce recueil est le plus précieux monument qui nous reste de la mythologie première, des symboles religieux, des traditions héroïques de la vieille race scandinave. Il se divise en trois parties assez distinctes. La première renferme les chants mystiques et cosmogoniques, la Voluspa, qui raconte, en termes parfois obscurs, et en strophes imposantes et grandioses, l'origine, la fin, la régénération du monde, le chant de Vafthrudnir, qui nous montre Odin adressant des questions à un géant sur la création de la terre, sur les dieux et les hommes; le chant de Grimnir, qui raconte le voyage d'Odin chez le roi Geirrœd, le chant satirique de Loki, le chant de Thrym, de Skirner, de Vegtamir et d'autres moins importants.

La seconde partie renferme deux compositions didactiques et morales, le *Havamal*, ou chant suprême attribué à Odin lui-même, et le chant du soleil, qui, par son empreinte déjà à demi chrétienne, s'éloigne du caractère essentiellement païen des autres poèmes.

Dans la troisième partie de cet important recueil, il faut comprendre les chants guerriers et historiques de Vœlund, de Helga et ceux de Sigurd, de Brynhilde, de Gudrune, qui re-

produisent sous une forme plus lyrique la longue et lamentable histoire des Niebelungen.

On a beaucoup discuté sur la date présumable des divers poèmes de l'Edda, sans pouvoir la déterminer. Schimmelmann, qui les a traduits en allemand, dit que l'Edda est la parole même de Dieu et le livre le plus ancien qui existe au monde, Gœransson le Suédois déclare positivement qu'elle a été écrite du temps de Moïse, et qu'elle se trouvait en Suède, gravée sur des tables de cuivre, trois cents ans avant la fondation de Troie; d'autres savants du Nord, tels que Resenius, Guddmundus, Andrae, Runolfus, Jonas, pensent que l'Edda est l'œuvre d'une sibylle qui vivait bien avant la guerre de Troie.

Ce que l'on peut affirmer sans crainte d'être taxé d'exagération, c'est que plusieurs des traditions racontées dans les poésies de l'Edda, remontent jusqu'aux temps les plus reculés, jusqu'à l'époque de l'émigration des tribus scandinaves dans le Nord; cette vague et lointaine époque perdue encore dans les nuages de l'histoire. La race voyageuse apportait dans les régions où elle élevait ses tentes, ses dogmes théogoniques et cosmogoniques, comme un souvenir profond des lieux qu'elle quittait à regret, comme une plante cueillie auprès de son berceau, et les rapports qui existent entre l'ancienne mythologie scandinave et la mythologie des Indiens, des Perses, sont une preuve de plus à ajouter à toutes celles qui constatent l'origine commune et l'étroite parenté des races du Nord et de l'Orient.

Pendant plusieurs siècles ces traditions qui forment la base de l'Edda, se sont transmises de génération en génération, dans les huttes de la tribu nomade, dans les premières habitations qu'elle se construisit au milieu des froides montagnes scandinaves et dans ses excursions à travers champs, dans ses courses de pirate sur l'Océan et sur les fleuves, en Islande et en Sicile. Les Scaldes les chantaient sur les champs de bataille et au foyer de Jarl, et le vieux Viking les contait à ses fils en voguant sur l'Océan. Parmi les divers chants de l'Edda, il en est vraisemblablement plusieurs que Saemund n'a eu qu'à transcrire tels qu'il les recueillait de la bouche de ses contemporains, d'autres qu'il a lui-même composés et modifiés se-

lon la tradition orale. La rédaction de ces poèmes aurait alors six ou sept siècles d'ancienneté, l'idée première qui leur sert de base n'en serait pas moins liée au faisceau des plus anciens dogmes de l'homme.

Pendant plus de cinq cents ans, l'Edda de Saemund resta pour ainsi dire ensevelie en Islande, ignorée du Danemarck et de la Suède. En 1643, l'évêque Brynjulf Svendsen de Skalholt découvrit un manuscrit en parchemin qui renfermait les chants les plus importants de ce vaste recueil, et l'envoya à Copenhague. Depuis ce temps, l'Edda a été imprimée à diverses reprises, et traduite, en entier ou en partie, dans toutes les langues de l'Europe. Il en existe notamment une excellente traduction publiée à Copenhague, et une traduction danoise, non moins claire, non moins exacte et enrichie de notes précieuses que l'on doit au savant Finn Magnussen.

Nous ne pouvions faire un livre des chants populaires du Nord, sans puiser d'abord dans l'Edda, ce recueil de tant d'idées profondes enracinées pendant des siècles dans le cœur du peuple; d'un autre côté, il nous était impossible d'admettre dans les limites fort restreintes de notre travail l'Edda tout entière, avec les notes et les commentaires qu'il faut nécessairement y joindre pour en expliquer les phrases symboliques et les détails confus. Nous essaierons donc de reproduire ici seulement quelques-uns des chants les plus caractéristiques de l'Edda, en attendant que nous puissions faire, de cet antique monument de la mythologie et de la poésie des Scaldes, l'objet d'un travail plus développé et plus spécial.

ISLANDE.

LA VOLUSPA[1].

La Voluspa, ou prédiction de la devineresse, est l'un des chants cosmogoniques les plus étranges, les plus saisissants qui existent. Elle renferme dans ses strophes décousues, sous ses formes voilées, l'essence même des principaux dogmes scandinaves. C'est une femme qui récite ce poème, et cette femme n'a pas de nom ; c'est la Vala mystérieuse, la devineresse, la sibylle des régions septentrionales, que l'inspiration enflamme, et qui, debout au milieu de l'espace, l'œil hagard, la tête échevelée, raconte avec enthousiasme et terreur les choses du passé et celles de l'avenir. A chaque fait qu'elle articule en mots entrecoupés et pour ainsi dire malgré elle, une voix lu crie : Ne sais-tu rien de plus? Et, pour obéir à cette voix puissante qui interroge et ordonne, la prophétesse tremblante fait un nouvel effort, recueille ses souvenirs et dit ce qu'elle a appris parmi les êtres qui savent tout. Elle dit l'origine du monde, le cours du soleil et de la lune, la création des nains et celle du premier homme. Elle voit les dieux assis sur leurs siéges suprêmes et s'entretenant des guerres du ciel et des événements de la terre. Elle raconte comment Odin a mis son œil en gage pour recevoir les leçons de Mimer, comment mourra Balder, le dieu chéri des êtres célestes et des hommes, et comment sera châtié Loki, l'infatigable esprit du mal. Elle pénètre par la pensée dans l'empire des ténèbres ; elle voit la dernière catastrophe du monde, et les génies de la destruction qui rompent leurs chaînes ; elle voit le combat des dieux et des êtres funestes, les étoiles qui tombent du ciel, l'arbre du temps qui s'embrase, la terre qui

[1] Prédiction de la devineresse.

roule dans l'abîme; puis le nouveau monde, le monde jeune, frais, riant, qui succède à l'antique création, dont elle vient de peindre le bouleversement.

Les femmes jouaient un grand rôle parmi les Scandinaves : à chaque instant leur nom se trouve dans les sagas, joint à celui des guerriers les plus courageux et des héros les plus célèbres. Ce sont elles qui arrachent du sein des combattants les flèches envenimées, qui pansent les blessures et guérissent les malades; ce sont elles qui, à la table des Jarls, versent la boisson écumante dans la large coupe, et récompensent par un sourire ou une parole d'amour le courage des Viking; ce sont elles enfin qui cherchent à pénétrer les secrets du temps et prédisent l'avenir. Tacite nous a dit avec quelle vénération les Germains parlaient de Velléda. Les Scandinaves, tout en traitant leurs femmes comme des esclaves, avaient cependant pour elles, dans certaines occasions, le même sentiment de vénération. Les dogmes mythologiques leur enseignaient que c'étaient des femmes qui présidaient aux destinées humaines, des femmes qui venaient sur le champ de bataille rassembler les morts pour les emporter dans la demeure d'Odin.

J'invite à l'attention tous les êtres sacrés, les enfants de Heimdall[1] grands et petits. Je veux raconter les mystères du père suprême; je me rappelle les choses antiques.

Je me souviens des Jotes, les premiers nés. Ce sont eux qui m'ont donné des leçons. Je connais neuf mondes, neuf cieux, et l'arbre magnifique planté sur la terre.

C'était au commencement du temps. Ymer régnait. Il n'y avait ni sable, ni mer, ni vagues fraîches. Nulle part on ne trouvait la terre ni le ciel élevé. Il y avait le gouffre béant et point d'herbe.

Les fils du Bure élevèrent le firmament. Ils bâtirent

[1] Enfanté par neuf sœurs. C'est le gardien de la demeure des dieux. Au jour où les méchants esprits rompront leurs chaînes, il doit sonner de la trompette pour appeler les ases au combat.

le superbe Midgaard[1]. Le soleil éclaira du midi les murailles de la demeure. La terre se couvrit de plantes vertes.

Le soleil du sud répand ses faveurs sur la lune, à la droite de la porte du ciel. Le soleil ne savait pas où était sa demeure. Les étoiles ne savaient pas où étaient leurs places. La lune ne savait pas quel était son pouvoir.

Alors toutes les puissances allèrent sur les siéges élevés. Les dieux saints délibérèrent. Ils donnèrent un nom à la nuit et au premier quartier de la lune. Ils en donnèrent un au matin et au milieu du jour, au crépuscule et au soir, pour mesurer l'année.

Les ases se rencontrent dans la vallée d'Ida. Ils bâtissent un sanctuaire et une enceinte élevée. Ils établissent des fourneaux, forgent des minéraux précieux, fabriquent des tenailles et des ustensiles.

Ils jouent aux dés dans leur enceinte et sont joyeux. L'or ne leur manque pas. Alors arrivèrent trois jeunes filles thurses[2] puissantes du monde des Jotes[3].

Les dieux sacrés, les grandeurs s'en vont sur leurs siéges élevés, et tiennent conseil pour décider qui formerait la race des nains de la chair de Brimir, des os du géant livide.

Modsognir fut le premier de tous les nains; Durinn fut le second. Plusieurs autres furent formés de terre à l'image des hommes, selon les instructions de Durinn.

Nyi et Nithi, Nurthri et Surthri, Austri et Vestri, Althiofr, Dvalinn, Naer et Nainn, Nippingr, Dainn, Vefgr, Gandalir, Vindalfr, Thorinn.

[1] Ce terme désigne tout à la fois et le centre de la terre et la forteresse bâtie par les Asas.

[2] Espèce de géants et de magiciens.

[3] Géants ennemis des dieux.

Bifurr, Bafaur, Brumbur, Nori, Anar, Onar, Aï, Miœthvitnir, Thrar et Thraïnn, Thror, Vitr, Litr, Nyr et Nyrathr, Reginn et Rathsvithr. Maintenant j'ai au juste énuméré les nains.

Fili, Kili, Fundinn, Nali, Hepti, Vili, Hanar et Svior, Billingr, Bruni, Bildur, Bursi, Frar, Fornbogi, Frœgr et Loni, Aurvangr, Vari, Tikinskialdi.

Il est temps de compter pour les enfants des hommes les nains de la tribu de Dvalin jusqu'à Lofar. Ceux-ci, fuyant des roches de la demeure, ont cherché un refuge à Aurvanga et jusqu'à Joravalla.

C'est Draupnir et Dolgthrasir, Har, Haugspori, Hlevangr, Gloi, Skirvivir, Skafithr, Ai, Alfr et Yngui, Titr et Oinn.

Fialar et Frosti, Finnr et Ginnar, Heri, Hœgstari, Hliotholfr, Moinn, cette nombreuse race de Lofar vivra tant qu'il y aura des hommes dans le monde[1].

Trois ases de l'assemblée, trois ases bons et puissants descendent vers la mer. Ils trouvent sur la terre chétive Ask et Embla sans destinée.

Ask et Embla n'avaient ni âme, ni intelligence, ni sang, ni mouvement, ni couleur riante. Odin donna l'âme, Hœnir l'intelligence, Lothur le sang et la couleur riante.

Je connais un frêne (Ask) que l'on nomme Yggdrasill, arbre chevelu humecté par une brume blanche. De là vient l'humidité (la pluie et la rosée) qui tombe dans la vallée. Il reste toujours vert sur la source d'Urd.

Là viennent les vierges qui savent beaucoup. Elles

[1] Chacun de ces noms a une signification : les nains sont les génies des éléments; les uns peuplent les airs, d'autres les entrailles des montagnes, et quatre d'entre eux supportent les piliers sur lesquels repose la terre.

viennent de la source qui est près de l'arbre. L'une se nomme Urd (passé), l'autre Verdandi (présent). Elles gravent des tablettes. La troisième est Skuld (avenir). Elles donnent des lois, elles déterminent la vie, et fixent la destinée des enfants des hommes.

Je me rappelle la première guerre du monde, quand ils percèrent Guldveige avec des piques et la brûlèrent dans la demeure du Très-Haut. Trois fois brûlée, trois fois elle renaît. Souvent brûlée de nouveau, elle vit encore.

On l'appelle Heidur (richesse, argent) dans les maisons où elle entre. Elle méprise la science de la prophétesse. Elle connaît la magie, elle joue avec la magie, et fait toujours les délices des méchants.

Alors les dieux saints, les grandeurs s'en vont sur les siéges élevés, et tiennent conseil pour décider si les ases devaient expier le meurtre, si les dieux devaient en recevoir le prix.

La palissade de la forteresse des ases est rompue. Les vanes [1] ont su, par leur ruse, ouvrir les remparts. Odin lance son javelot. La Vala se souvient de cette guerre, la première du monde.

Alors les dieux saints, les grandeurs s'en vont sur les siéges élevés, et tiennent conseil pour décider qui avait le premier répandu le poison dans l'air et livré la fiancée d'Odin à la race des géants.

Thor [2] est là enflammé de colère. Rarement il reste en

[1] Ennemis des ases, ou des dieux.

[2] Dieu de la force et du tonnerre.

repos, quand il apprend de telles choses. Les serments furent violés, les promesses positives, les conventions faites de part et d'autre furent rompues.

Vola sait que le cor de Heimdall est caché sous la voûte du ciel, sous l'arbre sacré. Elle voit le fleuve écumant qui se précipite de l'œil du père suprême. — En savez-vous plus? Quoi? Elle était assise seule, lorsqu'il s'approcha, le vieux, le plus avisé des ases; elle le regarda dans les yeux. — Pourquoi m'interroger? pourquoi me mettre à l'épreuve? Je sais tout, Odin. Je sais où ton œil est caché dans la source de Mimer. Chaque matin Mimer boit la bière dans le gage du père suprême. — En savez-vous plus? Quoi?

Le père des armées choisit pour elle des anneaux et des bijoux, les riches chants de la sagesse et l'esprit de prophétie. Alors sa vue plongea au long et au large dans chaque monde.

Elle voit les Valkyries accourant de loin à cheval pour se rendre auprès de la race des dieux. Skuld porte le bouclier. Skœgul est la seconde. Vient ensuite Gunnar, Hildur, Gœndul, Geirskogul. Voilà que j'ai compté les vierges d'Odin, les Valkyries qui galopent dans les champs.

J'ai vu la destinée réservée à Balder, victime sanglante, fils d'Odin. Dans une belle vallée s'élevait et grandissait un gui faible, mais beau. De cette tige si tendre en apparence provint le trait dangereux et fatal que Hœder lança.

Le frère de Balder venait de naître. Agé d'une nuit,

ce fils d'Odin prit l'arme du combat. Il ne se lava pas les mains, il ne peigna pas sa chevelure avant qu'il eût porté au bûcher l'adversaire de Balder. Mais Frigg pleure dans Fensalir le malheur du Valhalla. — En savez-vous plus? Quoi?

Vola voit, couché près de Hverahund, un méchant corps, l'affreux Loki. En vain il secoue les funestes liens de Vali. Elles sont trop fortes, ces cordes de boyaux. Au-dessus de son mari est assise Sigyne, qui n'est pas réjouie. — En savez-vous plus? Quoi?

Un fleuve tombe à l'est dans la vallée du Venin, un fleuve de fange et de limon. On l'appelle Slidur (cruel). Vers le nord, dans les champs de Nida (obscurité), s'élève la salle d'or de la race de Sindri. A Okolnir s'élève la salle de banquet du géant qui s'appelle Brimir.

Elle voit une autre salle située au Nastrond (rivage des morts), loin du soleil. Les portes en sont tournées du côté du nord. Des gouttes de venin y tombent par chaque ouverture. La salle est formée de dos de serpents.

Elle voit se traîner dans les eaux épaisses les parjures, les meurtriers, et celui qui séduit la femme d'un autre. Nidhoggr suce les cadavres de ceux qui descendent là. Le loup les déchire. — En savez-vous plus? Quoi?

A l'orient, elle est assise, la vieille, dans le Jarnvid (les champs de fer), et nourrit la progéniture de Fenris[1]. Un des êtres de cette race, sous la forme d'un monstre, engloutira la lune.

[1] Le loup effroyable qui combattra contre les dieux à la fin du monde.

Il se repaît de la vie des lâches, il tache de gouttes rouges le siége des dieux. La lumière du soleil s'obscurcit à la fin de l'été, le vent et la brise deviennent des tempêtes. — En savez-vous plus? Quoi?

Assis sur une hauteur, il fait vibrer sa harpe, le gardien des géants, le joyeux Egdir. Près de là, dans la forêt des oiseaux, chante le beau coq rouge que l'on nomme Fialar.

Près des ases chante Gullinkambi, qui éveille les héros chez le père des armées. Mais un autre coq, d'un rouge foncé, chante sous la terre, dans les demeures de Hela.

Garmr (le chien des enfers) pousse d'affreux hurlements devant Gnypahall. Les chaînes se briseront, le loup s'échappera. Elle sait beaucoup de choses, la prophétesse, elle voit de loin le crépuscule des ases, la chute des dieux de la victoire.

Les frères combattront et se tueront l'un l'autre; les liens de la parenté seront rompus. Le mal est dans le monde. La luxure règne. Voici l'âge des haches, l'âge des épées, où les boucliers sont brisés. Viendra l'âge des tempêtes, l'âge des loups, avant que le monde tombe. Alors nul homme ne fera grâce à l'homme.

Les fils de Mimer jouent aux sons du cor de Giallar. L'arbre du milieu s'embrase. Heimdall élève son cor en l'air et sonne fortement. Odin interroge la tête de Mimer.

Le vieux frêne Ygydrasill frémit et tremble. Le géant s'échappe de ses chaînes. Garmr pousse d'affreux hurlements devant Gnyppahall. Les chaînes se brisent, le loup s'échappe.

Hrym vient de l'Orient, la mer s'enfle ; Jormungand se tord dans sa rage de géant. Le serpent soulève les vagues. L'aigle pousse un cri de joie. Le bec jaune déchire les cadavres et Naglfar [1] est détaché.

Ce navire vient de l'Orient, les fils du Muspell voguent sur la mer. Loki tient le gouvernail. La race entière du monstre navigue avec le loup. Le frère de Bileist est avec eux.

Surtur arrive du midi avec les flammes tremblantes. Le soleil brille sur le glaive des dieux guerriers. Les rochers craquent, les géantes tremblent. L'homme suit le chemin de l'enfer, et le ciel se fend.

Qu'arrive-t-il des ases? Qu'arrive-t-il des elfes? Le monde des géants mugit. Les ases tiennent conseil. Les nains gémissent à la porte des cavernes de pierre, les nains, ces sages habitants des montagnes. — En savez-vous plus? Quoi?

Alors une autre douleur s'empare de Hline, quand Odin se met en marche pour combattre le loup. Tandis que le meurtrier de Bele résiste à Surtur, le dieu bien-aimé de Frigga succombe.

Mais il s'avance, le fils du père de la victoire, il s'avance, Vidar, pour combattre le monstre affreux. Il plonge son épée dans la gueule du descendant des géants et l'enfonce jusqu'au cœur. Ainsi le père est vengé.

Voici venir le fils superbe de Hlodyna, il s'approche, le descendant d'Odin, pour combattre le serpent. Le défenseur de Midgard le frappe rudement. Les héros ensanglantent tous la colonne de leur demeure. Il recule de neuf pas, le fils de Fiorgune, mordu par la vipère qui ne craint rien.

[1] Le plus grand navire qu'on ait jamais vu. Il est construit avec les ongles des morts, et porte les ennemis des dieux.

Le soleil s'obscurcit. La terre tombe dans la mer. Les étoiles brillantes disparaissent du ciel. La fumée flotte autour du feu destructeur. La flamme gigantesque monte jusqu'au ciel.

Elle voit surgir de l'Océan une terre nouvelle, une terre verte et riante. Des cascades y tombent, l'aigle plane sur les hauteurs épiant le poisson.

Les ases se rencontrent dans la vallée d'Ida, et jugent avec autorité. Ils se souviennent des jugements des dieux et des runes anciennes de Fimbultyr.

Ils retrouvent sur l'herbe les merveilleuses tablettes d'or que les chefs des dieux et la race de Fiœlnir possédaient au commencement des temps.

Les champs portent des fruits sans être ensemencés. Tout mal disparaît. Balder revient. Balder et Hoder, dieux puissants, habitent les heureuses demeures de Hroptr. — En savez-vous plus? Quoi?

Alors Haenir peut choisir sa part, et les fils des deux frères habitent les larges régions du vent. — En savez-vous plus? Quoi?

Elle voit s'élever sur le Gimli une salle plus brillante que le soleil, couverte d'or. Là demeurent les tribus fidèles. Elles y jouissent d'une éternelle félicité.

L'être puissant qui gouverne tout vient d'en haut présider aux jugements des dieux. Il adoucit les sentences, étouffe les discussions, et établit une paix sacrée qui durera à jamais.

Le sombre dragon volant arrive de l'empire des ténèbres. Il étend ses ailes, plane sur la vallée, au-dessus des cadavres. Maintenant il tombe dans l'abîme.

LE CHANT DE VAFTHRUDNIR.

ODIN.

Donne-moi un conseil, Frigga[1]; il me tarde d'aller voir Vafthrudnir. J'ai un grand désir, je l'avoue, d'essayer mes forces dans la science des anciens temps avec ce géant qui sait tout.

FRIGGA.

Père des armées, je te conseille de rester chez toi, dans la demeure des dieux, car je ne connais pas un géant aussi fort que Vafthrudnir.

ODIN.

J'ai voyagé beaucoup, j'ai connu bien des choses, j'ai mis à l'épreuve bien des forces; je veux voir ce qui se passe dans la demeure de Vafthrudnir.

FRIGGA.

Que le bonheur soit avec toi à ton départ! que le bonheur soit avec toi à ton retour! que le bonheur soit avec toi quand tu reviendras parmi les Asinnes! Que la sagesse te soit en aide, ô père des temps, quand tu discourras avec le géant!

Odin part pour éprouver la sagesse du géant qui sait tout. Il arrive à la demeure que possède le père d'Imr, le dieu prudent y entre aussitôt.

[1] Épouse d'Odin et la première des déesses.

ODIN.

Salut à toi, Vafthrudnir. Je suis venu dans ta demeure pour te voir, je veux reconnaître par moi-même si tu es habile et savant en toute chose.

VAFTHRUDNIR.

Quel est cet homme qui dans ma salle m'adresse ainsi la parole ? Tu ne sortiras pas de cette enceinte si tu n'en sais pas plus que moi.

ODIN.

Je m'appelle Gangrad. Pressé par la soif, j'ai quitté ma route pour venir dans ta demeure. J'ai fait une longue marche, et j'ai besoin d'être reçu et accueilli par toi, ô géant !

VAFTHRUDNIR.

Pourquoi es-tu là, Gangrad, debout sur le seuil ? Viens t'asseoir dans la salle ; nous verrons qui en sait le plus de l'hôte étranger ou du vieux parleur.

GANGRAD.

Le pauvre qui vient chez le riche doit parler à propos ou se taire. Le babillage est funeste à celui qui se trouve avec un homme mal disposé.

VAFTHRUDNIR.

Dis-moi, Gangrad, puisque sur le seuil tu veux montrer ton savoir, dis-moi comment s'appelle le cheval qui apporte chaque matin le jour aux hommes ?

GANGRAD.

Il s'appelle Skinfaxi, le cheval qui apporte le jour brillant aux hommes. Il passe pour le meilleur des coursiers ; sa crinière reluit éternellement.

VAFTHRUDNIR.

Dis-moi, Gangrad, puisque sur le seuil tu veux montrer ton savoir, comment s'appelle le cheval qui apporte de l'Orient la nuit aux dieux propices ?

GANGRAD.

Il s'appelle Hrimfaxi, le cheval qui apporte la nuit aux dieux propices. Chaque matin il laisse tomber l'écume de son mors ; c'est de là que vient la rosée des vallons.

VAFTHRUDNIR.

Dis-moi, Gangrad, puisque sur le seuil tu veux montrer ton savoir, comment se nomme le fleuve qui partage le sol entre les dieux et les fils des géants?

GANGRAD.

Il s'appelle Ilfing, le fleuve qui partage le sol entre les dieux et les enfants des hommes. Il coulera librement dans tous les temps ; jamais il ne sera couvert de glace.

VAFTHRUDNIR.

Dis-moi, Gangrad, puisque sur le seuil tu veux montrer ton savoir, comment s'appelle la plaine où Surtur et les dieux bons se rencontreront pour combattre ?

GANGRAD.

Elle s'appelle Vigrid, la plaine où Surtur et les dieux bons se rencontreront pour combattre. Elle a cent journées de marche de longueur et de largeur. Voilà le lieu qui leur est assigné.

VAFTHRUDNIR.

Mon hôte, tu me sembles instruit. Viens prendre place sur mon banc de géant, et causons assis. Voyons, ta tête contre la mienne à qui de nous deux a le plus de savoir.

GANGRAD.

Si ton esprit est juste, habile géant, dis-moi, si tu le sais, comment ont été formés à l'origine des choses la terre et le ciel ?

VAFTHRUDNIR.

La terre a été formée avec la chair du géant, les mon-

tagnes avec ses os, le ciel avec le crâne de ce géant glacé, la mer avec son sang.

GANGRAD.

Si ton esprit est assez juste, réponds, Vafthrudnir, si tu le peux, à cette seconde question : D'où est venue la lune qui passe sur la tête des hommes? d'où est venu le soleil?

VAFTHRUDNIR.

Le père de la lune et du soleil se nomme Mandilfœri. Chaque jour ils doivent tous deux parcourir le ciel et mesurer les saisons de l'année.

GANGRAD.

Puisqu'on te dit si instruit, réponds, Vafthrudnir, si tu le peux, à cette troisième question : D'où vient le jour qui passe sur la tête des hommes, et la nuit avec la nouvelle lune?

VAFTHRUDNIR.

Le père du jour se nomme Delling; la nuit est fille de Norvi. Les dieux bienfaisants ont créé la nouvelle lune et le premier quartier pour donner aux hommes la mesure de l'année.

GANGRAD.

Puisqu'on te dit si instruit, réponds, Vafthrudnir, si tu le peux, à cette quatrième question : D'où sont venus primitivement l'hiver et l'été parmi les dieux intelligents?

VAFTHRUDNIR.

Le père de l'hiver se nomme Vindsvale, et celui de l'été, Svasuder. Toute l'année ils alterneront jusqu'à ce que les dieux succombent.

GANGRAD.

Puisqu'on te dit si instruit, réponds, Vafthrudnir, si tu le peux, à cette cinquième question : Qui a été, au

commencement des temps, le premier des ases ou de la race d'Ymer?

VAFTHRUDNIR.

Il y a une innombrable quantité d'hivers, avant la formation de la terre, Belgermir naquit; Thrudgemlir était son père, et Orgelmir son aïeul.

GANGRAD.

Puisqu'on te dit si instruit, réponds, Vafthrudnir, si tu le peux, à ma sixième question : Comment Orgemlir est-il venu parmi les fils des géants?

VAFTHRUDNIR.

Du fleuve d'Elivagi jaillirent des gouttes de venin qui se coagulèrent, et il en sortit un géant. C'est de là que vient toute notre race. Voilà pourquoi elle est si forte.

GANGRAD.

Puisqu'on te dit si instruit, réponds, Vafthrudnir, si tu le peux, à ma septième question : Comment le vieux géant engendra-t-il des enfants, n'ayant point de géante?

VAFTHRUDNIR.

Sous son bras un garçon et une fille se formèrent ensemble, dit-on; son pied enfanta avec l'autre un fils qui avait six têtes.

GANGRAD.

Puisqu'on te dit si instruit, réponds, Vafthrudnir, si tu le peux, à ma huitième question : Quel est ton premier souvenir, jusqu'où remonte ton savoir? Réponds, habile géant.

VAFTHRUDNIR.

Une quantité innombrable d'hivers avant la formation de la terre, Belgermir naquit. Mon plus ancien souvenir, c'est que ce sage géant était dans une barque.

GANGRAD.

Puisqu'on te dit si instruit, réponds, Vafthrudnir, si

tu le peux, à ma neuvième question : D'où vient le vent qui court sur l'eau et que les hommes ne voient pas?

VAFTHRUDNIR.

A l'une des extrémités du ciel, il y a un géant nommé Hraesvelg qui porte un plumage d'aigle. De ses ailes provient, dit-on, le vent qui souffle vers les hommes.

GANGRAD.

Si tu connais l'origine des dieux, réponds, Vafthrudnir, à ma dixième question : D'où est venu Niordr parmi les fils des ases? Il a un grand nombre de temples et d'autels, et cependant il n'a pas été enfanté par les ases.

VAFTHRUDNIR.

Les puissances intelligentes l'ont créé dans Vanaheim, et l'ont envoyé comme otage aux dieux. A la fin du monde, il s'en retournera chez les sages vanes.

GANGRAD.

Si tu connais toute la nature sacrée des dieux, réponds, Vafthrudnir, à cette onzième question : Que font les héros dans la demeure du père des armées jusqu'à ce que les dieux succombent?

VAFTHRUDNIR.

Dans les salles d'Odin, les guerriers combattent chaque jour. Ils choisissent leur victime, reviennent du combat, s'asseoient ensemble cordialement et boivent la bière avec les ases.

GANGRAD.

Réponds à ma douzième question, et dis-moi, Vafthrudnir, comment tu as appris à connaître la nature sacrée des dieux, les mystères des dieux et des géants; dis-moi la vérité, géant qui sais tout.

VAFTHRUDNIR.

Je puis dire la vérité sur les mystères des dieux et

des géants. J'ai parcouru chaque monde, j'ai visité les neuf mondes, même le monde souterrain des ombres où descendent les morts qui viennent de Hela.

GANGRAD.

J'ai voyagé beaucoup, j'ai fait beaucoup de tentatives et mis à l'épreuve beaucoup de puissances, quels sont les hommes qui vivront quand le terrible hiver sera passé?

VAFTHRUDNIR.

Lif et Lifthrasir vivront encore; ils seront cachés dans la colline de Hoddmimir. Pour nourriture, ils auront la rosée du matin; ils enfanteront les hommes.

GANGRAD.

J'ai voyagé beaucoup, j'ai fait beaucoup de tentatives et mis à l'épreuve beaucoup de puissances, d'où viendra le soleil au ciel, quand Fenris l'aura englouti?

VAFTHRUDNIR.

Avant d'être englouti par Fenris, le divin soleil mettra au monde une fille, une vierge qui suivra la route du soleil quand les dieux seront morts.

GANGRAD.

J'ai voyagé beaucoup, j'ai fait beaucoup de tentatives et mis à l'épreuve beaucoup de puissances, quelles sont les vierges douées de tant de savoir qui planent sur la foule des peuples?

VAFTHRUDNIR.

Trois vierges planent sur les demeures des hommes et règlent les destins des vivants; cependant elles sont nées parmi les géants.

GANGRAD.

J'ai voyagé beaucoup, j'ai fait beaucoup de tentatives, j'ai mis à l'épreuve beaucoup de puissances, quels sont

les ases qui régiront les domaines des dieux quand la flamme de Surtur sera éteinte?

VAFTHRUDNIR.

Vidar et Vali occuperont la demeure sacrée des dieux quand la flamme de Surtur sera éteinte. Modi et Megni auront le marteau et termineront le combat.

GANGRAD.

J'ai voyagé beaucoup, j'ai fait beaucoup de tentatives, j'ai mis à l'épreuve beaucoup de puissances, comment finira la vie d'Odin quand les dieux tomberont?

VAFTHRUDNIR.

Le père des temps sera englouti par le loup et vengé par Vidar, qui déchirera l'horrible gueule du monstre.

ODIN.

J'ai voyagé beaucoup, j'ai fait beaucoup de tentatives, j'ai mis à l'essai beaucoup de puissances, quelles paroles Odin a-t-il murmurées à l'oreille de son fils avant de le mettre sur le bûcher?

VAFTHRUDNIR.

Nul ne sait ce qu'au commencement des temps tu as dit à l'oreille de ton fils. J'ai prononcé mon arrêt de mort en parlant de la science du passé et du destin des dieux, car j'ai rivalisé de savoir avec toi. Odin, tu es toujours le plus sage de tous.

LE CHANT DE VEGTAM.

Les rois sont réunis en conseil, les ases sont avec eux ; les dieux puissants délibèrent sur ce que signifient les rêves de Balder.

L'insomnie tourmente le dieu, les bons songes l'abandonnent. On interroge les devins, on leur demande s'il faut s'attendre à quelque malheur.

Les oracles annoncent la mort prochaine de Balder, l'ami d'Uller, le plus aimable des dieux. Frigg et Odin sont dans la douleur, les dieux prennent une décision.

Ils décident qu'on enverra à tous les êtres vivants un message pour les prier de ne pas nuire à Balder. Tous les êtres en prennent l'engagement, Frigga écoute leurs promesses et reçoit leurs serments.

Mais le père suprême craint encore quelque perfidie; il craint que les vierges du bonheur ne s'éloignent ; il appelle de nouveau les ases en conseil, et là il y eut de longs entretiens.

Odin, le maître du monde, se lève, selle Sleipner et descend dans le royaume de la mort. Un chien se dresse devant lui, le chien de Hela. Sa poitrine est sanglante, sa gueule terrible. Il aboie contre le père du chant et pousse au loin d'affreux hurlements.

Odin continue sa route : la terre tremble. Il arrive à la haute forteresse de Hela. Devant la porte, à l'est, une prophétesse est ensevelie.

Il chante l'évocation des morts, il tourne vers le nord les runes magiques[1], fait ses conjurations et presse la morte jusqu'à ce qu'enfin elle se lève et lui parle.

VALA.

Quel est cet inconnu qui vient ainsi troubler le repos de mon esprit? J'ai dormi long-temps sur la terre couverte de neige, mouillée par la pluie et par la rosée.

[1] Les runes sont les plus anciens caractères qui aient été employés dans le nord; les Scandinaves en attribuaient l'invention à Odin lui-même. L'alphabet runique se composait d'abord de seize lettres, plus tard de vingt-quatre. Il se répandit parmi les Anglo-Saxons, les Vendes, et on en trouve des traces jusque dans certaines parties méridionales de l'Europe.

Les inscriptions gravées jadis sur les pierres tumulaires, sur les monuments élevés au milieu des champs de bataille, étaient en caractères runiques. On faisait avec les mêmes caractères des calendriers, et nous avons trouvé tout récemment encore les anciennes runes appliquées à cet usage dans quelques districts de la Suède et en Laponie. On employait encore très-souvent les runes dans les œuvres de sorcellerie, les évocations mystérieuses et les conjurations. On croyait qu'en les gravant sur une coupe empoisonnée, la coupe se brisait à l'instant; qu'en les plaçant sur la proue d'un bâtiment, elles le préservaient des écueils et de l'orage. Parfois on en composait un talisman pour faire naître l'amour dans le cœur d'une femme; parfois on y avait recours pour guérir une maladie, ou pour donner, en cas de besoin, une force surnaturelle à quelque combattant. Le Havamal, ou chant suprême, attribué à Odin, célèbre la puissance des runes, et il en est très-souvent fait mention dans d'autres chants populaires de la Scandinavie. Jacob Grimm en Allemagne, Liliegren en Suède, Bryniolsen en Danemark, ont écrit d'intéressantes dissertations sur les runes, sur leur origine, sur leur destination, et le savant Finn Magnussen vient de publier sur cette vaste et importante question un livre d'une rare netteté et d'une prodigieuse érudition.

VEGTAM.

Je me nomme Vegtam, fils de Valtam. Donne-moi des nouvelles de l'enfer, je t'en donnerai du monde. Pour qui sont ces bancs si biens parés? Pour qui est ce lit couvert d'or?

VALA.

On prépare pour Balder la bière la meilleure. Un bouclier la recouvre; toute la race des ases est dans le désespoir. Je parle à regret, laisse-moi me taire.

VEGTAM.

Ne te tais pas, Vala. Je veux t'interroger jusqu'à ce que je sache tout; je veux savoir qui causera la mort de Balder, qui enlèvera la vie à ce fils d'Odin?

VALA.

Hæder fera venir ici le dieu célèbre. Il causera la mort de Balder, il enlèvera la vie au fils d'Odin. Je parle à regret, laisse-moi me taire.

VEGTAM.

Ne te tais pas, Vala. Je veux t'interroger jusqu'à ce que je sache tout; je veux savoir qui vengera Balder, qui enverra son meurtrier sur le bûcher?

VALA.

Dans les salles de l'ouest, Rinda enfantera un fils. Agé seulement d'un jour, il tuera le fils d'Odin; il ne lavera pas ses mains, il ne peignera pas ses cheveux avant d'avoir envoyé sur le bûcher le meurtrier de Balder. Je parle à regret, laisse-moi me taire.

VEGTAM.

Ne te tais pas, Vala. Je veux te demander quelles sont les vierges qui pleurent à volonté et jettent contre le ciel le voile de leur tête? Tu ne dormiras pas avant de m'avoir dit cela.

VALA.

Tu n'es pas Vegtam, comme je l'avais cru, tu es Odin, le chef des peuples.

ODIN.

Tu n'es pas Vala, ni une femme habile, tu es la mère de trois géants.

VALA.

Retourne, Odin, dans ta demeure, et sois fier de ton voyage. Nul être ne viendra plus me visiter avant que Loki brise ses chaînes et que les dieux soient enveloppés dans les ténèbres.

LE CHANT DE THRYM,

OU

LE MARTEAU DE THOR.

Chant mythique, que M. Finn Magnussen explique ainsi : Thrym est l'hiver, qui a enseveli l'arme de Thor, ou le tonnerre. Thor se réveille au printemps et dompte les rigoureux frimas. D'autres écrivains regardent ce poème comme un hymne au printemps, représenté par la gracieuse déesse Freya. Ce poème est l'un des plus populaires qui existent dans l'ancienne littérature scandinave; il a été traduit plusieurs fois en danois et en suédois; en allemand par Chamisso; en anglais par Cottle et Herbert, en français par M. Wolff.

Thor est en colère lorsque en s'éveillant le matin il s'aperçoit qu'il a perdu son marteau. Il se tire la barbe, il secoue la tête et promène ses regards autour de lui.

Puis il élève la voix et dit : Écoute, Loki, ce que je veux t'apprendre, ce que nul être ne sait sur la terre et nul être dans le ciel : mon marteau m'a été enlevé.

Ils s'en vont dans la riante demeure de Freya, et voici ce que Thor lui dit : Veux-tu, Freya, me prêter tes ailes pour aller chercher mon marteau?

Freya répondit :

Je te les remettrais volontiers quand elles seraient d'argent et quand elles seraient d'or. Loki s'envole avec

ses ailes jusqu'à ce qu'il arrive hors de la région des dieux sur la terre des géants.

Thrym, le prince des géants, est assis sur la montagne, façonnant des colliers d'or pour ses chiens et arrangeant avec art la crinière de son cheval.

Thrym dit :

Que se passe-t-il parmi les dieux ? Que se passe-t-il parmi les elfes? Pourquoi viens-tu dans la contrée des géants ?

Loki dit :

L'alarme est parmi les dieux, l'alarme est parmi les elfes. As-tu caché le marteau de Thor ?

Thrym répond :

J'ai caché le marteau de Thor à huit milles sous terre. Personne ne l'aura, à moins qu'on ne m'amène Freya pour épouse.

Loki secoue ses ailes et poursuit son vol jusqu'à ce qu'il arrive hors de la contrée des géants, dans la demeure des dieux.

Thor le rencontre à l'entrée de sa demeure et lui dit : As-tu atteint ton but par tes efforts? Du haut des airs, fais-moi ton récit. Celui qui est sédentaire n'a rien à raconter, celui qui est couché tisse le mensonge.

Loki dit :

Par mes efforts, j'ai commencé l'affaire. Thrym, prince des géants, a ton marteau; mais personne ne l'aura, à moins qu'on ne lui amène Freya pour fiancée.

Ils s'en vont parler à la belle Freya, et Thor lui dit : Prends, ô Freya! le vêtement de fiancée, nous irons ensemble dans la contrée des géants.

Freya l'écoute avec colère. La salle des ases tremble sous elle, et la parure de la déesse se brise. Tu pour-

rais bien m'appeler la plus lascive des femmes si j'allais avec toi dans la contrée des géants.

Les dieux se réunissent en conseil, les déesses les rejoignent. Tous vont délibérer sur les moyens de reprendre le marteau de Thor.

Alors, Heimdall, l'un des plus brillants parmi les ases et l'un des plus habiles, prit la parole et dit : Donnons à Thor le vêtement de fiancée; qu'il porte la riche parure de Freya, qu'un trousseau de clefs pendu à sa ceinture résonne sur ses pas, qu'une robe de femme lui tombe sur les genoux. Nous lui mettrons, de plus, des pierres précieuses sur la poitrine et une riche coiffure sur la tête.

Thor, le dieu de la force, s'écrie : Les ases me traiteraient comme une femme si je prenais le vêtement de fiancée.

Loki, fils de Laufeyia, lui répond : Cesse de parler ainsi, Thor, les géants seront bientôt les maîtres de notre demeure si nous ne reprenons pas ton marteau.

On donne à Thor le vêtement de fiancée et la riche parure de Freya. Des clefs suspendues à sa ceinture résonnent sur ses pas, une robe de femme tombe sur ses genoux, sa poitrine est ornée de pierres précieuses et sa tête d'une riche coiffure.

Loki, fils de Laufeyia, dit : Je te suivrai comme si j'étais ta servante. Partons ensemble pour les contrées des géants.

On amène à l'instant les deux boucs de Thor ; ils sont attelés à un char et s'élancent rapidement. Les rochers se brisent, le feu en jaillit. Le fils d'Odin s'en va vers la terre des géants.

Thrym, le prince des géants, s'écrie : Levez-vous,

géants, préparez les siéges, voilà qu'on m'amène pour fiancée Freya, fille de Niord.

On voit s'avancer les vaches aux cornes dorées, les bœufs noirs comme le charbon qui réjouissent le géant. — J'ai assez de trésors, j'ai assez de parures, il ne me manquait que Freya.

Le soir, de bonne heure, les convives se rassemblent. On apporte la bière pour les géants. Thor mange un bœuf, huit saumons, et tous les mets plus délicats que l'on a l'habitude d'offrir aux femmes. Pour apaiser sa soif, il boit trois mesures de bière.

Thrym, prince des géants, dit : Jamais je n'ai vu une fiancée aussi vorace, jamais je n'ai vu une fiancée manger tant à la fois, jamais je n'ai vu une jeune fille boire tant de bière.

La petite servante rusée était assise là, et trouva une réponse aux paroles du géant : « Depuis quatre jours, Freya n'a rien mangé, tant elle était tourmentée par le désir de faire ce voyage.

Thrym soulève le voile de cette fiancée et recule effrayé jusqu'au bout de la salle : — Que le regard de Freya est pénétrant ! Il m'a semblé que la flamme jaillissait de ses yeux.

La petite servante rusée était assise là, et trouva une réponse aux paroles du géant : — « Depuis quatre jours, Freya n'a pas dormi, tant elle était tourmentée par le désir de venir ici. »

La sœur du géant s'approche et se hasarde à demander les dons d'usage : — Donne-moi ces anneaux d'or que tu portes aux doigts si tu veux gagner mon amitié, si tu veux que je te sois toute dévouée.

Thrym, prince des géants, dit : Apportez le marteau pour la cérémonie nuptiale. Posez le marteau sur les ge-

noux de la jeune fille, et que l'on nous unisse l'un à l'autre.

Thor rit au fond du cœur en voyant reparaître son marteau. Il le prend et frappe d'abord le prince des géants, et massacre toute sa race.

Il frappe aussi la malheureuse sœur du géant qui demandait des présents. Au lieu d'argent, au lieu de bracelets, elle reçut des coups. C'est ainsi que le fils d'Odin reprit son marteau.

LE CHANT SUPRÊME.

Le chant qui suit est, comme il est facile de le voir, un assemblage parfois un peu confus de différentes pensées, dont la plupart n'ont entre elles d'autres liens que leur caractère sententieux. Il est attribué à Odin lui-même. Nul chant de l'Edda ne peint aussi bien l'esprit, les idées de morale des anciens Scandinaves, et le degré de civilisation qu'ils avaient atteint avant même de connaître les sages enseignements du christianisme. Tout ce poème doit être classé avec soin parmi les recueils de maximes, de pensées proverbiales que l'on a nommées à juste titre la *sagesse des peuples*. Il présente les contrastes les plus étranges, tantôt des idées d'une mansuétude presque évangélique, tantôt des conseils farouches et cruels: ici le culte de l'amitié, les lois hospitalières; là le doute incessant, la défiance, la fourberie. C'est que ces anciens peuples du nord étaient tout à la fois confiants et cauteleux, dévoués à leurs amis et toujours en garde contre la trahison. Ils joignaient à la générosité des races guerrières l'instinct mobile des races sauvages, et à leur ignorance profonde, à leurs habitudes grossières, une sorte de science pratique dont les préceptes exprimés dans leurs anciens poèmes, sont devenus des proverbes en usage encore, pour la plupart, parmi leurs descendants.

Avant d'entrer dans une maison, il faut regarder attentivement dans tous les coins, car on ne sait où les ennemis se tiennent cachés.

Salut à celui qui donne ! — Un hôte est venu, où sera sa place ? Il a hâte, celui qui tente la fortune à la porte des autres.

Il a besoin de feu, celui qui entre les genoux gelés. Il a besoin de nourriture et de vêtements, celui qui a traversé les montagnes.

Celui qui arrive à l'heure des repas a besoin d'eau, de linge et d'une invitation hospitalière. Il lui faut le bon accueil et l'entretien amical.

Il a besoin de prudence, celui qui voyage au loin. Au logis tout est bien. Celui qui ne sait rien est un sujet de moquerie quand il se trouve avec des hommes éclairés.

Que personne ne fasse parade de son intelligence, et qu'il soit sur ses gardes. L'homme circonspect qui entre prudemment et en silence dans une maison commet peu de fautes. Il n'y a pas d'ami plus fidèle qu'un bon jugement.

L'hôte circonspect, en arrivant dans une maison étrangère, ne prodigue pas ses paroles; son oreille écoute, son regard observe. Ainsi se conduit le sage.

Heureux celui qui sait mériter l'approbation et les paroles affectueuses. Ce que l'homme possède dans le cœur d'un autre est très-incertain.

Heureux celui qui reste intelligent et honoré tant qu'il vit. L'homme a souvent puisé de mauvais conseils dans le cœur d'un autre.

Beaucoup de sagacité, voilà ce qu'il y a de meilleur à emporter en voyage. Dans des lieux inconnus, cela vaut mieux que l'or. C'est l'appui de celui qui se trouve dans l'embarras.

Ce qu'il y a de pire en voyage, c'est la boisson immodérée pour les enfants des hommes. La bière n'est pas si bonne que beaucoup de gens le disent.

Ce qu'il y a de pire, c'est la boisson immodérée. Plus on boit, moins on se connaît.

Il s'appelle l'oiseau de l'oubli, celui qui plane sur les assemblées de buveurs. Il ravit à l'homme l'intelligence. J'ai été enchaîné avec les plumes de cet oiseau dans la demeure de Gunladi.

Je devins ivre, complétement ivre chez le sage Fialar. La boisson la meilleure est celle qui laisse l'homme reprendre sa raison.

Le jeune homme doit être hardi dans le combat, ailleurs réservé et prudent. A l'heure de la mort, chaque homme doit être calme et généreux.

L'ignorant se figure qu'il vivra éternellement s'il fuit les batailles, mais la vieillesse ne lui accorde aucune paix quoiqu'elle lui donne une arme.

Quand le sot entre dans une demeure, il bâille, balbutie, se rend importun. Il n'est content que lorsqu'on lui donne à boire. C'est alors que l'homme révèle sa nature.

Celui qui a un jugement sain, celui qui a long-temps voyagé et observé, connaît le caractère de chacun.

Prends la coupe et bois modérément; parle à profit ou tais-toi, personne ne te fera un reproche de te retirer de bonne heure pour dormir.

Le glouton qui ne sait pas gouverner son penchant détruit sa santé. Quand il est parmi les sages, il se rend ridicule par la manière dont il obéit à son estomac.

Les animaux savent quand ils doivent quitter les pâturages et rentrer à l'étable. L'homme grossier ne connaît pas les bornes de son estomac.

L'homme mal élevé et sans esprit se moque de tout. Il y a une chose qu'il ne sait pas et qu'il devrait savoir, c'est qu'il n'est pas lui-même sans défaut.

Le sot passe des nuits entières à réfléchir à toute es-

pèce de chose. Quand vient le jour, il est fatigué, et un souci lui reste.

Le sot regarde comme ses amis tous ceux qui lui sourient. Il ne comprend pas l'amère moquerie dont il est l'objet quand il s'asseoit parmi les gens sages.

Le sot regarde comme ses amis tous ceux qui lui tiennent un doux langage, mais lorsqu'il arrive au ting il en trouve peu qui soutiennent sa cause.

Le sot croit qu'il saurait bien comment il doit agir s'il se trouvait dans l'embarras; mais quand le moment de l'épreuve arrive, il ne sait que dire.

L'homme sans instruction fait bien de se taire quand il se trouve parmi des gens instruits. C'est en parlant beaucoup qu'il montre son ignorance. En parlant beaucoup, l'ignorant reste ignorant.

Celui-là paraît sage qui interroge avec sagacité et répond de même. Il ne faut pas cacher ce qui arrive, ce qui doit être su de chacun.

Il parle beaucoup trop, celui qui dit des mots sans suite. La langue babillarde à laquelle on n'impose pas de frein se nuit à elle-même.

Il ne faut pas fatiguer l'hôte que l'on reçoit. Il a besoin de repos, de vêtements secs, et non pas d'être interrogé.

Il se croit habile celui, qui, par ses plaisanteries, domine un de ses voisins; et il ne songe pas que, tandis qu'il rit, il excite la colère.

Beaucoup d'hommes unis pendant un certain temps se querellent dans une réunion. Le convive irrite le convive. La lutte entre les enfants des hommes est éternelle.

Prends ton repas de bonne heure, quand tu dois visiter des amis. Autrement, on est embarrassant, on

mange comme si l'on était importun, et l'on s'occupe peu de l'entretien.

On fait de longs détours pour aller chez un ami infidèle, quoiqu'il demeure au milieu du chemin. On va en ligne droite chez l'ami vrai, quoiqu'il demeure loin.

N'entre pas comme convive toujours au même lieu. Même en étant aimé, on devient importun en restant trop long-temps dans la même maison.

La demeure qui nous appartient est la meilleure, si petite qu'elle soit. Chacun est maître dans sa maison. Quand on ne possèderait que deux chèvres et une cabane couverte en chaume, cela vaut mieux que de mendier.

La demeure qui nous appartient est la meilleure. Chacun est maître dans sa maison. Le cœur de celui-là saigne qui doit solliciter sa nourriture à chaque heure de repas.

Ne faites point un pas sans vos armes. Qui peut être sûr qu'au sortir de chez soi il n'ait pas besoin de son épée?

Je n'ai pas rencontré un homme si généreux, si hospitalier qu'il soit, qui refuse ce qu'on lui offre, ni un homme si prodigue de son bien qui dédaigne les présents.

Celui qui possède des biens qu'il a lui-même acquis ne doit pas souffrir la gêne. Souvent ce que nous gagnons dans des heures de joie nous servira dans les heures de calamité. Beaucoup de choses deviennent plus mauvaises que nous ne le croyons.

Que les amis se fassent plaisir l'un à l'autre par des présents qui leur conviennent. Les dons réciproques font durer l'amitié, quand, du reste, tout est comme il faut.

Que l'homme soit l'ami de son ami, qu'il réponde aux présents par des présents. Qu'il emploie la moquerie envers la moquerie, la dissimulation envers la dissimulation.

Aime ton ami, aime aussi son ami, mais ne sois pas l'ami de celui qui hait ton ami.

Si tu as un ami en qui tu aies confiance, et dont tu attendes une vraie satisfaction, unis ta pensée à la sienne, échange des présents avec lui, va le voir souvent.

Si tu en as un à qui tu ne te fies pas, mais dont tu veuilles tirer parti, donne-lui de belles paroles, sois dissimulé, paie le mensonge par le mensonge.

Souris à celui auquel tu ne te fies pas, et que tu n'aimes pas. Parle contre ta pensée. Donne-lui ce qu'il donne.

J'ai été jeune. J'ai voyagé seul et je me suis égaré. Je me suis senti riche quand j'ai trouvé un compagnon. L'homme est la joie de l'homme.

Celui qui est tout à la fois doux et brave a de rares chagrins et mène une heureuse vie. Celui qui manque d'esprit se défie de tout; il est mesquin et désagréable, même quand il donne.

Dans les champs j'ai donné mes vêtements à deux bûcherons; revêtus de ces habits, ils ressemblaient à des héros. L'homme nu est craintif.

L'arbre isolé en un lieu aride se dessèche, il perd son écorce et ses feuilles. Il en est de même de celui qui n'est aimé de personne. Comment pourrait-il vivre long-temps?

L'affection des faux amis est pendant cinq jours plus ardente que le feu. Le sixième ce feu s'éteint, et toute amitié disparaît.

Il n'est pas toujours nécessaire de faire des dons pré-

cieux. Souvent avec peu on s'attire des louanges. Avec un demi-pain et une coupe à demi pleine, je me suis fait un camarade.

Il y a de petites pensées et des âmes petites comme des grains de sable. Tous les hommes ne sont pas également doués. Il y a moitié bien et moitié mal.

Que l'homme soit instruit, mais qu'il ne le soit pas trop. Ceux-là sont les plus heureux qui savent beaucoup et qui savent bien.

Que l'homme soit instruit, mais qu'il ne le soit pas trop. Le cœur de l'homme instruit a peu de joie quand il sait tout ce qu'il possède.

Que l'homme soit instruit, mais qu'il ne le soit pas trop. Qu'il ne sache pas d'avance sa destinée, son âme en aura moins de soucis.

Le tison brûle près du tison jusqu'à ce qu'il soit consumé. La flamme s'allume à la flamme. L'homme se révèle à l'homme par des paroles, le sot par son silence orgueilleux.

Qu'il se lève de bon matin, celui qui en veut aux biens ou à la vie d'un autre. Le loup qui dort ne saisit pas sa proie. L'homme qui dort n'obtient pas la victoire.

Qu'il se lève de bonne heure, celui qui a peu d'ouvriers et qui veut avancer son labeur. Il y a de nombreux obstacles pour celui qui dort tard. La moitié de la richesse est dans le travail.

Que le père de famille fasse sa provision d'arbres et d'écorces, et sache combien il lui en faut pour la moitié de l'année et pour chaque fois qu'il en fait usage.

Qu'en se rendant au ting[1] l'homme soit lavé et peigné,

[1] Anciennes assemblées populaires. C'était là qu'on jugeait les procès, qu'on discutait les intérêts de chaque tribu.

s'il n'est richement habillé. Que personne n'ait honte de ses souliers, de ses vêtements, ni de son cheval.

L'homme qui veut être éclairé doit questionner et parler. Ne confie ton secret ni à l'un, ni à l'autre; ce que trois personnes savent, tout le monde le sait.

L'aigle qui plane sur les eaux aspire à un autre air et regarde inquiet le vieil océan. Il en est de même de l'homme qui se trouve au milieu de la foule où il a peu d'amis.

L'homme prudent usera avec modération de son pouvoir. En se trouvant parmi les braves, il apprendra que nul homme fort n'est plus fort que tous les autres.

Soyez circonspect, réservé, même avec vos amis. Souvent elles nous coûtent cher, les paroles que nous confions à d'autres.

En certains endroits je suis arrivé trop tôt, en d'autres trop tard. Tantôt la bière était bue, tantôt elle n'était pas préparée. Celui qui déplaît arrive rarement à temps.

Çà et là on voulait m'inviter quand j'arrivais à l'heure du repas, ou quand je déposais deux morceaux dans la demeure de l'ami fidèle chez qui j'en avais mangé un.

Le feu et la clarté du soleil, voilà ce qu'il y a de meilleur pour les enfants des hommes quand ils ont la santé et qu'ils peuvent vivre sans faire de mauvaises actions.

Personne n'est complétement misérable, même s'il n'est pas très-bien portant. Celui-ci est heureux par ses enfants, celui-là par ses amis, cet autre par sa fortune, et cet autre encore par de bonnes œuvres.

La vie est bonne, si malheureuse qu'elle soit. L'homme vivant possède des vaches. J'ai vu l'homme mort déposé devant la porte, l'homme riche brûlé sur le bûcher.

Le boiteux peut monter à cheval, le manchot conduire des troupeaux, le sourd combattre avec courage. Mieux vaut être aveugle que brûlé. La mort n'est utile à personne.

C'est un bonheur d'avoir un fils, même s'il naît tardivement après la mort de son père. Il est rare qu'une pierre tumulaire s'élève au bord du chemin si un fils ne l'élève à la mémoire de son père.

Il y a deux espèces de combattants : la langue, qui peut nuire à la tête; la main, qui doit être sous chaque manteau.

Celui qui a des provisions de voyage ne craint pas l'approche de la nuit. Courtes sont les ailes du navire; incertaine est la température d'automne. Le temps change en cinq jours et devient tout autre en un mois.

Celui qui ne sait rien ne sait pas que beaucoup de gens deviennent fous avec les fous. Celui-ci est riche, celui-là ne l'est pas, et ne mérite pas qu'on lui en fasse un reproche.

Tes troupeaux meurent, tes amis meurent. Toi-même tu mourras. Ce qui ne meurt pas, c'est le nom honorable que l'on s'est acquis.

Tes troupeaux meurent, tes amis meurent; toi-même tu mourras. Mais je sais une chose qui ne meurt pas, c'est le jugement qu'on porte sur les morts.

J'ai vu les granges des enfants des riches pleines de provisions. Ceux qui les possédaient mendient à présent. La fortune est rapide comme l'éclair. C'est le plus mobile des amis.

Si un sot devient riche, ou s'il obtient la faveur des femmes, son orgueil s'en accroît, mais non pas sa sagesse. Il marche d'un air fier et impudent.

Son ignorance éclate si on l'interroge sur les runes

célestes connues des dieux, écrites avec art. Il vaut mieux alors qu'il se taise.

Louez le jour quand il finit, la femme quand elle est brûlée, la jeune fille quand elle est mariée, l'épée quand on s'en est servi, la glace quand vous l'avez traversée, la bière quand vous l'avez bue.

Pendant l'orage, les arbres tombent. Par un vent frais, on vogue sur la mer. Dans l'obscurité, on cause avec la jeune fille. Les jeux du jour sont nombreux. On se sert du navire pour voyager, du bouclier pour se défendre, du glaive pour frapper, de la femme pour goûter un baiser.

Près du feu on boira la bière, on glissera sur la glace. On achètera un cheval maigre et une épée rouillée. Le cheval sera nourri à la maison et le chien dans les bois.

Que personne ne se fie à la parole d'une jeune fille, ni au discours d'une femme. Leur cœur est comme la roue qui tourne, et la perfidie a été déposée dans leur poitrine.

L'arc fragile, la flamme incendiaire, le loup qui ouvre la gueule, le corbeau qui crie, le porc qui grogne, l'arbre sans racines, la mer en courroux, la chaudière bouillonnante,

La flèche qui vole, la vague qui retombe, la glace vieille d'une nuit, le serpent plié en anneaux, les paroles d'une femme dans le lit, l'épée rompue, les jeux de l'ours, le fils du roi,

Le veau malade, l'esclave obstiné, les flatteries d'une devineresse, l'homme récemment mort,

Que l'homme ne se fie pas à tout cela, qu'il ne se fie pas trop vite au champ ensemencé, ni trop vite à son fils. Le temps agit sur le champ, la raison éprouve le fils, tous deux peuvent changer.

Qu'il marche à la hâte, celui qui rencontre sur la route le meurtrier de son frère, celui qui passe près d'une maison à demi brûlée. Alors le cheval est inutile s'il se casse une jambe. Qu'on ne soit pas assez crédule pour croire à tout.

L'amour de la femme est comme la glace unie que l'on traverse avec un cheval non cramponné, comme un poulain de deux ans non dompté, comme un navire voguant sans gouvernail au milieu de l'orage, ou comme les rennes des montagnes poursuivies par un boiteux.

Je le dis ouvertement, car je connais les hommes et les femmes. L'amour des hommes trompe les femmes. Nous leur disons les plus belles choses quand nous en pensons le moins. Les paroles séduisent les âmes raisonnables.

Il faut qu'il parle agréablement et qu'il offre de l'or, celui qui veut gagner l'amour d'une femme. Des roses fraîches et un corps de jeune fille, voilà ce qu'il aura, celui qui fait la cour.

Ne blâmez pas celui qui aime. L'image de la volupté qui ne touche pas l'homme vulgaire émeut souvent le sage.

Qu'on ne reproche pas à un homme ce qui arrive à tant de gens. Le puissant amour étourdit la raison des enfants des hommes.

La pensée connaît ce qu'il faut au cœur, quand le cœur la gouverne. Il n'y a pas de maladie plus triste pour l'homme que de ne pouvoir s'attacher à rien.

J'ai bien appris cela quand j'étais dans la forêt, attendant ma bien-aimée. Elle était ma vie et mon âme. Cependant je ne la possède pas.

J'ai vu la jeune fille belle comme le soleil endormie sur sa couche. La magnificence des princes ne me sem-

blait rien auprès du bonheur de vivre avec une telle femme.

Tu viendras le soir plus tard, Odin, si tu veux parler à la jeune fille. C'est un grand malheur quand on ne connaît pas une telle méprise.

Je m'en retournai plein d'amour, et croyant mon bonheur certain. Je croyais qu'elle me donnerait son cœur et ses caresses.

Lorsque je revins, tous les guerriers étaient éveillés. Le feu pétillait, les flambeaux étaient allumés. La route du bonheur me fut interdite.

Lorsque je revins de nouveau vers le matin, les gardiens de la maison dormaient, et je trouvai la chienne de ma bien-aimée liée sur son lit.

Beaucoup d'aimables filles ont envers les hommes l'humeur très variable quand on les observe de près. Je m'en aperçus lorsque je cherchai à séduire la prudente femme que j'aimais. Mon amour fut le sujet de sa raillerie, et je n'obtins rien d'elle.

Chez lui le maître de maison doit être de bonne humeur, prudent et hospitalier. Qu'il songe à parler s'il veut apprendre beaucoup et qu'il parle bien.

C'est un archi-ignorant, c'est un être grossier, celui qui ne sait rien dire.

J'ai visité le vieux géant, et me voilà revenu. Le silence me profitait peu. En employant la parole, j'ai atteint mon but dans les salles de Suttung[1].

Sur la chaise d'or, Gunlœda m'a donné une boisson

[1] Odin fait ici allusion à l'une de ses plus belles aventures. Le géant Suttung gardait dans sa retraite le breuvage poétique. Odin pénètre dans cette retraite, d'abord sous un nom emprunté, puis sous la forme d'un serpent, séduit la fille de Suttung, et avale en trois coups la précieuse boisson.

excellente. Je la récompensai mal de son amour fidèle, de sa passion ardente.

J'ouvris ma demeure. Les rocs se fendirent. Au-dessus et au-dessous de moi était la route des géants. J'exposai ainsi ma tête.

J'ai bien profité du fruit de mes efforts. Le sage échoue rarement. Le breuvage poétique a été apporté dans la demeure des hommes.

Je ne sais si je serais sorti de la demeure des géants sans le secours de Gunlœda, cette bonne femme qui me reçut dans ses bras.

Le jour suivant, les géants, ennemis des dieux, s'informèrent de l'état de Bolverk. Ils demandèrent s'il était parmi les dieux, ou si Suttung l'avait tué.

Odin avait prononcé un serment sacré. Qui peut se fier à ses promesses? Suttung est trahi, la boisson enlevée, et Gunlœda est en larmes.

LE CHANT DE GUDRUNE.

C'est la tradition allemande des Niebelungen, transportée sur les froides plages du nord; c'est la douleur inconsolable de l'épouse de Sigurd, assombrie encore par les nuages scandinaves. La Saga septentrionale rapporte que Gudrune était fille du roi Giuk et de Grimhild, sœur de Gunnar, Hogene et Guttorm. Une nuit, elle rêva qu'elle tenait entre ses mains un superbe faucon dont les plumes brillaient comme l'or, et qu'elle aimait par-dessus tout. Une autre nuit, elle rêva qu'elle possédait un cerf aux poils d'or; mais Brynhilde, fille du roi Budle, l'égorgea et lui donna en place de cet animal un loup vorace. Gudrune s'en va demander l'explication de ces rêves à une devineresse qui lui présage les plus grands malheurs. Pendant ce temps Sigurd, le héros des traditions allemandes et des traditions scandinaves, tue le dragon Fafnir, s'empare de ses trésors, surprend Brynhilde dans son sommeil, et lui jure un éternel amour. Il vient chez le père de Gudrune; Grimhild, qui voulait l'avoir pour gendre, lui donne un philtre magique qui lui fait oublier sa bien-aimée, et il se marie à Gudrune : les deux époux vécurent heureux pendant quelque temps; mais un jour Brynhilde et Gudrune se rencontrent, parlent de Sigurd, s'irritent l'une et l'autre, se disent des injures, et dès ce moment les rêves funestes de Gudrune vont se réaliser. Brynhilde fait assassiner Sigurd. Sa veuve désolée se retire en Danemark, jurant une haine implacable à ceux qui l'ont privée de son époux. Après quelques années passées dans la solitude et les larmes, elle consent à épouser le roi Atle, frère de Brynhilde. Ce roi surprend un jour traîtreusement les deux frères de sa femme et les égorge, Gudrune, pour se venger, massacre les deux enfants

qu'elle a eus de son mariage avec Atle, lui verse à boire dans leur crâne, lui donne leur cœur à manger, puis enfin le tue lui-même, à l'aide de son neveu. Sa vengeance assouvie, Gudrune satisfaite se précipite dans la mer; mais les vagues l'emportent sur une plage où règne Jonakur. Ce prince l'épouse, elle devient mère de trois fils noirs comme des corbeaux, et d'une fille qui se maria avec Jarmerik, roi de Scanie.

Cette lamentable histoire de Sigurd a été ainsi répétée des bords du Rhin jusqu'aux rives de la mer Baltique. Les poètes allemands en ont fait une épopée, les Scaldes l'ont chantée dans leurs strophes lyriques, les conteurs de sagas l'ont redite dans leur prose naïve. Pendant plusieurs siècles elle a ému des races nombreuses; aujourd'hui, les chants dont elle est le sujet, les faits historiques auxquels elle se rattache, occupent les philologues et les commentateurs : en Islande, les paysans la lisent encore à leurs veillées, et l'année dernière nous en avons entendu chanter de longs épisodes par les pêcheurs des Feroe.

Assise auprès du cadavre du Sigurd, pleine de douleur, Gudrune se prépare à mourir. Son œil n'est pas humide. Elle ne se tord pas les mains, elle ne se plaint pas comme les autres femmes.

Les jarles attendris s'avancent pour adoucir son chagrin. Le cœur prêt à se briser dans la tristesse, Gudrune ne peut pleurer. Les jarles superbes, les femmes couvertes de parures d'or sont près de Gudrune. Chacune d'elles raconte la plus amère douleur qu'elle a éprouvée.

Giaf-Lauge, sœur de Giuke, dit : « Je suis la plus malheureuse femme du monde; j'ai perdu cinq maris, deux filles, trois sœurs, huit frères, et cependant je vis encore. »

Gudrune ne peut pleurer, tant elle regrette son époux, tant elle souffre près du cadavre du roi.

Herberg, reine de la terre des braves, dit : « Mon destin est plus triste encore. Mes sept fils et mon époux

sont morts en combattant dans les contrées du sud. Le vent a, sur les flots, trompé ma mère, mon père, mes quatre frères. Les vagues ont brisé leur navire. Moi-même j'ai dû leur rendre les derniers honneurs, les conduire au tombeau, préparer leur sépulture. L'année où j'éprouvais toutes ces souffrances, où je n'avais personne pour me consoler, je fus faite prisonnière dans une bataille, le dernier jour de cette même année. Il me fallait chaque matin préparer la toilette, lacer les souliers de la femme d'un Herse. Elle me menaçait, elle me battait. Jamais je ne trouvai un homme meilleur, et jamais une plus méchante femme. »

Gudrune ne peut pleurer, tant elle regrette son époux, tant elle souffre près du cadavre du roi.

Guldraude, fille de Giuke, dit: « Si sage que tu sois, ma mère nourricière, tu ne sais pas consoler une jeune femme. »

Elle veut que le cadavre du roi soit découvert, elle enlève elle-même l'étoffe qui le voile, et tourne son visage vers Gudrune : —« Vois ton bien-aimé; que tes lèvres touchent ces lèvres, comme si tu l'embrassais vivant encore.

Gudrune jette un regard et voit les cheveux du roi entachés de sang, les yeux du héros fermés, la poitrine du prince traversée par l'épée. Elle se rejette sur son lit. Les liens de sa chevelure se dénouent, la rougeur couvre son visage, et une pluie de larmes tombe sur ses genoux. Alors Gudrune, fille de Giuke, pleure. Les larmes s'ouvrent un passage, et les doux oiseaux qu'elle possède répondent à sa douleur.

Jamais, dit Guldraude, fille de Giuke, je n'ai connu sur la terre un amour plus grand que le tien. — Nulle part, ma sœur, tu ne connus la joie sans ton Sigurd.

Gudrune, fille de Giuke, répond : « Auprès des fils de Giuke, mon Sigurd s'élevait comme un beau lis qui s'élance du sol, comme une pierre précieuse qui brille sur le bandeau d'un roi. Naguère je me voyais au-dessus de toutes les femmes de race royale. Depuis la mort du roi, je suis comme la feuille des bois tourmentée par l'orage. Assise ou couchée, toujours je regrette l'ami de mon cœur. Ce sont les fils de Giuke qui l'ont voulu, les fils de Giuke qui ont voulu le malheur et les larmes amères de leur sœur. Ainsi vous désolez le pays et le peuple, comme vous oubliez vos serments. Il ne te rendra pas heureux, Gunnar, l'or que tu as enlevé. Tes amis mêmes devraient te donner la mort pour les faux serments que tu as faits à Sigurd. Grande était la joie de notre demeure quand Sigurd sellait son cheval Gram, et qu'il allait par malheur trouver Brunhilde, cette fatale sorcière.

Alors Brunhilde, fille de Budle, s'écria : —« Qu'elle soit privée de son mari et de ses enfants, la magicienne qui t'a fait pleurer, Gudrune, et qui t'a rendu la parole. »

Guldraude, fille de Giuke, lui répondit : « Tais-toi, odieuse créature, tu as toujours fait le malheur des héros. Une calamité fatale te suit partout. Tu as été l'amère douleur de sept rois, et nul être ne brise comme toi l'amour des femmes. »

Brunhilde, fille de Budle, dit : C'est mon frère Atle, fils de Budle, qui a causé tout le mal. Nous avions vu les ornements et la salle des Huns. Depuis ce temps, je souffre et je souffrirai éternellement de cet aspect. »

Elle s'appuie contre le pilier, elle l'embrasse. Les yeux de Brunhilde, fille de Budle, étincellent comme la flamme, et son cœur s'emplit de fiel quand elle regarde les blessures de Sigurd.

LE CHANT DE REGNAR LODBROK.

Vers la fin du huitième siècle, Regnar Lodbrok, roi de Danemark, fut fait prisonnier par Ella, qui était roi d'une partie de l'Angleterre. Son ennemi le fit jeter dans un cachot plein de serpents venimeux. On dit qu'au milieu de ses tortures Regnar composa le chant où il raconte ses exploits, où il exhorte ses fils à le venger. L'original de ce chant étrange nous a été conservé en islandais. Il a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, et a donné lieu à de nombreux commentaires. Les traditions de Regnar, le récit de ses expéditions aventureuses, de son mariage avec Aslaug, sont l'une des histoires merveilleuses les plus répandues dans le nord. On la retrouve dans les annales de la Suède et dans diverses légendes en prose.

Nous avons frappé avec le glaive. Il n'y a pas longtemps que nous exterminâmes le reptile [1] en Gothlande. Alors Thora nous fut livrée. Dans cette bataille, je traversai de mon glaive l'anguille de la bruyère, ce qui me fit donner le nom de Lodbrok [2]. Je plongeai mon fer étincelant dans le corps du monstre qui reposait sur le sol, le corps replié en forme d'anneau.

Nous avons frappé avec le glaive. J'étais encore bien jeune lorsqu'avec mes guerriers je m'en allai à l'est du Sund, où nous donnions de la pâture aux animaux vo-

[1] Ce mot désigne probablement un guerrier nommé Orm, qui signifie serpent.

[2] Culottes velues.

races. Quand l'acier de l'épée retentit sur les casques élevés, nous livrâmes une abondante nourriture aux oiseaux de proie. La mer s'enfla, le corbeau marcha dans le sang des morts.

Nous avons frappé avec le glaive. J'avais vingt ans quand ma lame se balança en l'air, quand nous nous élançâmes au loin dans les combats. Nous tuâmes huit comtes à l'est de l'embouchure de la Dyna. Le loup eut de quoi manger après ce carnage. Le sang tombait dans la mer enflée, les combattants mouraient.

Nous avons frappé avec le glaive. La femme de Hedin était avec nous quand nous envoyâmes les hommes de l'Helsingie dans les salles d'Odin. Nous nous arrêtâmes au-dessus du fleuve d'Iva; les flèches mordaient, le sang des chaudes blessures rougit le fleuve entier. Le fer gémit sur les armures, la hache brisa les boucliers.

Nous avons frappé avec le glaive. Personne ne nous manqua avant que Herroed succombât sur les chevaux de Hefler [1]. Jamais plus vaillant homme n'ira avec les longs navires sillonner la plaine liquide. Ce héros portait un cœur intrépide dans les combats.

Nous avons frappé avec le glaive. Les guerriers jetèrent les boucliers, quand les flèches lancées par nos arcs frappaient la poitrine des combattants. Sur les brisants de Skarfé, le fer faisait de rudes morsures. Les boucliers rougirent avant que le roi Rafn tombât. La sueur du front des héros tombait sur les armures.

Nous avons frappé avec le glaive. Dans la lutte à

[1] Hefler est un roi des mers. Tomber sur les chevaux de Hefler, c'est tomber sur un vaisseau. C'est une de ces images hardies que l'on trouve souvent dans la poésie islandaise, et que nous ne pouvons rendre qu'à l'aide d'un commentaire.

Ullarager, les coups d'épée résonnaient merveilleusement avant la chute du roi Eystein. Couverts d'or, les ennemis devinrent la proie des vautours. La lueur mortelle de l'épée pénétra à travers les casques rougis par le sang. Le sang tombait des plaies de la nuque, et inondait les épaules.

Nous avons frappé avec le glaive. Devant les îles d'Eindéris, les corbeaux se jetèrent sur une riche pâture. Les chevaux de Fala eurent de quoi manger [1]. Il était difficile de se garder du danger. Au lever du soleil, je vis les flèches [2] s'élancer et tomber sur le fer des casques.

Nous avons frappé avec le glaive. Devant l'île de Bornholm, nous arrosâmes les boucliers dans le sang des blessures. Les nuages de la grêle déchirèrent les anneaux des armures. L'arc lança le fer. Vulner tomba dans la mêlée. Jamais roi ne fut plus grand. Le rivage était couvert de cadavres. L'acier donna de quoi manger aux loups.

Nous avons frappé avec le glaive. Dans le royaume des Flamands, le résultat de la bataille ne fut décidé qu'après la mort du roi Freyr. L'aiguillon bleu de la blessure couverte d'un sang épais perça l'armure dorée de Hœgne [3]. La vierge pleura sur le combat du matin. Le loup fut amplement rassasié.

Nous avons frappé avec le glaive. Non loin du cap d'Engle, je vis d'innombrables guerriers tomber sur les rocs d'Eynefer. Nous combattîmes pendant six jours avant que les ennemis fussent vaincus. Au lever du so-

[1] Fala était une sorcière qui traversait les airs montée sur un loup.

[2] Littéralement : les filles magiques de la corde de l'arc.

[3] Guerrier célèbre.

leil, l'homme célébra la fête des flèches. Valthiof tomba sous le coup de nos armes.

Nous avons frappé avec le glaive. La rosée de sang découlait de nos épées. Les vautours reçurent des cadavres pâles. L'arc résonna quand la flèche perça les armures forgées pour le combat par le marteau de Svelner. La flèche envenimée, arrosée de sang, courait à la blessure.

Nous avons frappé avec le glaive. Les tentes de Hlakka [1] flottaient au combat que nous livrâmes dans la baie de Hedning. On voyait se fendre les casques des guerriers lorsqu'au milieu du fracas des épées nous brisions les boucliers. C'était autre chose que d'embrasser sur des coussins moelleux une belle fiancée.

Nous avons frappé avec le glaive. Dans le Northumberland, la pluie des flèches tomba sur les boucliers; les morts jonchèrent la terre. Ce jour-là, il n'était pas besoin d'exhorter les hommes au combat. Les lances étincelantes déchiraient les casques. Je vis briser les armures. Les combattants perdirent la vie.

Nous avons frappé avec le glaive. Dans les îles des Hébrides, Herthiof remporta la victoire sur nos hommes. Rœgnvald tomba sous une pluie de traits. Dans le fracas des épées, les héros éprouvèrent la plus grande douleur. Le guerrier [2] lança vigoureusement le rude javelot.

Nous avons frappé avec le glaive. Les hommes tombaient les uns sur les autres. L'espoir du combat réjouissait le vautour. Le fer rencontrait le bouclier. Le

[1] Hlakka était une des valkyries qui assistaient aux batailles, et qui emportaient dans la demeure d'Odin les guerriers qui succombaient bravement.

[2] Littéralement : l'ébranleur des casques.

roi Marstan d'Irlande ne laissa pas les loups ni les aigles souffrir la faim. Les corbeaux furent bien nourris dans le golfe de Védra.

Nous avons frappé avec le glaive. Un matin, j'ai vu tomber bien des hommes dans le combat sous la morsure des flèches. L'épine du fourreau pénétra bien vite dans le cœur de mon fils. Égil enleva la vie à l'intrépide Agnar. L'épée perça la cotte de mailles de Hamder. Les bannières étaient resplendissantes.

Nous avons frappé avec le glaive. J'ai vu les braves fils d'Endil faire avec leurs épées une proie aux loups. Dans le golfe de Skede, c'était autre chose que de voir des femmes offrir du vin. Plus d'un navire fut privé de guerriers. Le manteau de Skœgul [1] fut déchiré en pièces dans le combat des rois.

Nous avons frappé avec le glaive. Près de Lindesœre, nous jouâmes un matin le jeu de l'épée avec trois rois. Bien peu de combattants échappèrent à la mort. Les loups en mangèrent beaucoup. Les aigles et les vautours se nourrirent de chair. Le sang des Irlandais coula dans la mer brillante.

Nous avons frappé avec le glaive. Je vis s'enfuir un matin le guerrier aux beaux cheveux, l'amant de la jeune fille. Avant que le roi OErn succombât, ce n'était pas dans le détroit d'Ala, comme quand la fille du pressoir nous apporte le breuvage chaud, comme quand on embrasse celle qui est jeune.

Nous avons frappé avec le glaive. L'épée serrait le bouclier. Les lances brillantes résonnaient sur le vêtement de Hilde [2]. On montrera long-temps dans l'île

[1] Valkyrie. Par le manteau de la valkyrie, il faut entendre l'armure.

[2] Divinité guerrière.

d'Angul comment, nous héros, nous marchions avec ardeur au jeu de l'épée. Devant la grève, de bonne heure le dragon des blessures fut teint de sang.

Nous avons frappé avec le glaive. Le guerrier qui s'avance le premier dans la tempête des flèches est-il celui que la mort menace le plus? Elle saisit souvent plutôt celui qui ne combat pas. Il est difficile de conduire le lâche au jeu de Hilde. Le lâche ne fait nul usage de son cœur.

Nous avons combattu avec le glaive. C'est là ce que j'appelle une chose juste, quand les guerriers marchent contre les guerriers; quand nul d'entre eux ne fuit devant l'autre. Telle est, depuis long-temps, la loi des combats. Celui qui veut être aimé de la jeune fille doit se battre avec joie.

Nous avons frappé avec l'épée. Il me semble que nous devons obéir au sort. On n'échappe pas à la loi des Nornes [1]. Quand je conduisis mes navires sur la mer pour rassasier les faucons sanguinaires, je ne croyais pas qu'Ella disposerait de ma vie. Dans le golfe d'Écosse, nous avions donné une riche proie aux loups.

Nous avons frappé avec le glaive. Je me réjouis en songeant aux larges siéges préparés pour les héros dans les salles du père Balder [2]. Bientôt nous boirons la bière dans les cornes tortueuses [3]. Dans les salles splendides

[1] Les Nornes sont les Parques de la mythologie scandinave. Assises au pied du frêne Yggdrasil, l'arbre du monde, elles président à la destinée des hommes. L'une s'appelle Urde (passé), la seconde Vérande (présent), la troisième Skalde (avenir).

[2] Fils d'Odin, dieu de la douceur et de la bonté.

[3] Littéralement : les arbres tortueux de la tête.

de Fiœlner, le héros ne regrette pas la vie. Je ne m'asseoirai pas avec douleur à la table de Vidrex[1].

Nous avons frappé avec le glaive. Si les fils d'Aslaug connaissaient mes tourments, s'ils savaient comment les vipères venimeuses m'enlacent, ils saisiraient leurs armes acérées et courraient au combat. J'ai choisi pour épouse une femme qui a enfanté des héros.

Nous avons frappé avec le glaive. La noire mort s'avance. Le serpent vigoureux me serre avec force. La vipère est déjà dans mon cœur. J'espère que la lance d'Odin atteindra Ella. Mes fils bondiront de colère en apprenant la mort de leur père. Les guerriers hardis ne veulent pas de repos.

Nous avons frappé avec le glaive. Cinquante et une fois j'ai livré de grands combats. Dès ma jeunesse, j'ai rougi de sang les flèches. Je ne croyais pas qu'il y eût eu plus valeureux homme que moi. Les Ases peuvent m'appeler. Je ne regrette pas la vie.

A présent, je désire mourir. Les messagères envoyées par Odin viennent m'inviter à entrer dans ses salles. Joyeux, j'irai boire la bière avec les Ases, assis sur des siéges élevés. Les heures de la vie sont écoulées. Je meurs avec joie.

[1] Un des divers noms d'Odin, ainsi que celui de Fiœlner qui précède.

LE CHANT DU PRISONNIER ASBIORN.

Le chant d'Asbiorn et les deux suivants sont empruntés aux sagas islandais. Ils ont tout à la fois un intérêt historique par les faits qu'ils retracent, les noms qu'ils célèbrent, et un intérêt moral par les caractères qu'ils dépeignent.

Dites à ma mère que cet été elle ne peignera pas ma chevelure. J'avais promis à Svanvide de revenir cet été en Danemark; maintenant je crois que l'épée me percera le sein.

Jadis il en était autrement. Nous nous en allions avec nos navires dans le golfe de Hordland, joyeux, buvant la bière, l'hydromel, et riant et causant. Aujourd'hui, me voilà seul enfermé à l'étroit dans la demeure d'un ennemi.

Jadis il en était autrement. Nous voguions tous ensemble, vêtus richement. Le fils hardi de Storolf était sur l'avant du bâtiment, et nous conduisions nos longs navires près d'Oresund. A présent, il faut que j'apprenne à connaître l'habitation d'un trolle [1].

Jadis il en était autrement. Orm s'avançait dans le tumulte du combat pour donner un doux breuvage aux oiseaux de proie. Il combattait avec ardeur, et livra de

[1] Ou troldes, esprits pernicieux, magiciens méchants qui habitent les bois et les rochers.

la pâture aux loups. A l'embouchure de la Vistule, il fit de mortelles blessures.

Jadis il en était autrement. Avec ma forte épée, échauffée par le sang de l'homme, je portai de rudes coups sur les écueils d'Elfar. Orm fit heureusement pleuvoir ses traits acérés. Dans l'ardeur du combat, c'était lui surtout que le viking [1] cherchait.

Jadis il en était autrement. Nous étions tous réunis, Gantr et Geiri, Glumr et Hari, Samr et Semingr, les fils d'Odvaras, Hankr, Haki, Hrokr et Toki.

Jadis il en était autrement. Jamais on ne dédaignait de tirer l'épée. Rarement je m'opposai au combat. Nos glaives pénétrants déchiraient le vêtement d'acier des combattants. Dans toutes les batailles, Orm était le premier.

Orm ne rirait pas s'il pouvait voir ce que je souffre, et il ferait payer cher ma captivité au trolle, hélas ! s'il le pouvait !

[1] Pirate scandinave.

CHANT DE MORT DE HAKON.

Le dieu Thor a envoyé Gaundul et Skogul pour choisir un roi de la race des Ynglingues, un roi qui montera vers Odin et demeurera dans le Valhalla.

Le noble roi court dans la plaine où les ennemis sont réunis, et les épées résonnent au commencement de la bataille.

Il appelle Haleyger, il appelle Halmeyger, le meurtrier des héros, et s'avance. L'armée des hommes du nord est autour de lui; le glaive tranchant à la main, il fend l'airain comme de l'eau. Les lances s'entre-choquent, les boucliers se brisent, l'acier retentit sur le crâne des hommes.

Le glaive de Tyr et de Bauga tombe sur le rude cerveau de l'ennemi des Normands. La lutte augmente, les boucliers se brisent sous la main des héros. Other est rouge de sang; l'éclair flamboie dans les blessures sanglantes, la terre résonne sous le poids des cadavres qui tombent, une mer de sang coule sur les rives de Storda.

On n'aperçoit qu'un nuage de boucliers et des blessures sanglantes. Les hommes se précipitent au-devant de l'épée : les rois sont là, l'épée à la main, les boucliers rompus, l'armure déchirée; mais l'armée ne pense pas encore à prendre la route du Valhalla.

Appuyée sur son épée, Gaundul dit : Grande sera

maintenant l'assemblée des dieux ; ils ont invité à leur festin le roi et toute son armée.

Le roi entend la parole solennelle des Valkyries, des belles jeunes filles ; elles sont à cheval, le casque en tête, appuyées sur leur épée. A qui donnes-tu, s'écrie Hakon, l'honneur de la victoire ? Ne sommes-nous pas dignes de la victoire ? — Oui, répond Skogul, nous t'apportons la victoire. Tu restes maître du champ de bataille et les ennemis prennent la fuite.

Maintenant ils s'en vont, ils s'en vont tous à la fois à travers les vertes bruyères vers le monde des dieux, et les Valkyries annoncent à Odin qu'un roi arrive pour le voir et demeurer avec lui. — Allez, s'écrie Odin, allez, Hermoder et Braga, au-devant du roi ; c'est un héros qui vient habiter notre palais.

Braga dit : Viens te réjouir avec les héros dans le Valhalla, viens boire la bière avec les dieux. Tu as déjà là-haut huit vaillants frères d'armes qui attendent ton arrivée.

Le roi répond : Nous voulons garder nos armes. Il est bon de garder son armure et son casque; il est souvent utile de garder son épée.

Ainsi parle le roi, et il voit les dieux se lever à son approche et lui souhaiter la bienvenue.

Il est né dans un heureux jour, celui qui obtient un tel honneur : le souvenir de son temps, de son règne se perpétuera dans des chants glorieux. Le loup Fenris aura brisé ses chaînes et étranglé les hommes avant qu'on voie reparaître un tel roi.

Les troupeaux sont morts, les amis sont morts, la lande a été dévastée depuis que le roi Hakon habite avec les dieux, et un grand nombre d'hommes le regrettent encore.

CHANT DE MORT DE HIALMAR.

OERVAROD.

Comment te trouves-tu ? Ton front pâlit, Hialmar ; je te vois épuisé par ta large blessure ; ton casque est brisé, ton armure est rompue ; la vie est prête à te quitter.

HIALMAR.

J'ai seize blessures et mon armure est rompue. Tout devient noir devant moi ; je chancelle en marchant. L'épée d'Angantyr m'a atteint au cœur, cette épée sanglante, pleine de venin.

Quand j'aurais cinq maisons dans les champs, je n'en habiterais jamais une. Il faut que je reste à Samsœ sans espoir et blessé mortellement.

A Upsal, dans la demeure de Josur, bien des jarls boivent joyeusement la bière, bien des jarls échangent de vives paroles; moi, je suis dans cette île frappé par la pointe du glaive.

La blanche fille de Hilmer m'a suivi à Aguafik, au delà des écueils ; ses paroles se vérifient, elle me disait que je ne retournerais jamais près d'elle.

Tire de mon doigt cet anneau d'or rouge, porte-le à ma jeune Ingeborg, il lui rappellera qu'elle ne doit jamais me revoir.

A l'est s'élève le corbeau de la bruyère ; après le corbeau arrive l'aigle plus grand encore. Je serai la pâture de l'aigle qui viendra boire le sang de mon cœur.

CHANT DE HERVOR.

HERVOR.

Éveille-toi, Angantyr, c'est Hervor qui t'appelle, Hervor, l'unique fille de la Svafa. Du fond de ta tombe, donne-moi ta forte épée, ta svafurlama forgée par les nains.

Hervardur, Hiorvardur, Hrani et Angantyr, je vous appelle tous sous les racines de l'arbre avec le casque et la cuirasse, les épées aiguës, le bouclier, les armes et la lance sanglante.

Ne sont-ils donc plus que cendre et poussière les fils d'Angantyr qui se réjouissaient du combat? Les fils d'Eyvor ne peuvent-ils me parler du sein de la demeure des morts? Hervardur, Hiorvardur, soyez donc tous pendus par les flancs au milieu des flammes si je ne puis avoir l'épée que les nains ont forgée, l'épée étincelante et la ceinture précieuse.

ANGANTYR.

Hervor, ma fille, pourquoi cries-tu ainsi à l'aide des armes qui causent ton tourment? Es-tu folle, as-tu le vertige pour venir ainsi éveiller les morts? Je n'ai été enseveli ni par mon père, ni par mes proches. Deux de mes amis qui me nourrissaient ont pris Tyrfing, l'un d'eux la possède.

HERVOR.

Ce que tu dis est faux; j'en atteste les Ases qui te tiennent là; tu as certainement Tyrfing près de toi. Tu as bien de la peine, Angantyr, à donner à ton unique enfant l'héritage qui lui appartient.

ANGANTYR.

Je te dirai, Hervor, ce qui doit arriver : Tyrfing, crois-en ma parole, détruira toute ta race. Tu enfanteras un fils qui possèdera Tyrfing, et le peuple l'appellera Heidrek.

HERVOR.

Par la vertu de mes enchantements, ô morts! vous n'aurez point de repos si Angantyr ne me donne Tyrfing, qui fend les boucliers; Tyrfing, meurtrière de Hialmar.

ANGANTYR.

Tu es une femme, mais tu as le cœur d'un homme; tu viens la nuit errer autour des tombeaux avec une lance enchantée, avec le casque et la cuirasse, ouvrant l'asile de la mort.

HERVOR.

Avant de venir te chercher dans ta tombe, je te regardais comme un homme fidèle à sa parole. Donne-moi du sein de ta tombe cette œuvre des nains, cette épée ennemie des boucliers, tu ne peux plus t'en servir.

ANGANTYR.

Elle repose sur mes épaules, cette épée meurtrière de Hialmar, elle brille comme le feu. Je ne connais pas femme assez hardie pour oser la prendre en ses mains.

HERVOR.

Moi, j'oserai bien la tenir en mes mains, cette épée brillante, si je puis m'en emparer. Je ne crois pas qu'il brûle, le feu qui brille autour du visage des morts.

ANGANTYR.

Intrépide Hervor, tu te laisserais, dans ton égarement, saisir devant moi par les flammes ! J'aime mieux te donner l'épée; mais tu ne pourras t'en servir.

HERVOR.

Tu fais bien, descendant des héros, de me donner ce glaive. A présent, je suis plus joyeuse que si je possédais toute la Norvége.

ANGANTYR.

Ne sais-tu pas, fille rusée, que tu parles follement? Tu ne peux te réjouir d'avoir cette épée, car, crois-en ma prophétie, elle anéantira toute ta race.

HERVOR.

Il faut que je retourne auprès de mes marins, je ne puis rester plus long-temps. Peu m'importe, ami des rois, ce que mes fils feront après moi.

ANGANTYR.

Tu possèderas la meurtrière de Hialmar, et tu t'en serviras long-temps; mais, prends-y garde, vois les deux tranchants : dans tous les deux il y a du poison. Jamais on ne vit une arme plus cruelle.

HERVOR.

Je la prends, je la tiens dans mes mains, l'épée terrible que tu m'as donnée; je ne m'inquiète pas de ce que mes fils feront après moi.

ANGANTYR.

Adieu, ma fille. En te donnant cette épée, je te donne, tu peux m'en croire, le destin de douze hommes; je te donne la force et le courage, c'est tout ce que les fils d'Andgrim ont laissé après eux.

HERVOR.

Dormez en paix, morts, dans vos tombeaux, il faut que je m'éloigne à la hâte d'ici; il me semble que je suis entourée de flammes brûlantes.

FEROE.

LE CHANT DE SIGURD.

Toute la poétique et tragique histoire des Niebelungen a été transportée dans le groupe d'îles arides, froides et rocailleuses qu'on nomme l'archipel des Ferœ. D'autres traditions religieuses ou guerrières se sont ainsi propagées dans ces îles depuis un temps immémorial. C'est une chose touchante que de trouver dans les pauvres cabanes qui parsèment les grèves de cet archipel, la poésie planant comme un ange de consolation sur toutes les misères, et animant tous les cœurs. Chaque fois qu'il y a dans une famille ferœienne un événement à célébrer, on chante, on danse, on ennoblit la fête paisible du foyer par l'héroïque tradition des anciens jours, la joie fugitive du présent par l'auréole du passé. Un pasteur d'une de ces pauvres petites îles, M. Lyngbye, a publié un recueil très-curieux des principaux chants populaires des Ferœ; et lorsque, en 1831, nous visitâmes cette honnête contrée, dont nous garderons sans cesse un touchant souvenir, le vénérable M. Schrœter de Thorshavn nous remit plusieurs poèmes qui vivent depuis long-temps dans la mémoire des habitants des Ferœ, et qui n'ont jamais été publiés.

Voulez-vous prêter l'oreille et écouter mon chant? Cette fois je parlerai des rois puissants.

Le roi Sigmund, fils d'un jarl illustre, épouse une noble femme, une femme gracieuse et belle.

Joyeusement on boit la bière du jarl, dignement on prépare le siége du roi puissant.

Mais voilà qu'une troupe nombreuse arrive dans sa demeure; la guerre éclate, les ennemis se répandent dans la contrée.

Les combattants s'assemblent au sud sur le rivage, ils défendent avec bravoure la terre du roi.

Ils tombent sur le champ de bataille. Hiordise, la jeune femme de Sigmund, survit à son époux.

Le combat se prolonge, pas un des guerriers ne rentre dans sa demeure; Hiordise vit avec douleur.

Le combat se prolonge, chaque guerrier tombe dans les bras de la mort; Hiordise vit avec une douleur profonde.

La noble Hiordise revêt ses épaules de son manteau bleu, et s'en va sur la côte où Sigmund est tombé.

— Salut à toi, Sigmund, mon doux ami; ta mort me désole; je viens te voir dans ma tristesse.

Dis-moi, brave Sigmund, dis-moi, si tu le peux, ta blessure doit-elle empirer? Ne peut-on la guérir?

— Hélas! Hiordise, il est trop tard; tu n'auras pas le bonheur de me donner un baume pour guérir ma blessure.

Ce sont les fils de Hunding de Randarni qui ont fait le mal. L'épée qu'ils ont tournée contre moi était trempée dans le poison.

Au moment où les ennemis m'attaquaient avec l'épée et la lance, mon glaive s'est brisé, il s'est brisé en deux morceaux.

Mon rude glaive s'est brisé, ainsi que ma lance. Alors, tous les fils de Hunding se sont précipités sur moi avec une joie cruelle.

J'étais sans défense. Ils m'ont fait une rude blessure

qui a pénétré jusqu'à la racine du cœur. On en parlera long-temps.

L'enfant que tu portes dans le sein sera un brave guerrier. Qu'il vienne au monde heureusement et s'appelle Sigurd.

Prends ces deux morceaux de mon épée, cache-les dans ta demeure pour les porter au forgeron quand tu auras un fils.

Ce que je te dis est vrai; c'est ce même fils qui me vengera un jour.

De l'autre côté du fleuve, au bord des flots rapides, demeure le forgeron Regin; tu lui porteras ces deux morceaux de mon épée.

Qu'il en fasse un glaive brillant et acéré, un glaive qui tranche le roc et le fer.

Il y a sur la hauteur de Glitra un serpent nommé Fafnir. Regin est un habile forgeron, mais on ne peut se fier à lui.

Je ne puis causer avec toi plus long-temps, je sens que l'instant s'approche où la mort doit s'emparer de moi.

Sigmund meurt. Hiordise s'éloigne en pleurant, ses femmes la suivent et pleurent avec elle.

La noble femme enfante au bout de neuf mois un fils robuste et riant.

L'enfant est enveloppé avec soin dans de bons vêtements. On le présente au prêtre et l'on demande qu'il s'appelle Sigurd.

De l'église il est rapporté à sa mère, qui tient plus à lui qu'à tout l'or de ses coffres.

Sigurd vit et se développe heureusement : en un mois il grandit plus que les autres enfants en six.

Il grandit et devient un homme. Le vaillant roi Hialprek était son père nourricier.

Il s'en allait souvent sur le lieu des joutes lutter avec les combattants ; il arrachait des chênes et frappait rudement les valets.

Les valets, en colère, lui disent : Il vaudrait mieux venger la mort de ton père que de nous maltraiter ainsi.

Sigurd jette par terre son bouclier et ne veut plus jouer; sa figure pâlit et rougit tour à tour; il s'en va trouver sa mère.

Il s'en va trouver sa mère et lui dit : Apprends-moi où est mon père ; chacun veut connaître sa famille.

Réponds-moi, ma mère, je te le demande, mon père est-il tombé dans un combat? Je n'en sais rien encore.

Réponds-moi , ma mère , et dis-moi la vérité , l'homme qui a tué mon père est-il encore au monde?

Il est encore au monde, celui qui a tué ton père, mais tu ne parviendras de ta vie à te venger de lui.

Ce sont les fils de Hunding de Randarni qui ont tué ton père ; tu ne parviendras de ta vie à te venger d'eux.

Sigurd répond à sa mère : Un jeune chien a souvent les dents assez aiguës.

La mère s'approche de sa cassette toute couverte d'or: —Tu vas voir l'armure dans laquelle ton père a été tué.

Elle ouvre la caisse pleine d'or et d'argent, prend les deux morceaux de l'épée et les lui jette sur les genoux.

Elle prend la cotte de maille tout ensanglantée : — Tiens, voilà comment ton père a été tué.

Elle prend les morceaux de l'épée et les donne à Sigurd : — Ils m'ont été remis par ton père , qui était mon bien-aimé.

Voilà les morceaux brisés , il faut que tu en fasses forger une nouvelle épée.

De l'autre côté du fleuve, au bord du torrent, demeure le forgeron Regin ; c'est à lui que tu dois porter ces deux morceaux d'épée.

Sur les hauteurs de Glitra demeure le serpent Fafnir. Regin est un habile forgeron, mais rarement fidèle à sa parole.

Sigurd doit réussir dans son entreprise. — Ma mère, enseigne-moi où je trouverai un cheval.

— Va-t'en près de la cascade, jette des pierres dans le torrent, et prends le cheval que ces pierres n'effraieront pas.

Sigurd se choisit un cheval puissant qui savait se frayer son chemin. Ce cheval s'appelait Grane.

Un matin de bonne heure, je me le rappelle, Sigurd traverse le fleuve pour trouver Regin le forgeron.

— Écoute, Regin, voici mon premier voyage, et je viens te chercher pour que tu me forges une épée.

Prends ces morceaux brisés, et fais-en une belle et bonne épée.

— Sois le bienvenu, Sigurd, je t'aime. Reste ici quelque temps, passe la nuit chez moi.

— Je ne puis passer la nuit ici, ni rester plus longtemps. Le roi Hialprek a besoin de moi dans sa grande salle.

Forge-moi une belle épée, une épée qui tranche le roc et le fer.

Regin place l'épée dans le feu, prend son marteau et ses tenailles, et se met à l'œuvre pendant une nuit.

Un matin de bonne heure, je me le rappelle, Sigurd traverse le fleuve pour trouver Regin le forgeron.

— J'ai forgé ton épée, la voilà belle et forte ; elle peut trancher le roc et le fer.

Sigurd la pose sur l'enclume pour l'essayer ; au premier coup qu'il frappe, elle se brise en deux.

— Tu mériterais de mourir, forgeron Regin, pour m'avoir trompé dans le travail de cette arme.

Sigurd prend les morceaux de l'épée, les lui jette sur les genoux. Regin tremble comme une feuille.

— Écoute, Regin, ce que je veux te dire : si tu travailles ainsi une autre fois, tu mourras de ma main.

Forge-moi une épée belle et forte qui puisse trancher le roc et le fer.

— Si je te forge cette belle épée, il faut que j'aie le cœur de Fafnir pour récompense.

Regin entre dans sa forge et met l'épée au feu, et pendant trente nuits y travaille.

Un matin de bonne heure, je me le rappelle, Sigurd traverse le fleuve pour trouver Regin le forgeron.

— Sois le bienvenu, Sigurd, je vois que la force est dans ton bras, et le courage dans ton œil.

Sois le bienvenu, Sigurd, je t'ai forgé une belle et forte épée, une épée qui tranche le roc et le fer.

Sigurd s'approche de l'enclume et frappe avec son épée. Sa lame est forte, sa pointe est acérée, elle ne se brise pas.

Il frappe de toutes ses forces, et fend en deux l'enclume et le tronc qui la porte.

— Écoute, brave Sigurd, n'iras-tu pas à Glitra, et ne faut-il pas que je te suive ?

— J'irai d'abord à Randarni pour combattre avec les fils de Hunding; puis ensuite à Glitra, car à présent je suis fort.

Il tua les fils de Hunding et sortit sain et sauf du combat. A l'instant même il s'en alla vers la bruyère de Glitra.

Regin, plein de colère, se dit : Quand il ira à Glitra, je le suivrai.

Sigurd arrive près de Glitra, et sur le large chemin rencontre un homme, le vieux Norngert.

— Écoute, Sigurd, brave chevalier, quel est ce pauvre homme qui vient après toi?

— C'est Regin, l'habile forgeron qui a fait mon épée, et qui me suit dans mon expédition.

Regin m'a conseillé de creuser deux fosses, et il me suit pour m'aider.

— Si Regin t'a conseillé de creuser deux fosses, il est plein de fourberie et de méchanceté, et veut te faire mourir.

Prends garde, Sigurd, prends garde de ne pas devenir la victime du venin du serpent.

Tu creuseras trois fosses avec soin, et là tu te mettras à l'abri du venin du serpent.

Le serpent se réjouit de contempler son or. Sigurd monte son cheval Grane et s'avance.

Le serpent se réjouit de contempler son or. Sigurd prend son javelot et son épée.

La cascade près de laquelle repose le serpent a soixante pieds de profondeur ; ses pieds reposent sur les eaux, ses épaules sur la montagne.

Sigurd frappe avec son épée le serpent tacheté et le coupe en deux.

Terrible fut le coup que Sigurd lui porta : la forêt en trembla, ainsi que la terre.

Le serpent Fafnir, coupé en deux morceaux, demande quel est l'audacieux qui vient ainsi le tuer.

— Je suis Sigurd, fils de Sigmund; et ma mère, épouse de Sigmund, se nomme Hiordise.

— Dis-moi, Sigurd, quel est celui qui t'a montré le chemin pour venir à moi?

— C'est ton frère Regin qui m'a montré le chemin. Il est plein de fourberie et de méchanceté, et a voulu ta mort.

Le serpent, baigné dans le sang, lui dit : Regin est mon frère, et il faut que tu le fasses mourir.

Tue-le comme tu m'as tué ; il est plein de fourberie et de méchanceté. Si tu l'épargnes, il te perdra.

Sigurd fait rôtir le cœur du serpent; la branche d'arbre à laquelle il l'attache a soixante pieds de long.

Une goutte de sang tombe sur sa main, il la porte à sa bouche, et comprend à l'instant la langue des animaux et des oiseaux.

Regin le forgeron se dit : Je vais avoir bientôt, Sigurd, ce que tu m'as promis.

L'oiseau Vija, perché sur un chêne, dit à Sigurd : Toi seul dois manger ce cœur rôti.

Sigurd prend le cœur, le mange; Regin veut boire le sang du serpent.

Regin veut boire le sang du serpent, Sigurd lui porte un coup mortel.

Il frappe avec son épée et coupe Regin en deux.

Sigurd trouve à Glitra de grands trésors amassés par le serpent Fafnir.

Un matin, de bonne heure, il attache sur le dos de son cheval douze coffres d'or,

Et douze coffres d'or sur ses flancs, Sigurd s'asseoit sur les coffres. Ainsi le rapporte le chant du Scalde.

LA HARPE MERVEILLEUSE.

Ce chant charmant, qui attribue une divination merveilleuse à la poésie, se retrouve dans toutes les contrées du Nord. Il a été reproduit par M Arwidson dans son Recueil de ballades suédoises, et par Walter Scott dans sa *Minstrelsy des Border*, t. II, Ed. Baudry. Nous le publions, ainsi que celui d'Elegast et celui de Magdeleine, d'après un manuscrit inédit que M. Schrœter de Thorshavn a bien voulu nous communiquer.

Deux chevaliers s'en vont, dans une maison où il y a deux sœurs, chercher une fiancée, et demandent la cadette.

Ils demandent la cadette, ils dédaignent l'aînée.

La cadette sait filer le lin, l'aînée sait garder les cochons.

La cadette peut filer l'or, l'aînée ne peut pas filer la laine.

L'aînée dit à la cadette : Allons au bord de la mer.

— Que ferons-nous au bord de la mer ? Nous n'avons pas de soie à y porter.

— Nous nous ressemblons déjà, nous deviendrons aussi blanches l'une que l'autre.

— Quand tu te laverais tous les jours, tu ne deviendrais pas plus blanche que Dieu ne l'a voulu.

Quand tu deviendrais blanche comme la neige, tu n'aurais pas mon fiancé.

La cadette s'asseoit sur une pierre, l'aînée la pousse dans l'eau.

La pauvre fille élève ses mains en l'air. — Ma chère sœur, aide-moi à revenir au rivage.

— Je ne t'aiderai pas, à moins que tu ne promettes de me donner ton fiancé.

— Je te donnerai volontiers tout ce que je possède ; mais quant à mon fiancé, je n'en puis disposer.

Je te promets de demander pour toi un fiancé et une parure.

Le vent du sud souffle et pousse le corps en pleine mer.

Le vent court sur les vagues bleues et ramène le corps vers la rive.

Le vent d'est se lève et chasse le corps vers la pointe d'un bateau.

Deux pèlerins arrivent et trouvent le cadavre.

Ils prennent les bras de la jeune fille et en font une harpe.

Ils prennent ses cheveux blonds et en font des cordes.

— Allons dans la maison voisine, on y célèbre un mariage.

Ils se placent près de la porte entr'ouverte, et l'on entend les sons de la harpe.

La première corde dit : La fiancée est ma sœur.

La seconde corde dit : La fiancée m'a fait mourir.

La troisième corde dit : Le fiancé était mon bien-aimé.

La fiancée devient rouge comme la braise. — Cette harpe me fait mal.

La fiancée devient rouge comme du sang. — Je n'aime pas à entendre cette harpe.

La quatrième corde dit : La harpe ne se taira pas. La fiancée va se mettre au lit.

La harpe résonne avec force, le cœur de la fiancée se brise de douleur.

ÉLÉGAST ET CHARLEMAGNE.

Les traditions fabuleuses du cycle de Charlemagne ont pénétré dans les pauvres habitations des Feroe et y vivent depuis des siècles. On chante encore là, dans les réunions des jours de fête, plusieurs chants naïfs dont le chevaleresque empereur est le héros Quelques-uns sont si longs que nous n'avons pu penser à les traduire. Celui que nous choisissons raconte une aventure bizarre qui a inspiré plusieurs écrivains du moyen-âge, entre autres un poète flamand qui a composé, sur l'expédition nocturne de Charlemagne, un poème très-étendu : *Caerl ende Elegast*, publié par M. Hoffmann de Fallersleben. Nous en avons donné l'analyse dans nos *Lettres sur la Hollande.*

Charlemagne a fait un rêve, un rêve qui l'afflige.

Charlemagne a rêvé qu'il devait aller voler.

— Comment puis-je me résoudre à la pensée de devenir un voleur ?

Appelez-moi Élégast. Celui-là s'entend à voler.

Un instant après, Élégast est devant lui.

— Écoute, Élégast, il faut que tu accomplisses toi-même mon rêve.

Il faut que tu ailles voler la selle que possède ma sœur Gertrude.

— Comment pourrais-je prendre cette selle ? elle est garnie de tant de sonnettes !

Si tu veux l'avoir, il faut que tu viennes toi-même la prendre avec moi.

Élégast part et glisse si doucement, que pas une branche d'arbre ne remue.

Charlemagne marche si rudement, qu'on l'entend sur toute la route.

Élégast se traîne dans une fente de la muraille, Charlemagne franchit l'enceinte.

Charlemagne s'élance sous le lit où repose Gertrude.

Élégast s'avance avec précaution et saisit la selle avec ses sonnettes.

— Ma femme, dit le beau-frère de Charlemagne, pourquoi les sonnettes retentissent-elles ainsi ?

— C'est Hemming, votre valet, qui nettoie la selle et les rênes.

— Qu'il les nettoie bien, demain nous nous en servirons.

Demain, nous nous mettrons en route pour nous emparer de Charlemagne.

A ces mots, Gertrude s'écrie en pleurant : Dieu veuille que mon frère vous entende !

Le comte, en colère, lui donne un coup violent sous le menton.

Il ne savait pas que Charlemagne fût si près de lui.

Il donne un coup violent à sa femme et le sang jaillit.

Charlemagne élève la main et le reçoit dans son gant.

— Maintenant, voilà mon rêve accompli; que le comte, à présent, soit sur ses gardes.

Élégast et Charlemagne s'en retournent contents d'avoir fait ce voyage nocturne.

LE CHANT DE SAINTE CATHERINE.

Torkild a deux filles; le matin, elles dorment en paix.

Elles dorment jusqu'à ce que le soleil luise sur leur lit.

Torkild entre dans leur chambre et les éveille dans leur repos.

— Lève-toi, Catherine, ma chère fille.

A ces mots, Catherine se lève et s'habille à la hâte.

Elle prend une robe de soie qui est l'ouvrage de neuf jeunes filles.

Elle prend un manteau bleu brodé en or sur toutes les coutures.

Elle a des bas écarlates, des souliers de soie, des mains blanches comme la neige.

Elle peigne ses cheveux avec un peigne d'or et les lie avec un cordon de soie.

Elle lie ses cheveux avec un cordon fin, et y met une couronne d'or.

Catherine va dans l'écurie et regarde l'un après l'autre ses chevaux.

Elle en regarde un, elle en regarde deux, elle selle le meilleur.

Les valets ne sont pas nécessaires, elle bride et selle elle-même son cheval.

Catherine se met en route ; le tonnerre gronde quand elle part.

Elle avance et rencontre dans la plaine trois pèlerins.

Elle passe le pont et rencontre deux pèlerins.

Elle va plus loin et rencontre un pèlerin.

— Écoute, Catherine, veux-tu être à moi ce soir ?

— Je renoncerais à la vie plutôt que d'être à toi ce soir.

— Il faut que tu meures ou que tu sois à moi ce soir.

Le pèlerin tire son épée, frappe Catherine et lui coupe la tête.

A l'endroit où coule son sang on voit surgir un beau lis.

A l'endroit où roule sa tête, jaillit une source pure.

A l'endroit où tombe son corps, une église s'élève avec une croix.

Le pèlerin s'en va dans la demeure de Catherine, et Torkild est devant lui.

— Dis-moi, bon pèlerin, as-tu vu Catherine, ma fille chérie ?

— Oui, je l'ai vue passer ; elle était hier dans l'église de Marie.

Torkild, donne-moi asile dans ta maison, je suis très-malade.

— Ma maison est toujours prête à recevoir les pèlerins.

Petite Asa, allume les flambeaux, conduis le pèlerin à son lit.

Asa s'en va vers le lit et cause avec le voyageur malade.

— Asa, ma belle, veux-tu rester près de moi ? je te donnerai une chemise de soie.

— Montre-moi cette chemise de soie, plus tard je resterai près de toi.

Et quand elle eut la chemise de soie, elle y reconnut la marque de sa sœur.

— Asa, ma belle, veux-tu rester près de moi? je te donnerai un manteau bleu.

— Montre-moi le manteau bleu, plus tard je resterai près de toi.

Et quand elle vit le manteau bleu, elle y reconnut la marque de sa sœur.

— Asa, ma belle, veux-tu rester près de moi? je te donnerai une couronne d'or.

— Montre-moi la couronne d'or, plus tard je resterai près de toi.

Et quand elle vit la couronne d'or, elle y reconnut la marque de sa sœur.

Asa ferme brusquement la porte et dit bonsoir au pèlerin.

Elle s'en va vers son père. — Le pèlerin a tué ta fille.

— Qui ose m'apporter une telle nouvelle? Qui a pu commettre un tel crime?

— C'est moi qui ose t'apporter cette nouvelle, et c'est le pèlerin qui a commis le crime.

Torkild appelle deux de ses gens. — Allumez un bûcher dans la forêt.

Allumez un bûcher, nous ferons brûler le pèlerin.

Le lendemain, de bonne heure, le pèlerin brûlait dans la forêt verte.

MAGDELEINE.

Jésus s'avance au bord d'un fleuve, Magdeleine était là et lavait un vase.

— Écoute, Magdeleine, je t'en prie, laisse-moi boire dans ce vase.

— Ce vase n'est pas propre. Veux-tu boire dans le creux de ma main ?

— Si tu étais aussi pure que ma mère, je boirais bien dans ta main.

Magdeleine jure qu'elle est aussi pure qu'une religieuse.

Elle jure par le livre des Psaumes qu'elle n'a eu de relations secrètes avec aucun homme.

— Ne jure pas, ne jure pas, malheureuse pécheresse: tu as trois enfants dans le monde.

Le premier, tu l'as eu de ton père; le second, de ton frère.

Le troisième, du prêtre de ta paroisse, et c'est là ton plus grand crime.

Magdeleine se jette à genoux. — Jésus, veux-tu me donner une pénitence ?

— Je t'en donnerai une que tu pourras à peine faire.

Tu marcheras pieds nus pendant neuf hivers.

Tu marcheras pieds nus par la neige et le froid. C'est ainsi que tu expieras tes péchés.

Magdeleine marche ainsi pieds nus par la neige et le froid pendant neuf hivers.

A la fin du neuvième hiver, Jésus revint au lieu où il l'avait rencontrée.

— Dis-moi, Magdeleine, dis-moi, comment te trouves-tu de ta pénitence?

— Cette pénitence est douce; c'est comme si je buvais chaque jour un vin pur.

— Pour te récompenser de ta patience, tu serviras ma mère Marie.

— Servir ta mère Marie est plus doux que de voir le plus beau soleil.

DANEMARK.

LE COMBAT DU GÉANT LANGBEN

ET

DE VIDERIK FILS DE VERLAND.

Ce poème appartient au cycle moitié historique moitié fabuleux de Théodoric, ce héros des traditions du moyen-âge. Il se trouve dans l'ancien recueil des *Kæmpeviser*, publié par Syv, dans celui de Nyerupe, et il a été traduit par W. Grimm dans ses *Dœnische Heldenlieder*.

Le roi Diderik est à Berne, fier de son pouvoir. Il a vaincu une foule de guerriers et de héros vaillants. Il y a une ville qu'on appelle Berne, et là demeure le roi Diderik.

Le roi Diderik est dans sa forteresse et regarde au loin.

— Dieu veuille que je connaisse un guerrier assez hardi pour m'attaquer en pleine campagne ! Il y a une ville qui s'appelle Berne, et là demeure le roi Diderik.

Maître Hildebrand, qui avait été dans les pays lointains, répondit : — Il y a un guerrier dans la montagne de Birting ; veux-tu l'appeler au combat ?

— Écoute, maître Hildebrand, tu es un homme vaillant ; tu iras aujourd'hui en avant dans la forêt, et lui porteras nos insignes royaux.

Hildebrand, qui est un guerrier sage, répond : Je ne porterai pas aujourd'hui vos insignes royaux. Cet homme ne me convient pas.

Alors, Vidrik, fils de Verlandson, prit la parole avec une bonne pensée et dit : Je marcherai aujourd'hui en tête de la troupe dans la forêt de Birting.

Voilà ce que dit Vidrik, et il ajouta en colère : Les forgerons ont bien forgé mon épée, elle coupe l'acier comme un simple vêtement.

Trois cents combattants se mettent en route pour la forêt de Birting. Ils cherchaient le géant Langben, ils le trouvèrent dans la forêt.

Vidrik, fils de Verland, leur dit : Je veux essayer un jeu merveilleux ; laissez-moi entrer le premier dans la forêt, si vous m'en croyez.

Le roi Diderik lui répond : Si tu trouves le géant Langben, ne me le cache pas.

Vidrik s'avance dans la forêt et découvre un sentier qui conduisait à la retraite du géant.

Il arrive dans les broussailles de Berting et voit le géant Langben noir et difforme.

Il le frappe avec sa lance et lui dit : Éveille-toi, géant Langben, il me semble que tu dors profondément.

— J'ai vécu ici pendant plusieurs années et dormi sur la bruyère sauvage ; nul guerrier n'a jamais osé m'éveiller.

— Me voici, moi, Vidrik, fils de Verland, avec mon glaive au côté ; je t'éveille dans ton sommeil, et je veux te faire suer.

Le géant lève les yeux et s'écrie : — D'où vient ce jeune homme qui ose parler ainsi ?

— Écoute, joli garçon, je ne me battrai avec toi que si tu es de race noble. Dis-moi ton origine.

— Mon père s'appelle Verland, c'était un beau forgeron [1] ; ma mère s'appelle Bodild, elle était fille d'un roi.

Mon bouclier se nomme Skrepping; il a reçu bien des flèches. Mon casque se nomme Blank; bien des glaives s'y sont brisés.

Mon noble cheval se nomme Skimming; il est né d'une jument sauvage. Mon épée se nomme Mimering ; elle a été trempée dans le sang des héros.

Moi, je m'appelle Vidrik, fils de Verland; je suis couvert de fer. Si tu ne te lèves pas sur tes grandes jambes, je saurai te mettre en colère.

Écoute, géant Langben, je ne veux pas mentir, le roi est à l'entrée de la forêt ; tu lui donneras ton trésor.

— L'or que je possède, je le garde avec honneur. On n'entendra pas dire qu'un jeune homme me l'a enlevé.

— Si jeune et si petit que je sois, je te montrerai ce que je vaux; je te couperai la tête et t'enlèverai ton or.

Le géant Langben a de nouveau envie de dormir. — Éloigne-toi, jeune héros, si tu tiens à la vie.

[1] Verland ou Veland est le faiseur d'armures par excellence, l'artiste chéri d'une race guerrière qui devait nécessairement attacher un grand prix à la trempe du glaive, à la force du bouclier. La tradition héroïque qui se rattache à ce magique forgeron a été très-populaire parmi les Scandinaves, les Anglo-Saxons, les Allemands, les Anglais, et on en retrouve les traces dans plusieurs anciens poèmes français. V. la dissertation de MM. Depping et F. Michel, *Véland le Forgeron*, Paris, 1833; la *Vilkina saga*, et le poème récent de M. Ch. Simrock : *Wieland der Schmied*, où cette tradition est racontée dans tous ses détails.

Skimming s'élance sur les flancs du géant et lui casse les côtes; le combat s'engage.

Langben saisit sa massue d'acier et la lance contre Vidrik ; elle s'enfonce dans la montagne.

Langben commence à se plaindre et s'écrie : — Voilà ma massue enfoncée dans la montagne comme si elle y était soudée par le marteau.

Vidrik ne perd pas de temps; son cœur était vaillant. — Bien, Skimming, retourne-toi; et toi, Mimering, montre-nous ce que tu vaux.

Il saisit Mimering de ses deux mains, et en porte un coup si terrible à la poitrine du géant, que la pointe pénètre dans les entrailles.

Ce fut une blessure qui éveilla Langben dans son premier sommeil ; il l'eût volontiers rendue s'il l'avait pu.

— Maudit sois-tu, Vidrik ! et maudite soit ton épée ! Tu m'as fait une blessure dont je vais souffrir.

— Je te couperai en morceaux aussi petits que les feuilles chassées par le vent si tu ne me montres pas où sont les trésors que tu gardes dans la forêt.

— Apaise-toi, Vidrik, ne me frappe pas à mort; je te montrerai ma maison couverte d'or rouge.

Vidrik galope ; le géant se traîne dans la longue forêt. Ils arrivent à la maison couverte d'or rouge, brillante comme la flamme.

— Il y a là plus d'or que dans tout le pays. Enlève cette grosse pierre, fais tourner ces portes sur leurs gonds.

Vidrik prend la pierre des deux mains et ne peut la remuer ; le géant la prend avec les deux doigts et l'élève en l'air.

— Vois-tu, jeune homme, tu peux bien guider un

cheval, mais j'ai plus de force dans mes deux doigts que toi dans tes deux mains.

Vidrik lui répond : Un héros sage n'use pas sa force à soulever des pierres.

— Il y a ici plus d'or que quinze rois n'en possèdent. Écoute, Vidrik, tu entreras le premier.

Vidrik voit sa ruse et lui dit : C'est toi qui entreras le premier ; tel est le droit de guerre.

Le géant Langben rampe sur le seuil ; Vidrik de Verland lui coupe la tête.

Il prend le corps mort, le traîne vers un chêne, et s'en retourne après ce jeu merveilleux.

Il se frotte les membres avec le sang du géant, il en frotte aussi le cheval, et va rejoindre le roi Diderik.

— Vous voilà, mes compagnons d'armes, assis sous le tilleul vert. Le géant Langben m'a vaincu aujourd'hui ; voilà ma plus grande douleur.

— Si tu as été battu par le géant, c'est une mauvaise affaire. Retournons à Berne, et ne perdons pas ici un homme de plus.

— Arrête, roi Diderik, arrête, et viens avec moi. Je veux te montrer tout l'or que le géant possédait.

— Si tu as tué le géant, on en parlera au loin ; et il n'est pas encore né, le guerrier qui pourrait lutter avec toi.

Les hommes d'armes du roi Diderik vont voir le géant ; ils le trouvent dans la forêt, et ce fut chose risible.

Ils pensaient que le géant allait étendre ses longues jambes ; nul n'osait l'éveiller.

Vidrik, fils de Verland, les raille amèrement. — Comment auriez-vous pu le combattre vivant? vous n'osez pas même le regarder mort.

Il frappe le corps de sa lance, la tête roule sur le sol. — Il faut que je vous le dise, le géant était un homme fort.

Ils s'emparent de son or rouge et le partagent entre eux. Vidrik eut la meilleure part. Il l'avait bien gagnée.

Mais ce qui lui importait le plus, ce n'était pas le butin, c'était la victoire, c'était la nouvelle qui allait se répandre en Danemark qu'il avait vaincu le géant Langben.

Ils retournent tous joyeux à Berne, et Diderik plus joyeux encore que les autres. Il voulut toujours avoir Vidrik près de lui.

LE COMBAT DU GÉANT BERNER

ET

D'ORM LE JEUNE ÉCUYER.

Le géant Berner s'élève au-dessus de toutes les murailles. Il est si emporté et si farouche, que nul homme ne peut le maîtriser.

Il est si emporté et si farouche que nul homme ne peut lui donner un conseil. S'il était resté long-temps en Danemark, il y aurait fait beaucoup de mal.

Le géant Berner ceint son épée sur son flanc et s'en va dans la demeure du roi, pour combattre avec les guerriers.

Il s'avance devant le roi et lui dit : Tu me donneras ta fille et la moitié de ton royaume.

—Tu me donneras ta fille et la moitié de ton royaume, ou tu m'enverras un de tes guerriers qui puisse me résister.

— Tu n'auras pas ma fille, ni la moitié de mon royaume; mais je t'enverrai un combattant qui saura bien te résister.

Le roi de Danemark s'enveloppe la tête dans sa fourrure, et monte dans la salle où sont réunis les combattants.

Il s'avance dans la salle, et s'écrie :—Qui de vous, mes hommes d'armes, veut gagner ma fille si belle?

— Vous voilà tous réunis, vous à qui je donne du pain. Qui veut me venger de Berner, et me délivrer de mon chagrin ?

Je lui donnerai ma chère fille. Qui donc veut se hasarder à entrer en lutte avec le géant Berner !

Tous les combattants l'écoutent en silence. Aucun d'eux ne prononce une parole excepté Orm, qui était assis au bas de la table ;

Excepté Orm, qui se lève et prononce, en vérité, une parole virile.

— Voulez-vous me donner votre fille et partager avec moi votre royaume ? Je veux tenter le sort.

Je veux mériter la récompense que vous promettez, et hasarder de combattre avec le géant Berner.

Le géant le regarda par-dessus l'épaule, et dit : — D'où vient cet avorton qui ose prononcer de telles paroles ?

— Je ne suis pas un avorton, quoique tu m'appelles ainsi. Mon père était le roi Siegfried. Il repose dans la montagne.

— Si le roi Siegfried est ton père, tu lui ressembles assez ; tu as bien vite grandi, car tu n'as, sans doute, pas plus de quinze ans.

Le soir, au coucher du soleil, Orm veut aller éveiller son père dans son sommeil.

Il frappe sur la montagne. Il frappe si fort que les rochers et les pierres tombent.

Le père d'Orm, enseveli dans la montagne, l'entend. — Ne puis-je donc dormir en paix dans ma retraite obscure ?

Qui m'éveille à cette heure ? Qui fait un tel bruit ? Ne puis-je dormir en paix sous la lourde pierre ?

Quel est le téméraire qui ose briser cette monta-

gne et troubler mon repos? Je le dis, en vérité il mourra sous les coups de Birting.

— C'est moi, cher père! c'est moi, ton jeune fils Orm; je viens implorer ton secours, exauce ma prière.

— Es-tu le brave et valeureux Orm? L'année dernière je t'ai donné autant d'or et d'argent que tu en voulais.

— L'année dernière tu m'as donné beaucoup d'or et d'argent. Mais je ne me soucie point de ces trésors. Je veux avoir Birting, ta bonne épée.

— Tu n'auras pas Birting pour conquérir une belle jeune fille, avant que tu n'aies été en Irlande venger la mort de ton père.

— Donne-moi Birting, et laisse-moi m'en servir; sinon, je renverse sur toi la montagne en mille morceaux.

— Étends ta main droite et prends Birting à mon côté. Si tu renverses la montagne sur moi, il t'arrivera malheur.

Il lui jette Birting de telle sorte, que la pointe s'enfonce dans le sol. — Si tu ne réussis pas, mon fils, jamais ma mort ne sera expiée!

Il lui donne Birting du sein de son tombeau, et lui souhaite bonne chance. —Sois courageux et ferme, afin que les ennemis tombent à tes pieds.

Orm met l'épée sur son dos, et rentre dans la demeure du roi, le cœur joyeux.

Le géant Berner est en colère, il s'indigne d'avoir à lutter avec un enfant.

— Quoique petit, je suis fort et robuste. Il arrive souvent, qu'une petite élévation de terre, renverse une lourde charrette.

Ils combattent un jour, puis deux, puis trois. Le

géant Berner s'écrie : — Ce combat ne finira-t-il donc pas ?

Orm tire son épée, frappe le géant, et lui coupe les genoux.

Le géant pousse un cri de colère, et veut se venger. — Jamais l'usage ne fut de combattre ainsi.

— Je suis petit, et tu es grand. Nous sommes forts tous deux. Je t'ai frappé au genou, ne pouvant atteindre plus haut.

Orm prend son épée sur son dos et s'en va sur le rivage le cœur joyeux.

Il s'en va sur le sable blanc. Arrive Tord de Valland avec un navire.

Tord de Valland était sur l'avant de son bâtiment.

— Quel est ce petit homme qui marche sur la grève?

— Je suis Orm, un brave combattant. J'ai tué ton frère, le géant Berner.

— Si tu as tué mon cher frère, le géant Berner, j'ai tué le roi d'Irlande, ton père.

— Il creuse la terre avec son épée, et dit : « Tu ne recevras jamais rien pour la mort de ton père. »

Orm prend Birting à la main. — Pour la mort de mon père, j'aurai ton sang.

Il tire son épée et abat la tête de Tord de Valland.

Il tue d'abord Tord de Valland, et ensuite une quantité de ses gens ; puis il s'en va dans la demeure du roi voir la belle jeune fille.

Orm prend la noble fille dans ses bras. — Maintenant vous êtes à moi. J'ai bien combattu pour vous.

De toutes parts, dans l'île, la nouvelle se répand que le jeune Orm a vengé son père, et qu'il célèbre son mariage.

RIBEN ULV.

Riben Ulv était un petit valet dans la maison d'Iven Skioldson.

Il servit pendant cinq hivers, et amassa de l'or et de l'argent.

Il fit la cour à la fille d'Iven, et commit de méchantes actions.

Un jour il enleva la fille d'Iven avec ses coffres pleins d'or et d'argent.

Il se fait bâtir une forteresse au milieu d'un grand marais.

Il se fait bâtir un château solide et élevé, et ne craint ni pierres, ni flèches.

Il fait entourer sa demeure de fossés profonds, de hautes palissades.

Derrière ces fossés et ces palissades, il ne craint pas le roi de Danemark.

Iven s'en va trouver le roi, et lui dit : — Je viens porter plainte contre Riben Ulv.

Il m'a enlevé ma chère fille et un coffre plein d'or.

Il a tout enlevé comme un voleur ; il doit être condamné à mort.

— Sommez-le de comparaître devant vous. Vengez-moi de ce jeune loup.

Le roi de Danemark publie un édit et somme Riben Ulv de venir sans retard.

Quand Riben Ulv reçoit l'édit, il le déchire en morceaux.

— Je n'irai pas devant le tribunal du roi. Je reste bien gardé dans mon château.

Le roi fait rassembler ses troupes et s'en va devant Ulvsburg.

Il passe deux mois devant la forteresse sans pouvoir s'en emparer.

Alors arrive un vieil homme qui apporte un bon conseil.

— Ordonnez à vos hommes d'armes de danser avec des vêtements de femme.

Ils se mettent à danser en avant, en arrière; cela dure quatre jours.

Ils dansent sur le pont d'Ulvsburg et lient le gardien à la porte.

Ils dansent dehors, ils dansent dedans, avec des épées nues sous leur robe écarlate.

Ils dansent dans le jardin. Ce fut là que Riben Ulv reçut le coup mortel.

Riben appelle deux de ses valets. — Faites venir le médecin. Au moment où il disait ces mots, le médecin entrait dans la cour.

— Viens ici, médecin, et panse ma blessure, je te donnerai mon or rouge.

Viens ici et sauve-moi la vie, je te donnerai mon couteau garni d'argent.

— Je ne te sauverai pas la vie, à moins que tu ne me donnes ta belle femme.

— J'aime mieux mourir à l'instant que de te donner ma femme.

Je l'ai enlevée à son père, voilà pourquoi je suis dans ce triste état.

— Elle n'épousera, ni maître, ni valet; elle vivra seule dans le veuvage.

Riben meurt avec douleur. Sa femme repose dans les bras d'un autre.

LA VENGEANCE DE GRIMHILDE.

Encore un épisode de la longue épopée des Niebelungen, ces Atrides du Nord Ce chant danois est emprunté à une ancienne chronique, écrite d'abord en latin, traduite en danois vers le seizième siècle, et composée vraisemblablement d'après la tradition orale, de même que le poème des Niebelungen et la Vilkina saga.

La fière Grimhilde fait préparer la bière. Elle invite les chevaliers vaillants de tous les pays.

Elle les invite à venir sans retard pour lutter et combattre. Le héros Haagen y perdit la vie.

Haagen s'en va sur le rivage et trouve une femme de mer, qui reposait sur le sable blanc.

— Salut à toi, salut à toi, jolie femme de mer ; dis-moi si j'arriverai dans la terre de Hvenild, si je n'y perdrai pas la vie.

— Tu as des forteresses et tu as beaucoup d'or ; si tu vas dans la terre de Hvenild, tu y seras tué.

Haagen tire son épée, s'élance sur la femme de mer, et lui coupe la tête.

Il prend cette tête sanglante, la jette dans les flots, et y jette ensuite le corps.

Haagen marche sur le rivage et trouve le batelier le long de la grève blanche.

— Écoute, bon batelier, passe-moi de l'autre côté de l'eau, je te donnerai un bracelet d'or qui pèse bien quinze livres.

— Pour tout ton or, je ne te passerais pas de l'autre côté de l'eau; car quand tu arriveras dans la terre de Hvneld, tu y seras tué.

Haagen tire son épée, s'élance sur le batelier et lui coupe la tête.

Il tire un bracelet d'or de son bras et le donne à la femme du batelier. — Voilà ce que je te donne pour la vie de ton mari.

Gunter et Gernot éloignent de terre le navire. Le temps est mauvais, la mer est orageuse.

Le temps est mauvais, la mer est orageuse. La rame de fer se brise entre les mains de Haagen.

La rame de fer se brise entre les mains de Haagen. Ils conduisent le navire à terre avec deux boucliers dorés.

En arrivant sur le rivage, ils aiguisent leurs épées. Une jeune fille était là qui les regardait.

Elle est de grandeur ordinaire, et a la taille mince. Elle a la démarche d'une jeune fille.

Ils s'en vont à Norborg, à l'endroit où le gardien a coutume de rester. — Où est le gardien qui devrait être ici?

— Le voilà qui observe et surveille. Si je savais d'où vous venez, je porterais volontiers votre message.

— Nous venons de trois royaumes. Grimhilde est notre sœur. Voilà la vérité.

Le gardien entre, s'avance vers la table : — Il y a là devant la porte deux hommes de distinction.

L'un d'eux porte un violon, l'autre un casque doré. Ce sont des fils de duc.

Grimhilde s'enveloppe la tête dans sa fourrure, descend dans la cour, et invite ses frères à entrer.

— Venez dans la chambre, vous aurez du vin, de la

bière ; un lit de soie, si vous voulez dormir, et deux de mes femmes.

Grimhilde s'enveloppe la tête dans sa fourrure, et va dans la salle où sont ses guerriers.

— Vous voilà, mes hommes d'armes, buvant la bière et le vin ! Qui de vous veut tuer Haagen mon cher frère ?

— Qui veut frapper Haagen à mort? Il commandera dans mon château et gagnera mon or rouge.

Un guerrier, un des principaux de la contrée répondit :—Je veux de ma propre main gagner cette récompense.

— Je veux gagner cette récompense. Je frapperai Haagen à mort ; je commanderai dans tes châteaux et gagnerai ton or rouge.

Alors Folker, le musicien, s'écrie, tenant sa massue de fer :—Je te ferai une belle marque avant que tu approches.

Du premier coup, il jette sur le sol quinze combattants. — Ah ! ah ! musicien Folker, comme tu manies bien l'archet !

Il renverse les combattants, et fait de leurs corps un grand et large pont.

Sur le sol il y a des peaux ; sous les peaux des petits pois. Cela fut cause que Haagen tomba.

Haagen veut se relever. — Non, mon frère, souviens-toi de ce que tu as promis, et tiens ta parole.

— Tiens ta parole, mon frère ; tu as dit que si tu tombais sur le sol, tu ne te relèverais pas.

Haagen ne veut pas violer sa promesse. Il reste à genoux. Ce fut ainsi qu'il reçut le coup mortel.

Cependant il tue encore trois combattants ; trois des plus forts. Il s'en va vers la montagne, et trouve le trésor de son père.

Le sort lui fut si favorable qu'il trouva la belle Hvenilde, et enfanta avec elle un fils.

Ce fils s'appelait Ranke. Il vengea la mort de son père. Grimhilde mourut de faim près du trésor de Nieflung.

Ranke s'en alla à Berne [1] en Lombardie. Il était là avec des Danois, et montra son courage.

Sa mère resta dans le pays. C'est d'elle que l'île de Hveen a reçu son nom. Parmi les combattants, au loin on conte cette tradition.

[1] Vérone

VOYAGE SUR MER.

Le jeune Pierre peigne et frise ses cheveux ; puis il s'en va vers sa mère nourricière et lui demande de quelle mort il doit mourir.

— Tu ne mourras pas malade sur ton lit, tu ne tomberas pas dans une bataille ; mais prends garde aux vagues bleues, prends garde qu'elles ne t'enlèvent la vie.

— Si je ne dois pas mourir malade dans mon lit, ni être tué dans une bataille, je ne me soucie guère des vagues bleues.

Pierre s'en va sur le bord de la mer, et fait construire un vaisseau sur le sable bleu.

Ce vaisseau est fait avec des os de baleine, et les mâts aussi. Le pavillon qui le surmonte est en or rouge.

— Aujourd'hui buvons, tandis que nous pouvons avoir de la bière ; demain nous mettrons à la voile pour aller chercher du butin.

Le capitaine et le pilote quittent la terre avec leur navire, et oublient Dieu le père, Dieu le fils et le Saint-Esprit.

Ils naviguent de longs jours, ils naviguent un an sur la mer impétueuse ; et quand ils arrivent à l'endroit le plus profond, les mâts se brisent.

Pierre prend ses dés et les jette sur la table. — Nous allons tirer au sort, pour savoir quel est le plus grand pécheur.

Et la première fois que les dés roulent sur la table, le sort tombe sur Pierre, le jeune fils du roi.

Et la seconde fois que les dés roulent sur la table, le sort tombe sur Pierre, le jeune fils du roi.

Et la troisième fois que les dés roulent sur la table, le sort tombe sur Pierre, le jeune fils du roi.

— Puique nous sommes si loin de terre, et que nous ne pouvons avoir un prêtre, tombons à genoux au pied des mâts et faisons notre confession.

Pierre est à genoux devant les mâts. Il doit faire sa confession, et c'est pour lui une rude tâche.

— J'ai pillé les églises, j'ai brûlé les couvents; j'ai déshonoré et profané mainte jeune fille.

— J'ai erré sur les mers, tuant et volant, et j'ai fait mourir plus d'un honnête fils de paysan.

Si Dieu veut m'aider à atteindre le rivage, je lui bâtirai une église sur le sable blanc.

Si Dieu veut m'aider à rentrer dans ma demeure, je lui bâtirai une église et je la couvrirai de plomb.

Si quelqu'un de vous arrive à terre et que ma mère nourricière demande où je suis, qu'il lui dise que je sers dans la maison du roi, et que je me conduis bravement.

Si quelqu'un de vous arrive à terre, et que ma fiancée demande où je suis, qu'il lui dise que je suis dans les flots bleus, et qu'il la prie de ne pas m'oublier.

Et quand il eut prononcé ces paroles, à l'instant même l'orage augmenta, et le navire plongea dans l'abîme.

CHANT D'AMOUR.

Nous avons vogué avec nos navires sur les côtes de Sicile, et nous étions braves. Le navire allait au gré de nos vœux ; nous marchions comme j'espère que nous marcherons toujours, et cependant la blonde fille de Russie me dédaigne.

Près de Drontheim, il y eut un combat. Les guerriers étaient nombreux, la bataille fut sanglante. Le roi tomba dans la mêlée ; jeune, j'échappai au carnage : et cependant la blonde fille de Russie me dédaigne.

Nous étions seize assis sur les bancs du navire. L'orage gronde, les vagues engloutissent le bâtiment. Nous nous sauvons, comme j'espère que nous nous sauverons toujours, et cependant la blonde fille de Russie me dédaigne.

Je sais plusieurs choses : je sais me battre bravement, guider mon cheval d'une main ferme ; je sais nager et je sais courir sur des patins, je sais aussi ramer, lancer la flèche de l'arc, et cependant la blonde fille de Russie me dédaigne.

Veuves ou filles, pensez-y ! Nous avons livré des batailles devant la ville de l'Est. Dure fut l'action de l'épée ; nous en avons laissé des traces, et cependant la blonde fille de Russie me dédaigne.

Je suis né sur les côtes où l'on sait tendre l'arc ; j'ai souvent chassé sur les écueils les vaisseaux ennemis. Loin des habitations, j'ai parcouru la mer avec mes navires : et cependant la blonde fille de Russie me dédaigne.

LE MOINE VALEUREUX.

Il y a un cloître à l'entrée de la forêt avec des portes d'or. Douze hommes armés s'avancent et veulent le ravager.

Douze hommes veulent le ravager. Ils égorgent les bœufs et les brebis qui devaient servir à l'entretien des moines.

Un moine voit par la fenêtre qu'ils renversent les poutres et les murs. — S'ils ne sont que douze, je serai leur maître.

Il dit à son valet : Apporte-moi ma massue, je veux aller dans la forêt et arrêter ces brigands.

Quinze hommes, ni plus, ni moins, lui apportent sa massue. Le moine la prend avec les deux doigts, tant il lui est aisé de la porter.

Il la met sur son dos et s'en va dans la forêt. Les douze hommes armés le rencontrent et veulent le faire prisonnier.

Ils tracent un cercle sur la terre. Chacun d'eux chanta une autre chanson, et, je vous le dis, en vérité ce fut une triste chanson.

Le moine en tue d'abord quatre, puis cinq, puis il les tue tous, et alors il veut encore combattre.

Le moine chauve veut marcher encore. Il sort de la forêt et s'en va à travers la bruyère.

Il s'avance dans la campagne et rencontre un trolle gris nommé Sivard Givelde.

— Si tu es le moine qui a tué les douze hommes, il faut que tu fuies honteusement ou que tu combattes avec moi.

— Je suis le moine qui a tué les douze hommes; je ne veux pas fuir honteusement, mais je combattrai avec toi.

Le trolle porte le premier coup. Il frappe le moine au front, sa peau se déchire, le sang coule sur ses vêtements.

Le moine frappe le trolle et le renverse par terre.— Ah! maudit sois-tu, moine chauve, ta massue est si grosse!

Arrête, ne frappe pas davantage, je te donnerai de l'or, de l'argent et d'autres trésors.

Le moine court, le trolle rampe. Tous deux, ainsi, ont la même hauteur. Ils arrivent à une maison qui a quinze portes d'or.

Ils arrivent à une maison qui a quinze portes d'or. Le moine y prit de l'or et de l'argent autant qu'il en voulut.

Il fit conduire au cloître sept charges d'or et sept charges d'argent. Il demande qu'on mette en campagne celui qui pourrait mieux que lui manier la massue.

C'était le soir, au coucher du soleil; le moine était à quinze grands milles du couvent.

C'était le soir, au coucher du soleil. Cependant, le moine eut le premier plat qui fut apporté sur la table de l'abbé.

Il tua quinze moines parce que la soupe n'était pas prête; il en pendit quinze autres à la fumée parce que le poisson était amer.

Le petit garçon qui préparait la soupe dit : Chaque

fois que le moine revient au couvent, il faut nous attendre à pareille chose.

Un soir, l'assemblée voulait se retirer. Il creva un œil à l'abbé parce qu'il faisait l'office si long.

L'abbé n'osa rester plus long-temps et courut se jeter sur son lit. En vérité, il souffrait beaucoup.

Le matin, de bonne heure, les cloches sonnent; le moine chauve ne veut ni prier, ni chanter.

Il s'avance dans le chœur, où les moines sont réunis. Nul n'osait devant le moine chauve ni prier, ni chanter.

Le pieux abbé redevint simple moine, et le moine chauve devint le supérieur des autres.

Il gouverna le cloître avec énergie pendant plus de trente années, et mourut dignement avec sa qualité d'abbé.

LE RETOUR D'UNE MÈRE.

Cette tradition danoise appartient à un cycle de récits superstitieux et touchants, dont on retrouve des vestiges à toutes les époques et dans tous les pays. L'homme condamné à mourir ne veut point mourir entièrement. Il emporte dans le cercueil le sentiment qui l'a le plus ému pendant sa vie; il tressaille encore, il palpite sous sa froide enveloppe, son corps tombe en poussière et son âme revit dans le monde par ses souvenirs, par ses affections ou ses remords. C'est un dogme d'immortalité exprimé par des faits que le peuple se plaît à raconter, par des apparitions consolantes et affreuses, par des histoires d'amour et de repentir. L'un des héros grecs chantés par Homère, Protésilas, revient de l'empire des morts visiter sa veuve, qui le pleure. En Bretagne on raconte qu'un pauvre homme, qui n'avait pu en mourant acquitter une dette, revint travailler dans ce monde, jusqu'à ce qu'il fut complétement libéré. Dans les ballades anglaises recueillies par Percy, dans les chants populaires de l'Allemagne, de la Lithuanie, de la Courlande, de la Servie, il y a plusieurs traditions de la même nature. Ici, c'est un jeune homme qui vient revoir sa bien-aimée, c'est le cavalier terrible qui prend Lénore et l'emporte sur son cheval fougueux; là c'est un enfant qui sort de sa tombe et prie sa mère de ne pas tant pleurer, parce que lorsqu'elle pleure il ne peut reposer dans son linceul. Ce que le peuple rapporte dans plusieurs contrées des chasseurs condamnés à courir toutes les nuits à travers les bois et les montagnes, des avares accroupis sur leurs trésors dans des grottes de feu, tient à la même série d'idées.

Dyring s'en va dans une île et épouse une belle jeune fille.

Ils vécurent ensemble sept ans et eurent six enfants.

La mort entre dans le pays et enlève la jeune femme.

Dyring s'en va dans une île et épouse une autre jeune fille.

Il épouse cette jeune fille et la ramène chez lui. Elle était méchante et haineuse.

Elle arrive à la porte de la maison, les six enfants sont là qui pleurent.

Les petits enfants bien affligés, elle les repousse du pied.

Elle ne leur donne ni bière, ni nourriture, et elle leur dit : Vous souffrirez la faim et la soif.

Elle leur enlève leurs coussins bleus et leur dit : Vous coucherez sur la paille.

Elle leur enlève leurs flambeaux de cire et leur dit : Vous resterez dans les ténèbres.

Le soir, bien tard, les enfants pleurent; leur mère les entend sous terre.

Elle les écoute dans son cercueil. — Il faut que j'aille vers mes petits enfants.

Elle s'avance devant notre Seigneur et lui dit : Ne puis-je aller vers mes petits enfants?

Elle prie si long-temps, que notre Seigneur la laisse partir.

— Tu reviendras au chant du coq, tu ne resteras pas plus long-temps.

Elle se lève sur ses jambes fatiguées, et sa tombe s'entr'ouvre.

Elle s'avance vers le village, les chiens hurlent en levant la tête.

Elle arrive près de sa maison, sa fille aînée est à la porte.

— Pourquoi restes-tu là, ma chère fille? où sont tes frères et sœurs?

— Tu n'es pas ma mère ; ma mère était belle et riante.

Ma mère avait les joues blanches et roses ; toi, tu es pâle, et tu ressembles à une morte.

— Comment serais-je belle et riante ? je suis morte, et mon visage est pâle.

Comment pourrais-je être blanche et rose ? j'ai été dans le cercueil si long-temps.

Elle entre dans la chambre, et trouve ses petits enfants avec des larmes sur les joues.

Elle brosse les vêtements de l'un, elle peigne le second, elle relève le troisième, elle console le quatrième.

Le cinquième, elle le prend sur ses genoux, comme si elle voulait l'allaiter.

Elle dit à sa fille aînée : Va prier Dyring de venir ici.

Et quand il entra dans la chambre, elle lui dit en colère :

—Je t'avais laissé de la bière et du pain, et mes petits enfants ont faim.

Je t'avais laissé des coussins bleus, et mes petits enfants sont sur la paille.

Je t'avais laissé des flambeaux de cire, et mes petits enfants sont dans les ténèbres.

S'il faut que je revienne, il vous en arrivera malheur.

Voilà que le coq rouge chante, les morts doivent retourner dans la terre.

Voilà que le coq noir chante, les portes du ciel s'ouvrent.

Voilà que le coq blanc chante, je ne puis rester plus long-temps.

Depuis ce temps, chaque fois que Dyring et sa femme entendaient les chiens grogner, ils donnaient aux enfants de la bière et du pain.

Chaque fois qu'ils entendaient les chiens aboyer, ils avaient peur de la morte.

Chaque fois qu'ils entendaient les chiens hurler, ils tremblaient de la voir apparaître.

LA MORT DE CHARLES.

Charles s'en va à travers le pays et se fiance avec la fière Mettelille. Le roi de Danemark est en colère, car cela s'est fait contre sa volonté.

Charles était un homme hardi. Il se fiance avec la jolie jeune fille, et le voilà dans les fers, privé de toute joie.

Il est enchaîné avec de lourdes chaînes; sa mère et ses frères intercèdent pour lui, ainsi que sa fiancée.

Sa mère va trouver le roi; elle se tord les mains, elle prie pour son fils, et verse des larmes amères.

— Je vous offre pour lui les neuf chevaux nés au bord du Rhin. Jamais la selle n'a été mise sur leur dos, ni la bride dans leur bouche.

— Lève-toi, mère de Charles, et que Dieu te délivre de tes souffrances; tu n'auras jamais le bonheur de voir ton fils courir à cheval.

L'aîné des frères vient ensuite; il aimait beaucoup Charles, et il offre pour lui un navire d'or rouge.

Le second frère offre pour racheter la vie du prisonnier trois cents maisons avec leurs enclos.

Le troisième frère veut donner tous ses châteaux et ses forteresses.

Le quatrième, qui était un héros, avait le cœur bien triste. Il offre tous ses trésors et ses domaines.

Le cinquième, pour tenter le cœur du roi, offre trente forts chevaux;

— Trente chevaux blancs avec la selle d'argent et la bride d'or. Croyez-moi, roi de Danemark, vous aimerez à les monter.

Le sixième frère veut donner au roi des pierres précieuses et une innombrable quantité de perles.

— Elles viennent d'Orient, de la demeure d'un roi païen. Jamais un roi de notre pays n'eut une telle parure.

Le plus jeune des frères de Charles s'avance; il portait un vêtement rouge. — Je n'offre rien pour racheter mon frère, mais je mourrai pour lui.

— Levez-vous, frères de Charles, je ne me soucie point de vos dons. Votre frère aura un coup d'épée pour dernier repas.

Mettelille amasse son or dans un coffre, et va à Skanderborg pour délivrer son fiancé.

En entrant, elle tombe à genoux devant le roi. — Je vous en prie, au nom du Dieu puissant, accordez-moi une grâce!

Laissez mon fiancé sortir de sa prison, faites que ma prière lui soit utile. Vous êtes mon sang et ma chair, vous êtes mon proche parent.

Je vous offre pour lui tout l'or que je possède, et mes boucles neuves, que je ne porterai jamais.

Je vous offre mes neuf cornes à boire venues de l'Orient, revêtues d'argent pur au dedans et d'or rouge à l'extérieur.

Je vous offre ma maison; ses poutres sont en os, son toit est doré.

Je vous offre mon château d'Aggerhuus et de Bekkestov, que vous devez désirer. Jamais je ne verrai offrir tant de biens pour un prisonnier.

— Lève-toi, Mettelille, que Dieu te délivre de ta

souffrance ! Jamais tu n'auras le bonheur de voir Charles dormir à tes côtés.

Tu es de notre sang et de notre race, cela est vrai ; mais tu t'es fiancée avec Charles contre ma volonté.

Tu savais bien que Charles avait levé les armes contre nous ; pourquoi, sans me demander conseil, lui as-tu donné ton amour et ta main ?

Je dormais dans mon lit, ne songeant à aucun péril : Charles m'éveille tout à coup avec trente hommes hardis.

Je chausse un soulier, je prends l'autre à la main, et je m'enfuis par une porte dérobée. Personne ne me reconnaît.

Je promis de faire pieds nus un voyage à Rome, si je pouvais jamais avoir le bonheur de tenir Charles en prison.

Mon voyage est fait, mes vœux sont accomplis : j'ai le bonheur de tenir Charles en prison.

A ces mots, le roi fait seller son cheval gris : — Délivrez Charles de ses chaînes, qu'il soit traité comme il le mérite.

Mettelille se jette aux pieds du roi : — Rendez-moi mon fiancé, il est de sang royal.

Charles est conduit dans la plaine verte ; on lui coupe la tête sur son propre bouclier.

On lui coupe la tête sur son propre bouclier ; ses biens et ses trésors sont au pouvoir du roi de Danemark.

Mettelille prend le corps sanglant de Charles, le serre dans ses bras : — O roi, dit-elle, c'était mon fiancé !

Elle se retire dans un cloître avec tous ses biens ; elle vit seule, et ne veut avoir aucun autre époux.

Les sept frères de Charles s'en vont au loin par des sentiers sauvages. Pour venger leur frère, ils donneraient leur vie.

LE REVENANT DE HEDEBY.

J'avais chevauché jusqu'au soir, j'arrête mon cheval.

J'arrête mon cheval ; je pose ma tête sur le gazon, je voulais dormir.

Je voulais dormir. Pendant mon premier sommeil, l'homme mort m'apparaît.

L'homme mort m'apparaît. — Tu es de ma race, tu feras juger ma cause.

Tu feras juger ma cause; tu iras à Hedeby ; là demeurent mes dix parents.

Là demeurent mes dix parents : mon père et ma mère, mon frère et ma sœur.

Mon frère et ma sœur. Là demeure aussi la belle Christine, ma femme ; elle m'a fait mourir.

Elle m'a fait mourir à l'aide de ses cinq femmes ; elles m'ont étranglé dans un lit de soie.

Elles m'ont étranglé dans un lit de soie; elles m'ont caché dans un tas de foin, elles m'ont emporté sur la colline sauvage.

Elles m'ont emporté sur la colline sauvage. Le valet en qui j'avais le plus de confiance monte à présent mon bon cheval.

Il monte mon bon cheval ; il se sert dans ses repas de mon couteau d'argent, il couche auprès de ma jeune femme.

Il couche auprès de ma jeune femme ; il s'asseoit à ma table, il parle en termes injurieux de mes enfants.

Il parle en termes injurieux de mes enfants ; il ne leur donne qu'un peu de pain, il les raille parce que leur père est mort.

Il les raille parce que leur père est mort ; il parcourt la forêt avec mes chiens, il poursuit les animaux sauvages dans la bruyère.

Il poursuit les animaux sauvages dans la bruyère. Chaque fois qu'il chasse un animal dans l'enclos, il me réveille dans ma tombe.

Il me réveille dans ma tombe. Mais si je vais le chercher dans sa demeure, il s'en trouvera mal.

LA JEUNE FILLE DANS LA FORÊT.

Le chevalier prend un épervier, le valet prend les chiens. Ils s'en vont chasser dans la bruyère et trouvent toutes sortes d'animaux qui jouaient parmi les broussailles.

Le chevalier trouve une biche sous les tilleuls, une jeune fille sur le gazon. Il étend par terre son manteau bleu, le repos est doux.

Ils restent là toute la nuit; personne ne les gêne, le tilleul les cache sous son doux feuillage.

Ils restent là toute la nuit; personne n'en sait rien, le tilleul les cache sous ses doux rameaux.

Le matin, de bonne heure, quand le coq chante, la jeune fille frappe sur l'épaule du chevalier: Il ne faut pas rester plus long-temps.

Traversez à la hâte le pont et prudemment la bruyère; vous trouverez là mes sept frères, vaillants et courroucés.

— Qu'ils soient sept ou qu'ils soient dix, qu'ils soient fiers et hardis, ils me recevront comme un bon frère d'armes, et j'irai au-devant d'eux.

S'ils veulent m'accepter pour beau-frère, ils seront contents de moi; s'ils en veulent à ma vie, ils n'auront pas la victoire.

— Je vous en prie, mon bien-aimé, je vous en prie, faites un détour et voyez-les venir de loin.

— Jamais il ne sera dit dans la demeure du roi que j'ai cédé le chemin à sept hommes armés. J'espère être leur égal.

Le chevalier ceint son glaive à son côté et prend son armure. Il dit mille fois adieu à la jeune fille, qui va rester seule.

Il aiguillonne son cheval à coups d'éperons et marche bravement. En arrivant dans la bruyère, il trouve sept vaillants hommes d'armes.

— Sois le bienvenu, sois le bienvenu, brave chevalier! Où as-tu été de si bonne heure? — J'ai été de bonne heure à la chasse dans la forêt.

— Où est ton épervier? Où est ton chien? Où sont les bêtes que tu as tuées? — Je les ai donnés à un de mes amis que j'ai rencontré ce matin.

— Ce n'est pas la coutume des chevaliers de donner ainsi leur gibier. Tu as passé la nuit avec notre sœur sans nous demander pour cela notre avis.

— Je suis sorti pour aller à la chasse; je ne connaissais pas votre sœur, j'ai pris le plus charmant gibier que j'ai rencontré.

Il est venu sous mon vêtement d'écarlate; il était doux et aimable; je l'ai pris avec joie, et m'en suis bien trouvé.

J'ai laissé les bêtes sauvages fuir devant mes chiens; j'ai pris dans mes bras la douce petite biche, elle a réjoui mon cœur et j'ai réjoui le sien.

C'est une belle et douce jeune fille que l'on se plaît à voir. Si c'est votre sœur, je vous en prie, laissez-nous célébrer notre mariage.

Je serai un frère fidèle; pour vous j'exposerai ma vie. Je la traiterai avec honneur et considération. Que puis-je dire de plus?

— Tu ne t'empareras pas ainsi de notre sœur. Nous allons célébrer ici ton mariage. Fais ta confession auprès de ce tilleul, les oiseaux t'entendront.

Veux-tu nous résister ou veux-tu fuir ? Veux-tu courir dans la forêt ou veux-tu défendre ta vie pour l'amour de ta bien-aimée ?

— Je ne veux pas fuir, je ne veux pas courir dans la forêt ; je reste, et je défends ma vie pour l'amour de ma bien-aimée.

Il en tue un, il en tue deux, et fait ainsi connaître sa force. Il tue les sept frères de la jeune fille, tous braves et hardis.

La jeune fille apprend cette nouvelle et pleure beaucoup ; elle pleure ses frères et n'en aime pas moins le chevalier vaillant.

LES DEUX SOEURS.

La jeune fille dit à sa sœur : Ne veux-tu pas te marier ?

— Non, je ne me marierai pas avant d'avoir vengé la mort de mon père.

— Et comment la vengerions-nous ? nous n'avons ni épée, ni armure.

— Dans le voisinage, il y a de riches paysans ; ils nous prêteront bien des épées et des armures.

Elles prennent leurs manteaux, leurs collets, et se font des habits de chevalier.

Elles se ceignent l'épée sur le flanc et montent à cheval.

Arrivées à la demeure d'Erland, elles aperçoivent sa femme.

— Vous voilà, femme d'Erland, votre époux est-il au logis ?

— Mon époux est dans la salle ; il boit du vin avec ses hôtes.

Les jeunes filles ouvrent la porte. Erland se lève devant elles.

Il frappe sur le coussin bleu, et leur dit : Jeunes cavaliers, ne voulez-vous pas vous reposer ?

— Nous ne sommes pas las ; un instant de repos est cependant une bonne chose.

— Êtes-vous mariés, ou cherchez-vous des aventures dans le pays ?

— Nous ne sommes pas mariés, et nous cherchons des aventures dans le pays.

— Je puis vous indiquer dans l'île deux jeunes orphelines fort riches.

— Puisqu'elles sont si riches, pourquoi ne les courtisez-vous pas vous-même ?

— Je le ferais certainement volontiers si je n'étais arrêté par mes péchés.

Si je n'avais tué leur père et si je n'avais été l'amant de leur mère.

— Il est vrai que tu as tué notre père, mais tu mens en parlant de notre mère.

Les jeunes filles tirent l'épée avec une grâce de femme, et frappent avec une force d'homme.

Elles coupent Erland en petits morceaux, comme les copeaux qu'on voit dans la forêt.

Toutes deux pleurèrent beaucoup quand il fallut aller à confesse.

Mais elles ne furent condamnées, pour la mort d'Erland, qu'à trois jours de pénitence, au pain et à l'eau.

LA DÉLIVRANCE DU CAPTIF.

La jeune fille dit à sa mère : Ai-je jamais eu un frère ?

— Tu as de nobles frères, mais ils sont au pouvoir du comte.

La jeune fille va à l'écurie et regarde tous les chevaux.

Elle regarde le brun, elle regarde le gris, elle met la selle sur le meilleur de tous.

Arrivée à la demeure qu'elle cherche, elle aperçoit la maîtresse du comte.

— Écoute, maîtresse du comte, ton amant est-il chez lui ?

— Il est allé hier au thing pour juger un meurtrier.

— Dis-moi donc, dis-moi où sont les prisonniers.

— Ils sont là devant la cour, dans une maison sans feu et sans lumière.

La porte est fermée par une lourde barre ; nulle femme ne peut entrer.

La jeune fille s'approche, et de ses petits doigts tire le verrou de fer.

— Écoute, mon cher frère, t'es-tu laissé prendre par plus d'un seul homme ?

— Il n'y en avait pas quatre, il n'y en avait pas cinq, il y en avait bien trente, agiles et forts.

— Je suis petite comme un lis, mais trente hommes ne me prendraient pas.

Je ne suis qu'une femme, mais trente hommes ne pourraient m'enchaîner.

Elle délivre son frère des fers, et met à sa place la maîtresse du comte.

— Si ton amant, dit-elle, veut un autre prisonnier, dis-lui de venir à moi en pleine campagne.

LA SOURCE DE MARIBO.

— Le comte sonne de son cor, la reine l'entend dans sa demeure.

Elle appelle un petit valet. — Va prier le comte de venir ici.

Le comte vient et se tient debout devant la table. — Que m'ordonnez-vous, reine? vous m'avez envoyé chercher.

— Si je survis à mon époux, c'est toi qui administreras mes trésors.

— Arrêtez, belle reine, ne parlez pas ainsi, vous ne savez pas qui nous écoute.

Elle se croyait seule avec le comte, mais le roi était là qui écoutait.

Le roi appelle deux de ses serviteurs. — Priez la reine de venir près de moi.

— Dites-moi, ma jeune et belle reine, que disiez-vous hier au comte?

— Je n'ai parlé au comte que de ta beauté et de tes vertus.

Le roi appelle deux de ses serviteurs. — Priez le comte de venir ici.

— Dis-moi, comte, que disais-tu de moi hier avec la reine?

— Je n'ai parlé hier avec la reine que de vos qualités et de vos vertus.

Le roi appelle un de ses petits valets. — Dites aux cuisiniers de venir ici.

Coupez le comte en morceaux, et portez-les sur la table de la reine.

La reine est assise et regarde long-temps. — Ce ne sont pas là des morceaux de gibier.

Ce sont les membres du comte. Elle les rassemble tous avec soin.

Elle les enveloppe dans l'hermine blanche et les dépose dans un coffret doré.

Elle rassemble tous les grands et petits morceaux, et s'en va à l'église de Maribo.

Elle les plonge dans l'eau limpide. — Lève-toi, lève-toi, comte chrétien !

Le comte se lève, remercie Dieu, et bientôt quitte le pays.

LE POUVOIR DES RUNES.

En Norvége, sur les montagnes de Dovre, les combattants sont réunis. Qui fera agir les Runes, si nous ne le faisons nous-mêmes ?

Ils sont là les fiers combattants, les douze frères d'Ingeborg.

Le premier peut arrêter l'orage avec sa main ; le second peut arrêter le cours de l'eau.

Le troisième plonge dans l'eau comme un poisson; le quatrième ne manque jamais de nourriture.

Le cinquième joue de la harpe de telle sorte que tous ceux qui l'entendent se mettent à danser.

Le sixième sonne du cor de telle sorte que tous ceux qui l'entendent en sont effrayés.

Le septième peut marcher sous terre; le huitième, danser sur les vagues bleues.

Le neuvième enchaîne la force des animaux dans les forêts: le dixième ne dort jamais.

Le onzième maîtrise le dragon et peut avoir tout ce qu'il veut.

Le douzième est un homme bien avisé : il sait ce qui se passe dans chaque pays.

Vraiment, je vous le dis, ces combattants n'ont pas leur pareil dans toute la Norvége.

Et j'ajoute même qu'ils n'ont pas leur pareil dans le monde entier [1].

[1] Voir sur les runes la note page 27.

L'HOMME DES EAUX.

Le monde mythologique scandinave se composait, comme celui des Grecs, d'une foule d'êtres magiques qui peuplaient les divers éléments. Dans les flots de la mer était le *Wassermann* (homme des eaux), qui habitait des grottes de cristal et attirait sur le rivage les jeunes filles pour les entraîner dans sa demeure; la femme des eaux, qui exerçait toutes sortes de sorcelleries et présidait l'avenir; dans les fleuves et les torrents était le *Nek* ou le *Strœmkarl*, dont on entendait au loin résonner les harpes merveilleuses; dans les montagnes, les nains qui forgeaient les armures, et les trolles, gardiens des trésors; dans les bois, la douce et mélancolique Hulda, génie de la solitude; dans les plaines, les jeunes filles de la race magique des elfes, qui venaient danser le soir au clair de la lune, et attiraient par leurs chansons mélodieuses le passant.

— Ma chère mère, donnez-moi un conseil. C'est chose difficile. Je ne sais comment je pourrais m'unir à la fille de Marskig. C'est chose difficile de chevaucher hors d'ici.

Sa mère lui fait un cheval de l'eau la plus limpide, une bride et une selle de sable le plus blanc. Quant à lui, elle en fait un beau cavalier. Il part pour l'église de Marie. Il attache son cheval à la porte du cimetière, et entre dans l'église. Il entre dans l'église. Toutes les saintes images se retournent à son approche.

Le prêtre, qui était debout devant l'autel, dit en le

voyant : — Quel est ce jeune chevalier ? La fille de Marskig sourit sous son voile, et dit : — Dieu veuille que ce chevalier soit à moi !

Il s'approche près de la chaise où elle est assise. Il fait un pas, puis deux, et s'écrie : — Fille de Marskig, donnez-moi votre amour. Il fait encore quelques pas, et dit : — Fille de Marskig, suivez-moi dans ma demeure.

La jeune fille lui tend la main, et lui dit : —Je te donne mon amour, et je te suivrai. Ils sortent de l'église fiancés. Ils dansent joyeusement et sans crainte. Ils s'en vont en dansant jusque sur le rivage ; mais à la fin ils se trouvent seuls.

— Fille de Marskig, tenez mon cheval pendant que je construirai un bateau dont je puisse me servir..

Quand ils furent sur la mer, la jeune fille tomba dans l'abîme. On l'entendit de loin, on l'entendit crier dans l'eau. Je vous le dis, ô bonnes jeunes filles, n'allez pas à la danse avec orgueil.

AGNETE.

Agnete est debout sur le pont élevé. L'homme des eaux sort de l'abîme, et s'approche d'elle. — Écoute, Agnete, veux-tu être ma bien-aimée?

— Oui, si tu veux m'emmener avec toi dans ta demeure. Il lui ferme les oreilles, il lui ferme la bouche. Il l'emmène avec lui au milieu des vagues.

Tous deux vécurent ensemble huit années, et ils eurent sept enfants.

Un jour, Agnete était assise près du berceau de son enfant. Elle chante et entend le son des cloches : — Je voudrais bien, dit-elle à l'homme des eaux, aller à l'église.

— Tu peux aller à l'église, pourvu que tu reviennes près de tes enfants. Il lui ferme les oreilles. Il lui ferme la bouche et l'emmène sur la grève.

Agnete entre dans l'église et marche après sa mère. — Écoute, Agnete, où as-tu été pendant ces huit années? — J'ai été au fond de la mer avec l'esprit des eaux, et j'ai enfanté sept fils.

— Que t'a-t-il donné pour prix de ton amour? Que t'a-t-il donné en te prenant pour femme?

— Il m'a donné un collier d'or. La reine n'en a pas un plus beau.

L'homme des eaux entre dans l'église. Les saintes

images se retournent à son approche. Ses cheveux ont la couleur de l'or ; ses regards sont joyeux. — Écoute, Agnete, dit-il, tes enfants soupirent après toi.

— Laisse-les soupirer tant qu'ils voudront. Jamais je ne retournerai près d'eux.

— Pense aux grands, pense aux petits, pense au plus jeune qui est dans le berceau.

— Je ne penserai plus jamais ni aux grands, ni aux petits, encore moins à celui qui est dans le berceau.

LA PUISSANCE DE LA HARPE.

Pierre sort de sa demeure avec sa fiancée qui soupire. — Ma bien-aimée, dit-il, pourquoi donc êtes-vous triste? Est-ce à cause de la selle, ou à cause du cheval? Est-ce parce que vous êtes ma fiancée?

— Ce n'est ni à cause de la selle, ni à cause du cheval, ni parce que je suis votre fiancée.

— Est-ce parce que je ne suis pas riche, ou que je ne suis pas votre égal? — Non, ce n'est point parce que vous n'êtes pas riche, ni parce que vous n'êtes pas mon égal.

— Pourquoi donc êtes-vous triste? Pleurez-vous la mort de votre père ou votre virginité? — Je ne pleure ni la mort de mon père, ni ma virginité; mais j'ai peur en songeant au sort qui me menace, en songeant à ce large pont d'où sont tombées mes cinq sœurs. J'ai peur en songeant à ce grand fleuve où sont tombées mes cinq sœurs.

— Ne craignez rien, ma bien-aimée. Douze de mes cavaliers marcheront à vos côtés, et moi je tiendrai la bride et le mors de votre cheval. Dans la vallée on vit apparaître un cerf qui se jouait sur l'herbe, portant une tablette d'or à la bouche.

Tous les cavaliers le regardèrent et abandonnèrent la jeune fiancée. En traversant le pont, son cheval trébu-

cha sur ses quatre fers d'or, et elle tomba dans le fleuve rapide.

Pierre accourt à cheval pour sauver sa bien-aimée. Il appelle ses compagnons, et leur dit : — Apportez-moi ma harpe d'or. Il touche les cordes de sa harpe d'or, et tous les oiseaux se mettent à chanter. L'homme des eaux quitte sa retraite profonde, monte à la surface du fleuve, tenant par la main la jeune fiancée. —Pierre, dit-il, ne jouez pas plus long-temps, voici votre fiancée. — Il ne suffit pas que j'aie ma fiancée, il faut aussi que j'aie ses cinq sœurs.

Pierre touche de nouveau les cordes de sa harpe. Tous les oiseaux quittent leurs branches d'arbres. L'homme des eaux sort de sa retraite profonde, tenant cinq jeunes filles par la main. — Pierre, Pierre, dit-il, ne jouez pas plus long-temps, je n'ai pas une autre jeune fille.

Maintenant, la jeune fiancée n'a plus nul chagrin, et repose la nuit dans les bras de Pierre.

AAGE ET ELSE.

Il y a, dans le recueil de Percy, *Reliques of ancient english poetry*, tom. III, pag. 127, une charmante ballade qui ressemble beaucoup à celle-ci. C'est, comme dans celle-ci, un jeune amant qui sort de son cercueil et vient voir sa bien-aimée; lorsqu'il la quitte après lui avoir raconté tout ce qu'il souffre dans sa demeure souterraine, la jeune fille le rappelle, et, ne pouvant l'arrêter, elle meurt de douleur :

O sây my only true love, stay,
The constant Margret cried :
Wan grew her cheeks, she closed her een
Stretched her saft limbs and died.

Le chevalier Aage s'en va dans une île, et se fiance avec Else, la belle jeune fille. Il se fiance richement avec Else, la belle. Un mois après, il était enseveli dans la tombe noire.

Else le regrette amèrement. Sous sa couche de terre le chevalier l'entend qui soupire. Il se lève. Il prend son cercueil sur ses épaules, et se dirige vers sa demeure.

Il frappe à la porte avec son cercueil : — Lève-toi, jeune fille, dit-il. Ouvre ta chambre à ton fiancé. — Non, répond Else, je n'ouvrirai pas, à moins que tu ne puisses, comme autrefois, prononcer le nom de Jésus.

— Lève-toi, dit-il, et ouvre la porte. Je puis, comme autrefois, prononcer le nom de Jésus. Else se lève avec

des larmes sur les joues. Else ouvre la porte au mort, et le fait entrer. Elle prend un peigne d'or et le passe dans la chevelure de son bien-aimé. A chaque cheveu qu'elle enlève, elle verse d'abondantes larmes.

— Mon bien-aimé, mon cher Aage, dit-elle, raconte-moi comment tu te trouves dans la terre sombre. — Chaque fois, répond Aage, que tu es d'une humeur joyeuse, ma tombe est entourée de feuilles de roses. Chaque fois que tu pleures, je vois tomber dans mon cercueil des gouttes de sang.

— Voilà que le coq rouge chante. Il faut que je te quitte. Tous les morts retournent en terre. Je dois m'en aller avec eux. Voilà que le coq noir chante. Il faut que je descende dans mon tombeau. Les portes du ciel sont ouvertes. Il faut que je te dise adieu.

Le chevalier se lève, prend son cercueil sur son dos, et s'avance avec peine du côté du cimetière; car Else est désolée, et s'en va avec celui qu'elle aime à travers la forêt obscure.

Et quand ils eurent traversé la forêt et qu'ils arrivèrent dans le cimetière, les cheveux dorés d'Aage pâlirent. Et quand ils eurent traversé le cimetière et qu'ils entrèrent dans l'église, les joues roses d'Aage pâlirent.

— Écoute, dit-il, écoute Else, ma bien-aimée. Ne pleure plus sur ton fiancé. Lève les yeux au ciel, et vois comme il est beau avec toutes ses étoiles.

Elle lève les yeux au ciel. Elle regarde les étoiles. Pendant ce temps, le mort descend dans son caveau. Elle ne le revit plus. La jeune fille retourne tristement dans sa demeure. Un mois après, elle était ensevelie dans la terre sombre.

LA COLLINE DES ELFES.

Je reposais ma tête sur la colline des elfes. Mes yeux commençaient à s'assoupir. Deux jeunes filles s'avancent pour causer avec moi. La première me frappe sur la joue. La seconde me murmure à l'oreille : Éveille-toi, beau jeune homme, si tu veux danser avec nous. Éveille-toi, beau jeune homme, si tu veux danser avec nous. Mes jeunes compagnes chanteront pour toi le plus doux chant qu'on puisse entendre.

L'une d'elles, plus belle que toutes les femmes, commence son chant. L'eau du fleuve rapide s'arrêta pour l'écouter. Les petits poissons agitèrent leur queue dans les flots, et les oiseaux chantèrent dans les bois et dans la vallée.

« Écoute, beau jeune homme, veux-tu rester avec nous? Je t'apprendrai à lire et à écrire les runes puissantes. Je t'apprendrai à dompter l'ours et le sanglier sauvage. Le dragon qui garde des monceaux d'or te cédera la place qu'il occupe.

Et les jeunes filles dansaient d'un côté et de l'autre à la manière des elfes, et moi je les regardais appuyé sur mon épée. — Écoute, beau jeune homme, si tu ne veux pas nous parler, l'épée et le poignard aigu traverseront ton cœur.

Si, par bonheur pour moi, Dieu n'avait pas permis que le coq vînt à chanter, je serais resté parmi ces femmes sur la colline des elfes. Voilà pourquoi je vous le dis, vous qui chevauchez dans la forêt, n'allez pas vous endormir sur la colline des elfes.

STRANGE ET CHRISTINE.

Christine est arrivée dans sa demeure et écoute les paroles de Strange.

Il dit qu'il aime une autre femme appelée Slegfred, et que Christine n'aura plus un moment de joie.

Christine fait préparer son chariot. Strange fait seller son cheval.

Christine court en voiture, Strange chevauche pendant la longue nuit à travers les broussailles sombres.

Christine arrive au thing et y trouve des hommes et des femmes.

— Sois la bienvenue, Christine, ma chère sœur; qu'y a-t-il de nouveau dans ta vie?

— Le jour j'entends des menaces et des moqueries; la nuit je suis chassée du lit.

La nuit je suis chassée du lit et traînée par mes beaux cheveux.

Il dit qu'il veut tellement aimer sa Slegfred que je n'aurai plus un moment de joie.

Il dit qu'il veut aimer sa femme Slegfred, et la petite Christine sera bien malheureuse.

Le roi de Danemark appelle deux de ses gens et leur dit : Faites venir Strange près de moi.

Strange arrive et se tient debout devant la large table.

— Mon roi m'a ordonné de venir près de lui.

— Écoute, Strange, comment te conduis-tu avec la petite Christine?

— Comment je me conduis avec votre sœur? j'espère qu'elle ne se plaint pas de moi?

— Prenez Strange avec son casque d'or, et coupez-lui la tête.

Ils lui placent la tête sur un billot et la lui abattent. Christine pleure, se tord les mains et s'écrie : Ma douleur me fera mourir.

Elle pleure, se tord les mains et dit : Je n'avais qu'un chagrin, à présent j'en ai deux.

L'INNOCENCE RECONNUE.

Le malheur est à la porte de chaque homme. La petite Christine l'a éprouvé.

Pierre revient du thing. La petite Christine court à sa rencontre.

— Soyez le bienvenu, mon Pierre, soyez le bienvenu. Quelles nouvelles rapportez-vous du thing?

— Je rapporte des nouvelles du thing. Mais elles ne sont pas bonnes.

Ton fiancé t'a défendue, car on a parlé de toi, on a parlé de meurtre et de déshonneur.

— Mon cher Pierre, ne croyez pas à ces propos. On a souvent calomnié les femmes les plus honnêtes.

— Écoute, ma chère fille, tu en sauras quelque chose aujourd'hui; les paysans charrient du bois, demain tu seras brûlée.

Ils prirent la petite Christine, jetèrent sur elle un manteau bleu et la portèrent sur un cheval.

Elle arrive dans la plaine verte. — Loué soit notre Père qui est au ciel. Je vois mon lit de fiancée.

Ma couche est si rouge. Mes coussins sont si bleus. Il y a peu de chevaliers qui marient ainsi leur fille.

Ils prennent la petite Christine et la placent au milieu de l'assemblée; deux de ses femmes tressent ses blonds cheveux.

Douze juges la condamnent à mort. Douze juges la condamnent à être brûlée.

On prend la petite Christine, on la jette dans le brasier ardent. Le feu l'entoure. Elle reste belle et rose.

— Grâces soient rendues au Dieu puissant qui est venu à mon secours. Maintenant j'irai dans un cloître et je servirai Dieu jusqu'à ma mort.

Elle entre au cloître. Son père et son fiancé moururent de douleur.

Elle entre au cloître et met avec bonheur le voile noir sur ses beaux cheveux.

HELLA.

Hella est assise dans sa demeure et brode un vêtement.

Elle le coud avec de la soie, elle le brode avec de l'or.

Un messager s'en va dire à la reine : Hella fait un étrange travail.

La reine s'enveloppe dans ses fourrures et va trouver Hella.

— Salut, à toi Hella, tu couds avec ardeur, mais tu ne fais jamais qu'une étrange broderie.

— Il faut bien qu'il en soit ainsi, mon destin a été si triste.

Mon père était un noble roi. Quinze chevaliers le servaient à table.

Mon père prit grand soin de moi. Douze chevaliers devaient me garder.

Onze d'entre eux me servaient chaque jour. Le douzième me séduisit adroitement.

Celui qui me séduisit était Hildebrand, fils du roi d'Angleterre.

A peine étions-nous dans ma chambre que mon père en fut instruit.

Il appelle tous ses gens. — Levez-vous, dit-il, mes hommes d'armes, et prenez votre épée.

Ils frappent à la porte avec le glaive et la lance : Lève-toi, Hildebrand, et viens ici.

Hildebrand me frappe sur la joue, et me dit : Ne prononce pas mon nom, ma bien-aimée.

Il franchit le seuil de la porte, sa bonne épée à la main.

Des premiers coups il abat mes sept frères aux cheveux blonds.

Le plus jeune seul restait, et je l'aimais beaucoup.

Je m'écrie : Hildebrand, arrêtez-vous, au nom de Dieu !

Laissez vivre mon jeune frère, afin qu'il porte de nos nouvelles à ma mère.

A peine avais-je dit ces mots que Hildebrand tombe avec huit blessures.

Mon frère me prend par les cheveux et m'attache au pommeau de sa selle.

Et il n'y avait pas sur le chemin une racine qui ne m'enlevât un morceau du pied.

Et il n'y avait pas une pierre qui ne m'enlevât un morceau de la jambe.

Et il n'y avait pas un étang si profond où le cheval de mon frère ne se jetât à la nage.

Quand nous arrivâmes dans notre maison, ma mère était là pleine de douleur.

Mon frère fit bâtir une haute tour et la remplit de rudes épines.

Il me prit par les vêtements et me jeta dans cette sombre prison.

Partout où je posais le pied, les épines faisaient couler mon sang.

Mon frère voulait me tourmenter, ma mère voulut me vendre.

Ils m'ont vendue pour une cloche neuve qui est dans l'église de la Vierge.

Au premier son de cette cloche, le cœur de ma mère s'est brisé en deux.

A peine Hella avait-elle prononcé ces mots qu'elle tomba morte dans les bras de la reine.

SIGNE.

La maîtresse de maison appelle sa servante : — Pourquoi, lui dit-elle, es-tu pâle et malade ?

— Il n'est pas étonnant que je sois pâle, j'ai tant d'étoffes à couper et à coudre.

— J'ai vu tes joues fraîches comme les roses, à présent elles sont blanches comme la mort.

— Je ne veux pas vous le cacher plus long-temps. Mon jeune maître m'a séduite.

— Si ton jeune maître t'a séduite, que t'a-t-il donné pour prix de ton honneur ?

— Il m'a donné des souliers à boucles d'or que j'ai mis avec douleur.

Il m'a donné un vêtement de soie que j'ai usé dans la souffrance.

Il m'a donné un anneau d'or comme tu n'en as pas.

— A quoi te servent ces riches présents, ma pauvre petite ?

— Il a promis de m'épouser, et voilà pourquoi il m'a fait ces présents.

— A quoi te servent ses promesses ? Il en a fait de semblables à toutes les jolies jeunes filles.

— Je vais jouer de ma harpe, mon jeune maître m'appellera près de lui.

Elle fait résonner la première corde de la harpe. Son jeune maître l'entend dans son lit.

— Il appelle son valet et lui dit : — Prie la servante de ma mère de venir ici.

Il frappe sur le bord du lit : — Viens t'asseoir là, dit-il, viens auprès de moi.

— Oh ! non, je n'ose, jamais je ne me suis assise là.

— Si tu ne t'es pas assise sur mon lit, tu as pourtant dormi dans mes bras.

Maintenant tu es ma bien-aimée, et je passerai chaque nuit avec toi.

MORTEN DE FOGELSANG.

Morten de Fogelsang chevauche dans la bruyère verte. Un matin, il est saisi d'un mal mortel.

Il donne à l'église son or rouge, au cloître son cheval, et l'on ensevelit avec soin son corps dans la terre.

Le jeune Folmer chevauche par monts et vaux. Après lui arrive Morten de Fogelsang, qui veut lui parler.

— Écoute, jeune Folmer, arrête-toi un instant et réponds-moi. Je te le jure par ma foi de chrétien, je ne veux pas te tromper.

— Te voilà, Morten, comment peux tu monter ainsi à cheval ? On a hier enseveli ton corps.

— Je ne chevauche pas pour un procès ni pour un jugement. Je chevauche pour un petit champ qui a été joint à Fogelsang.

Je ne chevauche pas pour l'or rouge, je chevauche pour un petit champ qui appartient à des orphelines.

Avant de rentrer chez toi, dis à ma femme Mettelille qu'elle rende ce champ pour que mon âme retrouve le repos.

Si elle ne veut pas te croire, dis-lui qu'elle trouvera mes souliers à l'entrée de ma chambre.

A l'entrée de ma chambre elle trouvera mes deux souliers pleins de sang, à minuit.

— Allez en paix, Morten, et reposez vos jambes fatiguées. Je vous le jure par ma foi de chrétien, le champ sera restitué.

Louée soit Mettelille. Elle fut fidèle à son époux. Elle rendit le champ, et l'âme du mort retrouva le repos.

HAFBUR ET SIGNE.

Le roi Hafbur et le roi Sivard sont en rivalité pour la jeune Signe qui est très-belle.

Hafbur, fils du roi, s'éveille au milieu de la nuit et parle de ses rêves agités.

— Il m'a semblé que j'étais dans les hautes régions du ciel. J'avais ma bien-aimée dans mes bras, nous volions à travers les nuages.

Les jeunes filles et les femmes qui étaient là ne prennent pas garde à ses paroles, mais sa mère chérie fait attention à son rêve.

— Va-t'en dans la montagne, et vas-y bien vite ; prie la fille aînée de l'elfe de t'expliquer ton songe.

Hafbur, fils du roi, prend son épée dans sa main gauche et va dans la montagne chercher la jeune fille.

Il frappe sur la montagne d'une main légère ; la fille de l'elfe s'éveille et sait de quoi il s'agit.

— Salut à vous, habile fille de l'elfe, enveloppée dans votre fourrure. Je vous prie au nom du Dieu suprême de m'expliquer mes songes.

Il m'a semblé que j'étais dans les hautes régions du ciel. J'avais ma bien-aimée dans mes bras et nous volions à travers les nuages.

— Si tu as rêvé que tu étais dans le ciel, c'est que tu obtiendras celle que tu as aimée. Si tu as rêvé que tu volais dans les nuages, c'est que tu mourras pour elle.

— Si j'ai le bonheur de posséder celle que j'aime, peu m'importe de mourir pour elle.

Hafbur laisse croître ses cheveux, revêt des habits de femme, et s'en va dans la demeure de Sivard pour apprendre à faire un adroit tissu.

Il se fait faire des vêtements de femme, il quitte sa maison pour séduire la fille du roi Sivard.

Lorsqu'il est près de la demeure du roi, il s'enveloppe dans son vêtement et monte dans la chambre des femmes.

— Salut à vous, femmes et jeunes filles, nobles épouses et vierges fières, et à vous surtout, fille du roi de Danemark, si vous êtes là.

Salut à vous, Signe, fille du roi, vous filez l'écheveau de soie. Hafbur m'a envoyée vers vous pour que vous m'appreniez à faire l'habile tissu.

—Si Hafbur vous a envoyée à moi, soyez la bienvenue. Je vous apprendrai de mon mieux ce que je connais.

Tous les tissus que je sais faire, je vous les montrerai volontiers; vous mangerez ce qui me sera servi, vous coucherez avec mes femmes.

— J'ai mangé avec des enfants de roi et couché avec eux. S'il faut que j'aille dans le lit de vos femmes, c'est un malheur pour moi.

— N'en parlons plus, ma belle jeune fille, vous n'aurez ici nul chagrin. Vous mangerez avec moi, et vous reposerez dans mes bras.

Les fières jeunes filles sont assises et travaillent avec ardeur; mais Hafbur, fils du roi, ne travaille pas. Il joue avec l'aiguille qu'il tient à la bouche.

Elles cousent le cerf et la biche, tels qu'on les voit courir dans la forêt. Quant à Hafbur, on ne lui donne jamais un vase si grand qu'il ne le vide.

Entre la mauvaise servante. Ce fut un fâcheux moment. — Jamais, dit-elle, je n'ai vu une jeune fille qui sût moins travailler.

— Jamais je n'ai vu une jeune fille qui sût moins coudre ; jamais je n'ai vu une jeune fille qui bût mieux le vin.

La mauvaise servante dit ces perfides paroles : — Jamais je n'ai vu une noble jeune fille qui bût autant que celle-ci.

Elle a l'aiguille dans la bouche, et ne fait pas un point. Si grand que soit le vase qu'on lui apporte, elle le vide en entier.

Jamais je n'ai vu des yeux aussi hardis que ceux de cette jeune fille. De plus, elle a des mains qui sont comme du fer.

— Écoute, petite servante, pourquoi te moques-tu ainsi de moi? Je ne t'ai jamais dit un mot offensant, de quelque façon que tu couses.

Laisse là tes railleries ; laisse tes injures. Ne t'occupe pas de moi. De quelque côté que je tourne les yeux, je ne fais pas attention à toi.

Hafbur, fils du roi, commence à coudre. Il coud le cerf et la biche, tels qu'ils sont quand ils fuient devant les chiens.

Il coud des lis, il coud des roses, il coud des petits oiseaux sur les arbres. Les jeunes filles l'admirent et ne veulent plus le quitter.

Elles cousent tout le jour, tout le soir, et une partie de la nuit. Puis elles se lèvent pour aller au lit.

Hafbur, fils du roi, demande quel lit il aura.—Vous coucherez dans ma chambre, sur les coussins bleus.

D'abord, la fière Signe monte l'escalier ; puis vient Hafbur qui rit dans son cœur.

Le flambeau de cire est allumé. Tous deux étaient bien joyeux. Mais la servante les suit avec de mauvaises pensées.

Le flambeau est éteint, et la servante s'éloigne. Ils pensent qu'ils sont seuls. Hafbur tire sa robe rouge, et son épée reluit.

Il se met adroitement dans le lit, et, je le dis sur ma foi, son armure résonne.

Signilde lui dit avec franchise : — Je ne vis jamais une si belle jeune fille avec un vêtement si rude.

Elle pose sa main sur la poitrine de Hafbur, toute couverte d'or et brillante. — D'où vient que votre poitrine n'est pas comme celle des autres femmes?

— C'est l'usage dans mon pays, pour que les femmes puissent aller au thing à cheval; les anneaux de l'armure aplatissent leur sein.

Les deux enfants du roi restèrent là toute la nuit, causant beaucoup, dormant peu. Ils pensaient à tant de choses!

— Dites-moi, fière Signilde, pendant que nous sommes ainsi réunis, quel est dans le monde l'amant qui vous tient à cœur?

— Nul ne me tient plus à cœur que le roi Hafbur, et je ne puis l'avouer.

Ce roi Hafbur, jamais mes yeux ne l'ont vu; j'ai seulement entendu son cor doré quand il va au thing et quand il en revient.

— Si c'est Hafbur, fils du roi, dont votre cœur est ainsi occupé, tournez-vous de ce côté, ma chère amante, il est près de vous.

— Si vous êtes Hafbur, fils du roi, pourquoi voulez-vous me déshonorer? Pourquoi ne vous présentez-vous

pas dans la demeure de mon père avec les chiens et l'épervier?

— Je suis venu dans la demeure de votre père avec les chiens et l'épervier. Votre père m'a dit non, et s'est moqué de moi.

Pendant qu'ils causaient ainsi ensemble, pensant être seuls, la mauvaise servante était là qui les écoutait.

Honte à cette méchante femme! Elle fit beaucoup de mal. Elle enleva la bonne épée de Hafbur et son armure neuve.

Elle prit sa bonne épée et son armure neuve, et courut à la chambre où reposait le roi.

— Éveillez-vous, éveillez-vous, roi Sivard, vous dormez trop long-temps; maintenant Hafbur est dans le lit de Signilde.

— Ce ne peut être Hafbur, ne me dis pas cela. Il est loin d'ici dans l'est, combattant contre des guerriers.

Tais-toi donc, mauvaise servante, et ne mens pas ainsi en parlant de ma fille; demain, au soleil levant, je te ferai brûler.

—Écoutez, mon noble seigneur, si vous ne voulez pas me croire, voici sa brillante épée et son armure bleue.

Le roi Sivard en colère appelle ses gens. — Levez-vous, levez-vous, mes hommes d'armes; il y a ici un rude combattant.

Prenez votre épée et votre bouclier à la main, et agissez bravement. Hafbur, fils du roi, est dans cette maison. C'est un vaillant homme.

Ils frappent à la porte avec l'épée et la lance.—Lève-toi, jeune Hafbur, et va dans la cour.

La fière Signilde les entend, et se tord les mains :— Écoute, Hafbur, fils du roi, qui est là dehors!

Loué soit Hafbur! Il se défendit en homme, et ne put être pris que quand les colonnes du lit tombèrent.

Ils s'emparèrent de lui et l'enchaînèrent avec des chaînes neuves, qu'il brisa dans sa colère, comme si c'eût été du plomb.

Alors la vieille servante leur donna ce malheureux conseil : — Liez-le avec les cheveux de Signilde, il ne remuera ni pied, ni main.

Prenez un cheveu de Signilde, et liez-lui les bras; l'amour qu'il a pour elle l'empêchera de le briser.

Ils prirent deux cheveux de Signilde, et lui lièrent avec cela les deux mains. Il aimait tant Signilde qu'il ne voulut pas briser cette chaîne.

La fière et douce jeune fille pleure, et lui dit : — Hafbur, brise ces cheveux, c'est moi qui le veux.

On emmène le prisonnier dans la forteresse. Des jeunes filles, des femmes, et avant tout, sa bien-aimée, vont près de lui.

On charge de fers pesants Hafbur, fils du roi. Signilde va près de lui et revient, et verse des larmes amères.

Elle lui dit avec douleur : — Voici mes trois tantes, voulez-vous qu'à l'instant même elles prient pour vous?

Car demain, avant le lever du soleil, mon père est décidé à vous faire pendre au chêne le plus élevé.

Hafbur lui répond sans colère : — Suis-je donc si peu de chose que des femmes doivent prier pour moi?

Écoutez, chère Signilde, donnez-moi une preuve de votre bon vouloir. Quand vous me verrez flotter au vent, brûlez-vous dans votre chambre.

— Bien, répond la fière Signilde, bien, Hafbur, fils du roi, je ferai ce que vous désirez.

Une troupe nombreuse descend du château avec

Hafbur. Tous ceux qui le voyaient pleuraient et témoignaient leur blâme.

Arrivé sur le lieu où il devait mourir, il demanda un instant de délai; il voulait mettre son amante à l'épreuve. — Pendez mon manteau rouge, et laissez-moi voir ce qui se passe. Il en coûtera au roi Sivard de me pendre à un arbre.

Signilde voit le manteau. Son cœur est bien triste. Elle se dit : — Mon malheur n'est que trop certain, à quoi sert de vivre plus long-temps?

Elle appelle ses femmes; elle était bien décidée. — Montons dans notre chambre pour y trouver un passe-temps.

Puis elle dit : — Je me donnerai la mort aujourd'hui, et je retrouverai Hafbur dans le ciel.

S'il y a ici quelqu'un qui soit coupable de la perte de Hafbur, je m'en vengerai, car nous brûlerons ensemble.

S'il y a dans la demeure du roi des hommes qui se réjouissent de la mort de Hafbur, je m'en vengerai sur leurs fiancées.

Elle met le feu à la chambre, qui s'enflamme à l'instant. L'incendie éclate. C'est ainsi que Signilde montre son amour.

Hafbur détourne la tête, regarde, et voit la chambre de Signilde tout en feu.

— Retirez mon manteau rouge, laissez-le tomber par terre. Quand j'aurais dix vies à ma disposition, je ne demanderais pas à les garder.

Le roi Sivard regarde par la fenêtre; son esprit est inquiet. Il voit Hafbur pendu à un chêne, et la chambre de Signilde en feu.

Un jeune valet, revêtu d'un vêtement rouge, s'a-

vance, et dit : — La fière Signilde brûle dans sa chambre avec toutes ses femmes.

— Jamais, dit Sivard, deux enfants de roi n'ont eu un si triste sort.

Si j'avais su que leur amour fût si puissant, je ne les aurais pas séparés pour tout le Danemark.

Courez à la chambre de Signilde, et tâchez de la sauver; courez au gibet, Hafbur n'est pas un voleur.

Et quand ils arrivèrent à la chambre de Signilde, elle était couchée sans vie dans le feu; et quand ils arrivèrent au gibet, Hafbur était mort.

On prit Hafbur, fils du roi, on l'enveloppa d'un linge blanc, et on le mit en terre sainte, près de sa bien-aimée.

On prit la servante par le cou et par les cheveux, et on lui fit souffrir une mort affreuse. Elle fut enfouie vivante dans la terre. Ce fut là son lit nuptial.

AXEL ET VALBORG.

Les personnages de ce roman chevaleresque et poétique sont norvégiens. La scène de séparation des deux amants s'est passée, disent les habitants de Drontheim, dans leur magnifique cathédrale, devant l'hôtel vénéré de Saint-Olaf; mais toute la Scandinavie s'est emparée de cette charmante tradition. En Danemark et en Suède, en Islande et aux Feroe, partout on connaît l'histoire d'Axel et Valborg. Elle a été çà et là écrite mainte fois en prose et en vers, et Oehlenschlæger l'a fait revivre dans une de ses plus belles tragédies.

Elles jouent avec un jeu d'or sur la large table pour le plaisir et le contentement de tous. Elles jouent, les deux femmes, avec honneur; les dés tombent d'une façon merveilleuse, car la fortune change souvent.

Les dés tombent, tournent et changent rapidement. Ainsi tourne la roue de la fortune, si vite qu'à peine en suit-on le cours.

La reine Malfred et la jeune femme jouent dignement avec un jeu d'or sur les planches; l'enfant joue avec des pommes et des poires.

Sur le plancher l'enfant est beau à voir jouer avec des fruits et des fleurs. Alors entre Axel Thordsen ; il songe à aller à Rome.

L'esprit et la vertu l'accompagnent. Il salue la reine et les belles jeunes filles; il aime la noble enfant dans son cœur ; il devait éprouver les caprices du sort.

Dans ses bras il prend la petite créature, lui frappe sur la joue : Plût à Dieu, dit-il, que tu fusses assez grande! tu serais bientôt ma femme.

Sa jeune sœur lui dit : Quand même cette petite fille porterait la robe brodée d'or, et quand elle deviendait cette nuit assez grande, tu ne pourrais l'épouser.

La mère de la jeune fille prend la parole et dit la vérité : Vous êtes tous deux d'une naissance égale, mais trop proches parents.

Il tire de son doigt un anneau d'or et le donne à l'enfant comme un jouet ; mais quand elle devint grande et quand son intelligence fut mûre, cet anneau fit pâlir ses joues.

« Viens, lui dit-il, viens, ma petite fiancée, aujourd'hui je te donne ma foi ; à présent, je vais voyager hors de la contrée et voir des hôtes étrangers.

Axel s'en va hors du pays. L'honneur et la vertu l'accompagnent. Sa jeune fiancée est mise dans un cloître pour apprendre à coudre.

Elle apprend à coudre la soie, elle apprend à lire ; elle s'acquiert par ses qualités une noble réputation. Grande est sa vertu, et grand aussi l'honneur de son nom.

De nobles mœurs comme les siennes doivent être louées de tout le monde. Elle a aussi beaucoup de raison, et mérite d'être comptée parmi les gens sages.

Il y avait onze ans qu'elle était dans le cloître, lorsque Dieu rappela sa mère à lui. La reine la fit venir dans sa demeure ; elle la choisit entre toutes.

Axel sert à la cour de l'empereur et porte l'éperon doré. Il porte le glaive à son côté, sa vie est toute chevaleresque.

Une nuit qu'il était couché mollement, comme il

convient à un seigneur, des rêves agités l'empêchent de goûter le repos.

Il est couché dans la chambre haute sur des coussins de soie, et la nuit il ne peut dormir ; il voit en rêve sa douce fiancée.

Il rêve que Valborg est couverte de vêtements de velours. Près d'elle est assis Hagen, fils du roi, qui sollicite d'elle un aveu.

Le matin, de bonne heure, dès que l'alouette fait entendre sa voix, Axel se lève à la hâte et prend ses vêtements.

Il selle son coursier gris et court avec joie dans la forêt. Il voulait éloigner de lui la pensée de son rêve, et se plaisait à entendre le chant de l'oiseau.

Il continue sa route à travers la forêt, et au même instant rencontre un pèlerin.

— Salut, dit-il, pèlerin pieux! Quels sont tes projets? Tu viens de mon pays, je le vois à tes vêtements.

— La Norvége est ma patrie ; mes ancêtres sont de la race des Gildes. J'ai fait vœu d'aller à Rome, je voudrais voir le pape.

— Si tu es de la famille des Gildes, tu es mon parent. La noble Valborg m'a-t-elle oublié? Dis-moi si tu la connais.

— Valborg est une belle jeune fille ; je la connais bien. Il y a beaucoup de chevaliers qui sont amoureux d'elle.

Je la connais bien ; elle porte des vêtements de marte zibeline ; elle est la première de toutes les jeunes filles qui sont à la cour du roi.

Elle est comme un lis épanoui sur sa tige. Parmi toutes les jeunes filles du pays, on n'en connaît pas une plus belle.

La mère de Valborg repose sous le marbre auprès de son noble époux. La reine Malfred a fait venir près d'elle la jeune fille, et l'aime et la respecte.

Elle porte des bijoux d'or à sa main blanche, des perles sont enlacées à ses cheveux ; partout où elle va, chacun la nomme la fiancée d'Axel.

On la nomme la belle fiancée d'Axel ; mais ses parents veulent la donner à Hagen, fils du roi. Voilà ce qui les réjouit.

Axel, fils de Thord, s'enveloppe dans sa fourrure et entre dans la salle où est l'empereur romain.

— Henri, vous êtes un noble empereur, vous êtes un doux maître; je vous demande la permission de chevaucher vers ma patrie.

Mon père et ma mère sont morts, mes biens sont en péril ; mais ce qui me force surtout à partir, c'est ma douce fiancée, qu'un autre veut épouser.

— Je te donne volontiers cette permission, je te la donne à l'instant. Quand tu reviendras, ta place te sera rendue.

Axel quitte la cour de l'empereur. Une troupe brillante l'accompagne, et tous ceux qui étaient là font des vœux pour son bon voyage.

Il marche à la hâte et sans s'arrêter ; trente hommes le suivent. Quand il arrive à sa demeure, il s'avance tout seul.

Axel, fils de Thord, entre dans la salle ; sa sœur chérie est là qui repose.

— Te voilà, ma chère sœur Helfred, tu ne m'attendais pas. Comment se porte ma fiancée Valborg, cette fleur entre les fleurs?

— Valborg est bien, c'est la plus belle des jeunes

filles. Elle sert dans la demeure de la reine, qui l'a choisie entre toutes.

— Donne-moi un conseil, ma sœur Helfred, donne-moi un bon conseil. Comment faire pour parler à ma fiancée sans que personne nous entende ?

— Enveloppe-toi dans la soie, prends un riche vêtement, dis que tu es envoyé par moi pour parler à Valborg elle-même.

Axel, fils de Thord, s'en va vers la chambre de la reine ; il rencontre les jeunes filles qui reviennent de vêpres.

Il prend la main blanche de Valborg, et lui dit d'une voix douce : Je suis envoyé par Helfred, je voudrais vous parler.

Elle brise le cachet d'une grande lettre et la lit tout entière. Il y avait là des paroles d'amour que personne ne pouvait mieux dire.

Il y avait là cinq anneaux d'or avec des roses et des lis. C'est Axel qui vous les donne, Axel qui vous aima si jeune.

Vous avez promis d'être ma fiancée, vous me garderez votre foi. Je ne vous tromperai pas tant que je serai dans ce monde [1] ; je vous le jure, ma bien-aimée.

Ils entrent tous deux dans la chambre élevée ; ils promettent l'un l'autre de se rester fidèles ; ils se font le serment.

Ils jurent par sainte Dorothée et par la Vierge sainte de vivre et de mourir avec honneur.

Axel va dans la demeure du roi. Il était heureux et gai ; sa fiancée reste dans sa chambre, elle joue et rit.

[1] Littéralement : dans *l'île de ce monde*. Au moyen âge, la plupart des géographes regardaient la terre comme une surface ronde entourée d'eau.

Cinq mois se passent, et puis neuf mois. Onze fils du comte viennent auprès de Valborg pour la demander en mariage.

Onze beaux chevaliers la courtisent avec honneur ; le douzième est Hagen, fils du roi, qui l'implore soir et matin.

— Écoutez, douce et belle Valborg, voulez-vous être ma bien-aimée ? Je vous donnerai le nom de reine, et vous porterez la couronne.

— Écoutez, Hagen, fils du roi, ce que vous demandez ne peut être. J'aime Axel, et ne cesserai pas de l'aimer.

Hagen entre en colère, et, s'enveloppant dans sa fourrure, il va dans la salle brillante où est sa mère.

— Ma mère chérie, quel conseil me donnez-vous Je courtise la belle Valborg, elle ne me montre que haine et dédain.

Je lui parle avec respect, je lui offre mon royaume, mes terres; elle répond qu'elle aime Axel et ne veut pas le tromper.

— Si Valborg est engagée, il faut qu'elle tienne sa promesse. Il y a dans les familles de comtes plusieurs femmes aussi convenables.

— Il y a bien des filles de comtes aussi convenables et aussi riches, mais pas une aussi belle que Valborg, ni d'un cœur si bien doué.

— Tu ne peux l'obtenir de force, car ce serait une honte. Si tu emploies les armes pour l'avoir, Axel ne restera pas tranquille.

Hagen, fils du roi, est en colère. Il sort en colère de la chambre de sa mère, et rencontre son confesseur, le frère noir Knud.

— Pourquoi mon maître a-t-il l'air si triste ? Quelle

pensée l'agite? Quel malheur lui est-il arrivé? Veut-il me le dire ?

— Un grand malheur m'est arrivé, un malheur qui m'afflige par-dessus tout : je ne puis épouser la belle Valborg, elle est la fiancée d'Axel.

— Si Axel est son fiancé, il ne l'emmènera pas dans sa demeure. Dans le couvent des frères noirs, près d'ici, on connaît leur naissance.

Ils sont enfants de frère et de sœur, issus d'une noble race. Une femme, qui est morte à Hoeijeborg, les a tenus sur les fonts de baptême.

Selon les règles de notre couvent, ils sont alliés par le baptême ; il est facile de le faire voir, ils sont alliés de trop près.

Que monseigneur envoie des lettres dans le pays, on obéira au chapitre. Axel n'aura pas cette belle fleur de lis, nous le lui défendrons.

Hagen, fils du roi, appelle deux serviteurs : — Dites aux oncles de Valborg de venir me trouver dans ma demeure.

Les comtes s'avancent devant la large table avec honneur et dignité. — Notre clément seigneur nous a commandés de venir, nous attendons ses ordres.

— Je désire que votre nièce reste avec moi. J'en ferai une reine si vous voulez me la donner.

Les trois oncles, fiers et joyeux, répondent : — Valborg est née sous une heureuse étoile, voilà le fils du roi qui demande à l'épouser.

Les nobles comtes s'enveloppent dans leurs fourrures et montent dans la chambre où est la reine Malfred.

Ils saluent d'abord la reine avec respect et convenance, puis la belle Valborg, la plus belle de toutes les femmes qui étaient là.

— Reçois nos félicitations, chère nièce : Hagen, fils du roi, demande ta main, et nous voulons la lui accorder.

— Si vous m'avez fiancée à lui, je vous dirai la vérité. Axel est mon ami le plus cher, je ne le tromperai jamais.

Les trois comtes, fiers et puissants, répondent : — Ce que tu veux ne sera pas; jamais tu ne tiendras ta promesse.

Hagen, fils du roi, envoie des lettres dans le pays; il convoque l'archevêque et soixante-dix clercs.

Alors maître Erland s'écrie : Honte à celui qui a trouvé ce moyen ! Honte au frère Knud !

L'archevêque est debout devant la table et parle au roi avec noblesse. Mon digne seigneur m'a fait venir, quelle est sa volonté ?

— J'ai choisi une fiancée, il faut que vous nous donniez la bénédiction. Elle aime Axel et ne veut pas être séparée de lui.

On écrit une lettre qui est lue dans l'assemblée, et qui somme les deux fiancés de comparaître devant l'archevêque.

Le lendemain, de bonne heure, après l'office du matin, Axel et Valborg doivent partir pour se rendre à l'église.

Axel monte sur un puissant cheval et soupire du fond du cœur; Valborg monte en voiture et doit cacher son chagrin.

Le chevalier s'avance sur son beau cheval; toutes ses pensées sont en désordre; la jeune fille le suit en voiture et cache habilement sa douleur.

Devant l'église de Marie, les hommes descendent de

cheval; les fiancés entrent dans l'église avec leur escorte de parents et de cavaliers.

Ils sont assis dans la nef, où était l'archevêque avec les clercs. Que leur cœur est agité! c'est ce qu'il est facile de voir.

L'archevêque était là, sa crosse d'argent à la main; autour de lui les frères de l'ordre qui devaient empêcher l'amour des fiancés.

D'abord s'avance frère Knud, portant le livre des naissances. Il montre par la table généalogique qu'Axel est parent de Valborg.

Ils sont enfants de frère et de sœur, issus de la plus noble race. Leur parenté est au quatrième degré, il faut que le prêtre les sépare.

Une femme les a présentés à l'église lorsqu'ils ont reçu le don du baptême. Asbiœrn est leur parrain à tous deux; ils ne peuvent se marier.

Ils sont alliés par le sang, par la naissance, issus de la famille des Gildes; ils sont, de plus, frère et sœur par le baptême; ils ne peuvent se marier.

On les conduit à l'autel, et on leur met entre les mains un mouchoir. On rompt leurs liens parce qu'ils étaient parents.

Le mouchoir est coupé, et chacun d'eux en reçoit un morceau. Nul dans le monde n'est assez fort pour pouvoir lui-même régir son destin.

— Vous avez coupé en deux le mouchoir, nous sommes séparés. Désormais, c'en est fait, vous avez brisé notre volonté et notre amour.

On tire l'anneau d'or du doigt de Valborg et le bracelet de son bras. On rend au chevalier les dons qu'il a faits. Le lien de l'église est rompu.

Axel jette cet or sur l'autel en l'honneur de saint

Olaf, et jure que tant qu'il vivra il sera l'ami de Valborg.

Hagen, fils du roi, rougit de colère dans son vêtement de pourpre.

— Tandis que tu te souviendras d'elle, je te l'assure, elle cessera d'être vierge.

Erland l'archevêque, le plus sage de tous les clercs, dit alors : Celui-là est un pauvre homme qui ne connaît pas la force de l'amour.

Avec l'eau on éteint le feu, on étouffe l'incendie; mais l'ardeur de l'amour est telle, que nul homme ne peut l'étouffer.

La chaleur du soleil est si forte, que personne ne peut l'amortir; plus fort encore est le lien de l'amour : on ne le brise pas.

Axel dit à Hagen, qui était là avec un vêtement de soie rouge : Je mettrai fin à cette affaire, dussé-je en mourir demain !

Hagen, fils du roi, entre en colère, et s'avançant sur la large pierre : Demain, dit-il, tu jureras devant tous ces témoins.

Tu jureras sur l'épée et la sainte Écriture, ou que Valborg est encore vierge, ou que tu l'as eue dans tes bras.

— S'il est question de serment, je le veux bien. Je soutiendrai le combat aussi long-temps que je pourrai me mouvoir.

Dans sa chambre repose la noble Eskeline; elle s'éveille tout à coup dans son sommeil et s'écrie : Sainte Brigitte, soyez-moi en aide, quel rêve j'ai fait cette nuit !

J'ai rêvé à Julia la belle qui dort dans la terre noire.

Elle me priait avec instance, elle me conjurait d'être favorable à sa fille.

J'ai sept fils, et chacun d'eux a treize hommes à son service; ils ceindront l'épée et hasarderont leur vie pour secourir la douce jeune fille.

Mon ami, sellez dix chevaux et partez comme un homme brave; vous autres, suivez-le et assistez-la.

Nous avons sept fils, sept jeunes ducs hardis. C'est notre joie et notre bonheur de voir leur courage de chevaliers.

Julia et moi nous étions enfants de frère et de sœur. Ce serait une méchante chose si nous abandonnions sa fille.

Dès le matin, de bonne heure, lorsque le soleil se lève sur la bruyère, les chevaliers brillants s'en vont au château pour prêter leur grave serment.

Axel, fils de Thord, était prêt; il étend la main et leur dit : Avancez, comtes de la race des Gildes, et joignez-vous à moi.

Alors s'avancent onze chevaliers portant des vêtements de marte. — Nous nous unissons à vous, Axel, quoi qu'il arrive.

Des larmes coulent le long des joues de la jeune fille comme des gouttes de pluie. — Hélas! où trouverai-je des amis? je suis malheureuse et abandonnée.

L'archevêque Erland lui dit : Tu peux avoir beaucoup de parents, mais tu trouveras peu d'amis.

Tu peux avoir beaucoup de parents, mais tu ne trouveras pas d'amis. Que Dieu t'aide dans le danger, et puisses-tu vaincre ta douleur!

— Que mon père et ma mère soient morts, voilà ce dont je me plains à Dieu. Dieu, qui nous aide tous dans le besoin, sait bien les motifs qui m'ont fait agir.

Ma mère repose dans la tombe de marbre, mon père est dans la terre noire. S'ils étaient en vie tous deux, mes parents me seraient favorables.

Pendant qu'elle est là pleurant et soupirant dans son profond chagrin, l'époux d'Eskeline arrive à cheval.

Il s'avance rapidement devant elle et lui dit : Aujourd'hui, je veux te soutenir, c'est moi-même qui te l'offre.

Eskeline t'aime et te protége. Elle repose près de moi chaque nuit; elle et ta mère sont de la même famille. Voilà pourquoi je suis ici.

Venez, mes sept fils, unissez-vous à notre serment. Les fils de Charles de Sunderdal nous soutiendront aussi.

Onze fils de ducs s'avancent vêtus de marte et de zibeline, vêtus comme des princes, et les cheveux frisés.

Onze comtes s'avancent à la fois fermes et intrépides. Leurs cheveux blonds sont frisés et leurs épées dorées.

— Avec la jeune fille nous ferons un serment et nous formerons un pacte. Vous deux, enfants d'une noble race, approchez, et que tout le monde écoute.

Sur le livre de messe Axel pose une de ses mains, et de l'autre il tient son épée. Ses parents sont près de lui, les plus braves et les meilleurs.

La poignée de son glaive est dans sa main, la pointe pose sur une pierre. Il fait son serment devant tous ceux qui sont là.

Il est vrai que j'ai aimé la belle Valborg; elle était ma plus douce joie; mais jamais je n'ai été assez près d'elle pour l'embrasser.

La jeune fille pose sa main sur le livre de messe, et jure par Notre-Dame : « Jamais mes yeux n'ont été assez hardis pour regarder en face Axel. »

On place sur sa tête un dais brillant, on la conduit

en pompe dans la salle, et on la nomme la fiancée du roi.

Hagen, fils du roi, s'avance et prononce ces paroles : Nul chevalier et nul écuyer ne doit sortir d'ici cette nuit.

Je me fiance avec la fière Valborg. Elle est la bien-aimée de mon cœur ; elle sera reine et portera la couronne d'or.

La table est dressée et couverte d'un linge. Le vin coule avec la bière. Axel est assis là triste et causant avec sa bien-aimée.

— Dites-moi, ma chère Valborg, tandis que nous sommes ici, que devons-nous faire pour étouffer les désirs de notre cœur ?

— S'il faut que j'épouse le roi, c'est contre ma volonté. Quand je vivrais mille ans, je ne cesserai de penser à vous.

Je veux m'asseoir à l'écart dans ma chambre, faire des broderies d'or. Je vivrai toujours tristement comme la colombe.

La colombe ne se repose pas sur le gazon vert, même quand ses pieds sont las ; elle ne boit pas l'eau pure, elle la remue d'abord avec ses pattes.

Pour vous, vous courez si joyeusement après le chevreuil sauvage, que bientôt tous les souvenirs que je vous donne se dissiperont.

— Si pendant le jour je poursuis dans la forêt les bêtes sauvages, que ferai-je pendant la nuit quand je ne pourrai dormir ?

Je veux vendre les biens de mon père pour de l'or et de l'argent. Je m'en irai sur une terre étrangère et mourrai de douleur.

— Non, vous ne vendrez pas vos biens. Il est triste

de s'en séparer. Envoyez un message à Asbiœrn. Prenez sa fille pour fiancée.

Prenez sa fille pour fiancée et vivez avec elle dignement. Je vous tiendrai lieu de mère, je supporterai pour vous la douleur.

— Je ne veux avoir aucune belle jeune fille. Je ne veux pas me fiancer, quand ce serait la fille de l'empereur; je n'aurai aucune femme, à moins que ce ne soit toi.

L'archevêque Erland s'approche et leur frappe doucement sur l'épaule. — Il faut vous dire adieu, il ne peut en être autrement.

Puis il s'écrie, car il pouvait le faire : — Honte au frère noir Knud, qui est la cause de cette séparation!

Axel dit bonsoir à la jeune fille. Il le dit à regret. Son cœur est chagrin comme celui d'un prisonnier dans les fers.

La belle Valborg se retire dans sa chambre. Ses compagnes la conduisent au lit; son cœur plein d'ennui était en feu comme un brasier ardent.

Le matin de bonne heure, dès que le soleil luit, la reine appelle les jeunes filles.

La reine invite les jeunes filles à faire des broderies d'or; à l'écart Valborg reste silencieuse, le cœur saignant dans sa tristesse.

— Écoute, ma chère Valborg, pourquoi es-tu là si triste? Tu devrais te réjouir d'être la fiancée du roi.

— J'aimerais mieux être celle d'Axel et vivre avec lui, que de jouir des biens de Norvége et porter la couronne.

Peu m'importe cela, et peu importe à mes parents de voir chaque jour les larmes couler sur mon visage.

Quelque temps se passe, un mois ou deux peut-être.

Axel et la jeune fille ne jouaient pas et ne riaient pas.

La guerre éclate dans le pays, les ennemis sont en grand nombre. Hagen, fils du roi, doit entreprendre une rude tâche.

Il appelle tous les hommes qui peuvent porter les armes; Axel, le noble chevalier, doit aussi comparaître.

Hagen, fils du roi, s'avance au-devant de l'armée; il appelle tous ceux qui peuvent porter les armes; Axel doit être un de ses chefs.

Son bouclier est bleu et blanc. On le reconnaît de loin. Sur ce bouclier, il y a deux cœurs rouges. Axel combattra pour l'honneur.

Les troupes s'avancent dans la plaine. Les ennemis apparaissent de loin. Il s'agit de montrer un mâle courage, et non pas de danser avec des femmes.

Axel fait de grands exploits. Il aimait sa patrie. Il renverse les hommes les plus forts. Il les jette à bas de leur selle.

Il frappe les nobles chevaliers, et les foule aux pieds de son cheval. Sa main n'épargne personne, ni les plus brillants, ni les plus braves.

Il frappe les seigneurs de l'Uppland qui montaient de puissants chevaux. Les fils du roi tombent sous ses coups avec les comtes et les ducs.

Les traits volent aussi nombreux que les brins d'herbe abattus par le faucheur. Hagen, fils du roi, est blessé et doit mourir bientôt.

Dès que Hagen tombe de cheval, Axel, le noble chevalier, s'approche de lui avec ses compagnons.

— Venge ma mort, Axel, fils de Thord; tu auras la terre, la couronne de Norvége et la jeune fille que nous aimons tous deux.

— Je vengerai pleinement ta mort. On en parlera au

loin. Je ne me ménagerai pas et ne prendrai jamais la fuite.

Axel se précipite tout en colère au milieu de la mêlée. Quiconque essaie de lui résister est à l'instant abattu.

Alors tombent les hommes forts, comme les épis que coupe le faucheur. Axel, le noble guerrier, se bat vaillamment.

Il combat et se défend avec courage, jusqu'à ce que sa bonnée épée se brise en morceaux.

Il a reçu dans la poitrine dix-huit blessures mortelles. Ses compagnons le portent dans sa tente. Ils doivent le perdre.

Le sang coule à flots de ses blessures. La victoire lui coûte la vie. Les derniers mots qu'il prononce sont pour sa fiancée.

— Adieu, ma belle Valborg! le ciel prendra soin de toi. Dans le ciel, nous nous retrouverons et nous goûterons la joie ensemble.

Un petit écuyer arrive et se place devant la table. Sa langue est légère et déliée. Il sait manier la parole.

— Jeunes filles, déposez la soie de pourpre, et prenez le lin blanc. Hagen, fils du roi, est mort, et Axel, mon cher maître.

Hagen, fils du roi, est mort; il repose dans le cercueil. Axel, mon maître, l'a vengé, et a reçu de mortelles blessures.

Ils ont gagné la victoire. C'est un grand honneur pour la Norvége. Plus d'un paysan et plus d'un noble seigneur a perdu la vie.

Que de larmes verse la belle reine Malfred! c'est ce que chaque mère peut savoir. La belle Valborg se désole et se tord les mains.

Elle dit à son serviteur : — Va-t'en chercher mon coffret d'or et apporte-le-moi de suite.

Attelle les chevaux au chariot. Je veux aller au couvent. Je n'oublierai jamais, tant que je serai au monde, la mort d'Axel.

Devant l'église de Sainte-Marie elle descend de voiture. Elle entre dans l'église, pleine d'angoisses et de douleur.

Elle prend la couronne d'or et la met sur une pierre. — Jamais homme ne m'épousera. Je veux rester vierge.

Deux fois j'ai été fiancée et deux fois non mariée. Je veux quitter le monde et me retirer dans le cloître.

On lui apporte son coffret tout rempli d'or. Elle partage ses richesses entre ses parents et ses amis les meilleurs.

Elle prend son collier d'or orné de bijoux et le donne à Eskeline, qui l'a aimée si long-temps.

Elle prend ses larges bracelets et les donne à Hagen, qui est venu assister à son serment.

Elle prend de l'or et de l'argent, une centaine d'anneaux, et les donne aux fils de ducs qui ont assisté à son serment.

Elle donne aux cloîtres et aux églises, à ceux qui doivent réciter des prières. Elle fonde des messes pour le repos de son âme et pour l'âme de son bien-aimé.

Elle donne aux veuves et aux orphelins, aux pèlerins qui vont nu-pieds. Elle orne l'image de sainte Anne d'une couronne d'or.

— Approchez, seigneur évêque, révérend prélat. Consacrez-moi à Dieu. Je ne sortirai du cloître que quand on m'emportera morte.

Il y avait là plusieurs braves comtes qui ressentaient

un grand chagrin. Ils jettent de la terre noire sur les bras de la belle Valborg.

Elle entre dans le cloître et souffre une rigoureuse contrainte. Jamais elle ne manqua à la messe ni au chant des matines.

Il y a dans le cloître bien des jeunes filles et de nobles femmes, mais pas une si belle que Valborg, qui n'a point de pareille.

Mieux vaudrait n'être pas né que de vivre toujours dans le chagrin, de manger son pain dans les regrets, de ne pas avoir un moment de joie.

Que Dieu pardonne à celui qui a séparé Axel et Valborg, qui s'aimaient sincèrement avec vertu et honneur.

SUÈDE.

L'ÉPREUVE.

La jeune fille s'en va sur le bord de la mer, et rencontre un jeune noble.

Il lui jette des bracelets d'or sur les genoux, et lui dit : — Veux-tu m'aimer ?

— Et que dira ma mère adoptive quand elle me verra porter ces bracelets d'or ?

— Réponds-lui que tu as été au bord de la mer, et que tu les as trouvés sur la grève blanche.

— Et que dira ma mère adoptive quand elle verra mes joues pâles ?

— Réponds-lui que tu as été au bord de la mer Baltique, et que tu as appris la mort de ton père et de ta mère.

Si tu ne veux pas être ma fiancée, viens t'asseoir près de moi, et causons.

— Je suis née pendant que le coq chantait. Ma mère mourut au lever du soleil.

On ensevelit ma mère dans la terre noire, et l'on sonna pour mon père.

On ensevelit mon père dans la terre noire, et l'on sonna pour mon frère.

On ensevelit mon frère dans la terre noire, et l'on sonna pour ma sœur.

Les voilà tous morts, tous ceux qui devaient me nourrir et m'habiller ;

Tous, excepté mon jeune frère, qui a remplacé pour moi mon père et ma mère.

Il m'a donné une mère adoptive, qui m'a appris à coudre, et à faire des broderies d'or.

Elle m'a appris à coudre et à broder, mais non pas à devenir un objet de blâme dans le pays.

Elle m'a appris à mettre le linge sur la table, mais non pas à croire aux belles paroles.

— Merci, pour ce que tu viens de dire : tu es ma sœur, et je suis ton frère.

Si tu avais accepté mes offres, mon épée t'aurait jetée par terre.

Je sers dans la maison du roi, tu auras le plus brillant des chevaliers.

L'ENLÈVEMENT DU CLOITRE.

Charles va trouver sa mère adoptive, et lui demande conseil. — Comment faire pour m'emparer de la belle jeune fille qui est au cloître?

— Couche-toi, comme si tu étais malade; couche-toi, comme si tu étais mort. Mets-toi dans le cercueil. Tu pourras ainsi enlever la belle jeune fille qui est au cloître.

De petits enfants, couverts de vêtements bleus, se présentent devant la jeune fille, et lui disent : — Vous plaît-il de visiter la chambre où Charles repose dans le cercueil ?

De petits enfants, couverts de vêtements rouges, se présentent devant la jeune fille, et lui disent : — Vous plaît-il de visiter la chambre où Charles repose dans le cercueil ?

De petits enfants, couverts de vêtements blancs, se présentent devant la jeune fille, et lui disent : — Vous plaît-il de visiter la chambre où Charles repose dans le cercueil ?

La jeune fille s'en va trouver sa mère adoptive, et lui demande conseil. — Puis-je visiter la chambre où Charles repose dans le cercueil?

— Je ne veux pas t'engager à le faire, ni t'en empêcher. Mais si tu vas ce soir dans cette chambre, Charles te trompera.

La jeune fille franchit le seuil de la porte. Elle brille comme un soleil. Charles est dans son cercueil, et rit au fond du cœur.

La jeune fille s'approche de lui, regarde ses cheveux bouclés, et dit : — Ah! tant que tu vécus, tu m'aimais beaucoup.

Elle va au pied du cercueil, soulève le linge blanc, et dit :—Ah! tant que tu vécus, tu fus mon bien-aimé.

Elle s'avance vers la porte, et dit bonsoir à ses sœurs. Charles s'élance du cercueil, et la prend dans ses bras.

— Remportez mon cercueil. Versez-nous de la bière et du vin. Demain mon mariage avec ma bien-aimée.

Les nonnes du cloître disent en lisant leurs prières : — C'est sans doute un ange de Dieu qui a enlevé notre sœur.

Et chacune d'entre elles murmure tout bas : — Dieu veuille qu'un tel ange vienne aussi me prendre.

LE CHEVALIER TYNNE.

Le chevalier Tynne est un homme paisible ; mais partout où il va, à pied ou à cheval, il se fie à son courage.

Le chevalier Tynne va chasser des cerfs et des biches, et rencontre sous les tilleuls verts Ulfra, fille du nain.

Ulfra, fille du nain, dit à sa servante : Apporte-moi ma harpe d'or, je veux amener à moi le chevalier Tynne.

Le premier son qu'elle tire de sa harpe d'or est si doux, que les bêtes sauvages des forêts oublient de courir.

Le second son qu'elle tire de sa harpe d'or est si doux, que le faucon s'arrête sur un arbre les ailes étendues.

Le troisième son qu'elle tire de sa harpe d'or est si doux, que le petit poisson caché dans les eaux oublie de nager.

La plaine se couvre de fleurs, les arbres reverdissent : c'est l'effet des runes. Le chevalier donne des coups d'éperon à son cheval et ne peut le gouverner.

Le chevalier Tynne descend de son cheval et s'approche d'Ulfra, fille du nain, sous les tilleuls verts.

— Vous êtes là, noble jeune fille, belle comme une

rose entre les lis! Nul homme ne peut vous voir sans désirer vous faire la cour.

— Taisez-vous, taisez-vous, chevalier Tynne; laissez là vos paroles d'amour. Je suis fiancée à un roi des montagnes, le roi de tous les nains.

Mon fiancé est dans sa montagne et joue aux échecs; mon père fait ranger ses guerriers autour de lui et les revêt de fer.

Ma mère est dans la montagne et met de l'or dans des coffres; moi, je me suis échappée un instant pour jouer de la harpe d'or.

Le chevalier Tynne lui frappe doucement sur la joue et lui dit : Pourquoi ne veux-tu pas me répondre mieux, chère bien-aimée de mon cœur?

— Je ne puis vous faire une autre réponse. Je suis fiancée au roi de la montagne, et il faut que je tienne ma promesse.

Thora, femme du nain, regarde par la porte de la montagne et voit le chevalier Tynne sous les tilleuls verts.

Thora, femme du nain, entre en colère. — Que fais-tu là-bas, dit-elle, sur la bruyère? Ce n'est pas là que tu dois aller.

Tu devrais bien plutôt rester dans la montagne, mettre de l'or dans le coffre, que de jouer de la harpe sur la bruyère.

Tu devrais bien plutôt rester dans la montagne, coudre tes vêtements de fiancée, que d'être là sous les tilleuls à séduire le cœur d'un chrétien.

Ulfra, fille du nain, s'en va dans la montagne. Le chevalier Tynne la suit vêtu d'écarlate et couvert de fourrures.

Thora, femme du nain, lui présente une chaise d'or, et il doit rester là jusqu'à ce que le coq chante.

Thora prend ses livres de runes et délivre le chevalier des liens magiques d'Ulfra.

— Écoutez, chevalier Tynne, vous voilà délivré de la magie des runes ; je veux vous le dire en vérité, vous n'aurez jamais ma fille.

Je suis d'une famille chrétienne; j'ai été enlevée et emportée dans la montagne. Ma sœur demeure en Islande, et porte une couronne d'or fin.

Elle porte la couronne d'or et le nom de reine. Sa fille lui a été enlevée. Il y a là-dessus une tradition que l'on connaît au loin.

Sa fille lui a été enlevée et emportée dans le Bernerland. C'est là qu'elle est, la belle jeune fille. Elle s'appelle Hermeline.

Jamais elle ne va danser sans être suivie de sept femmes. Jamais elle ne joue de la harpe, si la reine n'est pas là.

Le roi a un neveu qui doit régner un jour; et il veut lui donner pour épouse Hermeline; mais elle s'en afflige.

— Il y va de mon honneur, et il y va de ma volonté. Je te donnerai la jeune fille, et je la délivrerai du neveu du roi.

Thora donne à Tynne un vêtement neuf, brodé d'or et de perles, couvert de pierreries sur toutes les coutures.

Elle lui donne un cheval excellent et une selle neuve.

— Tu n'as pas besoin, dit-elle, de demander le chemin ; ton cheval te conduira là où tu veux aller.

Ulfra, fille du nain, veut être utile aussi au chevalier Tynne. Elle lui donne une armure nouvelle et une admirable épée.

— Jamais tu n'engageras un combat sans remporter

la victoire, et jamais tu ne mettras à la voile sur mer, sans atteindre le rivage.

Thora, femme du nain, lui offre une coupe de vin, et lui dit :—Éloigne-toi, éloigne-toi, chevalier Tynne, avant que mon mari revienne.

Tynne chevauche sous les tilleuls verts. Il rencontre deux rois des montagnes qui s'avancent vers lui.

— Salut, salut, chevalier Tynne; ton cheval peut bien te porter. Mais où vas-tu? ton voyage sera-t-il long?

— Je vais chercher une douce fleur, je vais trouver une fiancée; mettre à l'essai ma bonne épée, pour ma joie ou pour mon malheur.

— Va en paix, va en paix, chevalier Tynne, nous ne t'attaquerons pas. Il viendra assez de guerriers d'Islande pour lutter contre toi.

Le chevalier Tynne chevauche sous les tilleuls verts. Il rencontre sept guerriers qui l'attendent et l'arrêtent.

— Combattrons-nous aujourd'hui pour l'or et l'argent, ou combattrons-nous pour notre fiancée?

Le neveu du roi s'écrie avec ardeur : — J'ai assez d'or et d'argent, tu peux m'en croire.

— Mais n'as-tu pas une fiancée qui s'appelle Hermeline? Nous combattrons aujourd'hui pour savoir si elle doit être à toi ou à moi.

Les deux vaillants guerriers s'avancent; Tynne frappe le neveu du roi, et fait rouler sa tête sur le sol.

Les six autres guerriers, couverts de fourrures, se retirent et s'en vont dans la haute salle où est le vieux roi.

Le vieux roi s'arrache les cheveux, et dit : — Il faut que vous vengiez la mort de mon neveu. Je vous donne des peaux de marte et de zibeline.

Les six guerriers reviennent pour gagner cette ré-

compense, mais ils sont blessés et mutilés. On voit ce qu'ils souffrent.

Et Tynne tue des loups, des ours, devant la demeure du roi, et enlève la jeune fille qui avait été long-temps captive.

Maintenant, Hermeline a oublié sa douleur. Elle dort d'un doux sommeil dans les bras de Tynne.

Maintenant, Tynne a oublié sa douleur. Il dort d'un doux sommeil près de la belle Hermeline.

Et il rend grâces à Ulfra, fille du nain, qui l'avait enchaîné avec les runes, car s'il n'avait pas été dans la montagne, il n'aurait pas eu Hermeline.

LA PETITE CHRISTINE.

La petite Christine sert dans la demeure du roi, et brille comme une étoile entre les jeunes filles.

Elle brille comme une étoile entre les jeunes filles, et le jeune roi lui dit :

— Écoute, petite Christine, veux-tu être à moi? je te donnerai un cheval gris et une selle d'or.

— Un cheval gris et une selle d'or ne me conviennent pas. Fais ce présent à ta jeune reine, et laisse-moi me retirer avec honneur.

— Écoute, petite Christine, veux-tu être à moi? je te donnerai ma couronne d'or.

— Ta couronne d'or ne me convient pas. Donne-la à ta jeune reine, et laisse-moi me retirer avec honneur.

— Écoute, petite Christine, veux-tu être à moi? je te donnerai la moitié de mon royaume.

— La moitié de ton royaume ne me convient pas. Donne-la à ta jeune reine, et laisse-moi me retirer avec honneur.

— Écoute, petite Christine, si tu ne veux pas être à moi, je te ferai mettre dans une tonne garnie de pointes de fer.

— Si tu me fais mettre dans une tonne garnie de pointes de fer, les anges de Dieu verront que je suis innocente.

Ils mirent la petite Christine dans une tonne garnie de pointes de fer et la roulèrent sur le sol.

Alors deux blanches colombes descendirent du ciel et prirent la petite Christine. On n'avait vu que deux colombes, soudain on en vit trois.

LE DRAGON [1].

Le dragon entre dans la chambre et chante doucement sa bien-aimée.

— Ma belle jeune fille, voulez-vous être ma fiancée? nous irons bâtir notre demeure dans la bruyère et nous y resterons.

— Quoi donc ! faut-il que j'aie la douleur d'épouser un dragon ?

— Ma chère jeune fille, fiancez-vous avec moi ; donnez-moi un baiser, et je m'en irai.

La jeune fille va dans la verte prairie , elle y trouve un lit de soie.

Elle veut s'éloigner; le dragon la poursuit, et le dragon court plus vite qu'elle.

Elle se place sur le lit, le dragon se met à côté d'elle.

Ils restent là jusqu'au lendemain matin. Alors ils se trouvent dans une maison de roi.

Le dragon se lève et rend grâces à Dieu. — Maintenant, dit-il, me voilà redevenu homme comme je l'étais auparavant.

[1] Animal fabuleux des légendes du moyen-âge. Les traditions du nord le représentent ordinairement doué d'une force merveilleuse et accroupi sur des trésors.

LES FEMMES DES ELFES.

Le duc Magnus s'en va dans la forêt et se couche sur la terre pour dormir. Alors arrivent de belles jeunes filles qui veulent l'avoir pour fiancé.

L'une le prend par la main, l'autre lui murmure à l'oreille : Éveille-toi, éveille-toi, beau jeune homme, si tu as envie d'entendre un chant d'amour.

Je te donnerai sept paires de bœufs tout blancs qui paissent dans la forêt, qui sont parfaitement égaux.

Je te donnerai une épée d'or suspendue à quinze anneaux d'or. Quand tu iras à la guerre, tu ne pourras te servir de cette épée sans remporter la victoire.

Je te donnerai un faucon d'or, le plus beau que tu puisses avoir. Ah ! si j'étais un jeune chevalier comme toi, je ne me priverais pas de ces dons.

— Je voudrais recevoir ces dons si vous étiez des femmes chrétiennes ; mais vous êtes les plus méchants trolles qui se trouvent dans les montagnes et dans les vallées.

Les jeunes filles se retirent et s'en vont vers la montagne, et tous les arbres de la forêt s'inclinent devant elles.

— Si tu avais attendu, disent-elles, encore un instant, si le coq n'avait pas chanté, nous t'aurions emmené dans la montagne ; tu serais devenu notre fiancé.

LA FEMME DE MER.

Pierre s'en va trouver sa mère. — N'ai-je pas eu, lui dit-il, n'ai-je pas eu des sœurs?

— Tu avais une sœur belle et riante, mais la femme de mer l'a enlevée de force.

Pierre s'en va dans l'écurie et regarde tous ses poulains.

Il regarde le blanc, il regarde le gris, et selle le meilleur.

Il chevauche vers la demeure de la femme de mer, et elle apparaît debout devant lui.

— Que Dieu me protége! s'écrie-t-il, je ne vis jamais une plus belle femme!

— Si tu n'as pas vu une plus belle femme que moi, j'ai une servante qui est belle comme le jour.

— Je vous donnerai mon cheval gris si vous voulez faire venir ici votre petite servante.

— Gardez votre cheval gris; ma petite servante va venir ici.

La femme de mer court dans la chambre élevée; toutes ses servantes sont étonnées de la voir courir ainsi.

Elle frappe sur les coussins bleus. — Plaît-il à ma petite servante de se lever?

Tu as été ici pendant quinze ans, et jamais je ne t'ai éveillée dans ton sommeil.

Je ne t'éveille pas pour te donner des ciseaux ou une aiguille, mais pour te montrer à un jeune homme qui attend à la porte.

Ce jeune homme attend, il faut que la petite servante aille le trouver.

— Comment pourrais-je aller à la porte, moi qui n'ai pas vu le soleil pendant quinze ans?

Les servantes de la femme de mer placent la jeune fille sur une chaise d'or, lui donnent ses vêtements, et elle brille comme un soleil.

Elles lui mettent des souliers à boucles d'or, et l'éclat de l'or se reflète sur le plancher.

Elles tressent ses cheveux, et la femme de mer lui met sur la tête une couronne d'or.

La femme de mer dit à sa sœur : — Que penses-tu de ma petite servante?

— Si je dois dire ce que j'en pense, il lui manque de l'or sur la poitrine et des perles dans les cheveux.

La petite Christine s'avance dans la chambre élevée, et le jeune homme distingue sa démarche fière.

Elle descend sur le rivage vert, portant un vase d'argent dans sa main blanche.

— Je ne toucherai pas au vase que tu portes avant que tu m'aies dit le nom de ton père.

— Je puis bien te dire le nom de mon père : il était roi d'Angleterre.

— S'il était roi d'Angleterre, nous sommes frère et sœur.

Je vous donnerai mes cinq anneaux d'or si vous voulez permettre à votre petite servante de me suivre.

— Gardez vos cinq anneaux d'or, ma petite servante peut vous suivre.

La femme de mer attend deux ans, la petite servante ne revient pas.

La femme de mer attend cinq ans, la petite servante ne revient pas.

— Si j'avais pensé que tu fusses si fausse, tu n'aurais jamais revu la terre verte de Dieu.

LE NECK.

Le Neck s'en va sur le sable blanc et prend la forme d'un homme vigoureux.

Il s'en va dans la maison du tailleur et se fait faire des vêtements bleus.

Il s'en va à travers l'île et trouve de belles jeunes filles qui dansent.

Le Neck se met à danser avec elles ; les jeunes filles rougissent et pâlissent tour à tour.

Il prend un bracelet d'or et le laisse tomber entre les mains d'une d'elles.

— Écoute, jeune fille, ce que j'ai à te dire. Dimanche, nous nous rencontrerons dans le cimetière.

La jeune fille doit venir à l'église, et le garçon de ferme doit la conduire.

La bride du cheval est en soie, le harnais est en or.

— Cher conducteur, ne fais pas verser le chariot.

Elle arrive devant l'église et rencontre son fiancé.

Le Neck s'avance près de l'église et attache la bride de son cheval à la palissade.

Il entre dans l'église ; la jeune fille est toute troublée.

Le prêtre, debout devant l'autel, demande quel est cet homme qui est debout dans la nef.

— Où es-tu né et où as-tu été élevé? Où a-t-on fait tes vêtements ?

— Je suis né dans les eaux. C'est là que j'ai été élevé et que l'on m'a fait mes vêtements.

Les gens qui étaient là se retirent et s'en vont chez eux. La jeune fille reste seule avec le Neck.

— Où est ton père? où est ta mère? où sont tes parents et tes amis?

— Mon père et ma mère sont dans les vagues bleues; mes parents et mes amis sont dans les roseaux.

— C'est si triste de demeurer dans les eaux, et il y a tant de gens qui rament sur votre tête!

— Oui, il est triste de demeurer dans les eaux, et il y a tant de gens qui passent sur notre tête!

Le Neck prend la jeune fille par ses cheveux blonds et l'attache au pommeau de sa selle.

Elle pousse un cri de douleur qui est entendu dans la demeure du roi.

On accourt sur le pont chercher la jeune fille, et l'on ne trouve que ses souliers à boucles d'or.

On la cherche d'un côté, on la cherche de l'autre, et l'on trouve un corps inanimé.

ISA.

La petite Isa n'a pas sa pareille. Isa aime le duc puissant, et ne rêve que lui et le royaume du ciel.

Elle ne peut faire un pas si elle entend prononcer son nom ; elle ne peut dormir, tant elle songe à lui.

— Écoutez, Isa, combien de temps voulez-vous m'attendre, tandis que je m'en irai combattre les guerriers de Daleby ?

— Je vous attendrai huit ans et plus long-temps encore. Personne ne m'aura vivante, quand ce serait le roi lui-même qui voudrait m'épouser.

Il est triste de s'en aller hors de son pays combattre les guerriers de Daleby. Quand la tête est séparée du corps, la vie ne revient pas.

Ils combattent un jour, ils combattent deux, et un jour encore jusqu'au soir. Ils coupent la tête du duc, et le duc tombe par terre.

Un oiseau vole à la demeure d'Isa. Il a beaucoup à dire. — Si vous saviez, petite Isa, tout ce que j'ai appris.

Si vous saviez tout ce que je sais, vous iriez au bord de la mer chercher votre duc.

Isa s'en va au bord de la mer. Le duc a été poussé par les flots sur la grève blanche.

Isa éprouve une grande douleur ; elle se perce le sein et tombe dans les bras du duc.

Un oiseau descend du ciel et implore la grâce de Dieu. Isa se réveille, et le duc en même temps.

— Merci, petit oiseau, merci de nous avoir éveillés. Notre sommeil, pourtant, était doux; nous dormions dans les bras l'un de l'autre.

— Je ne suis pas un petit oiseau, quoique j'en aie l'apparence; je suis un ange du ciel envoyé vers vous.

LUCIA.

On danse dans l'île de Turlan, et Lucia, la belle jeune fille, est dans l'assemblée.

Le roi danse pendant que Lucia chante. — Quel chant fera-t-on pour Lucia ?

— On lui fera celui-ci : Lucia ne sortira pas vierge de l'île de Turlan.

— Olof, mon frère, aide-moi, défends mon honneur.

Olof prend une armure et combat comme un homme.

Il combat comme un homme ; le sang coule sur son front.

Il laisse tomber son armure. — Ma chère sœur, défends-toi toi-même.

Lucia prend son épée et tue trente guerriers du roi.

La nouvelle en vient au roi, qui s'écrie : Quel est celui de mes gens qui a commis tant de meurtres !

— Ce n'est pas un de tes gens, c'est une femme.

Le roi prend Lucia dans ses bras; il lui donne la couronne et le nom de reine.

Le nom de reine n'est pas mauvais à porter. Heureuse la jeune fille qui l'acquiert avec honneur !

GRIMBORG.

Deux guerriers habitaient les montagnes du nord. Ils se rencontrent un soir et se saluent.

Le frère d'armes dit à son frère d'armes : — N'as-tu pas envie de te marier ?

Je connais une belle jeune fille ; mais si tu cherches à l'obtenir, il t'en coûtera la vie.

— Mon cher frère d'armes, viens avec moi dans sa demeure, je te donnerai mon cheval blanc.

Ils arrivent à l'écluse du meunier. Ce n'était pas de l'eau qui y coulait ; c'était du sang des guerriers.

Ils s'en vont vers le parc de la jeune fille ; un cerf court dans ce parc avec une biche.

Ils touchent à la demeure de la jeune fille. Les portes en sont faites avec du fer et de l'acier.

Sur chaque pièce de la palissade, on voit une tête d'homme sanglante.

Grimborg frappe à la porte avec ses gants gris. — Lève-toi, jeune fille, et tire le verrou.

— Je ne réponds à personne, je ne laisse entrer personne pendant la nuit.

Grimborg serre ses doigts, les assouplit et tire le verrou.

Il s'assied sur la chaise d'or rouge. — Jeune fille, ôte-moi mes souliers.

— Je suis une vraie fille de roi, et je ne me lèverai pas pour t'ôter tes souliers.

A ces mots, Grimborg en colère se jette dans le lit avec ses bas et ses souliers.

Un homme s'en va en toute hâte trouver le roi. — Grimborg est couché avec ta fille.

Le roi appelle tous ses gens. — Levez-vous, mes hommes d'armes, et couvrez-vous d'acier.

Levez-vous, mes hommes d'armes, et ne négligez rien. Je connais Grimborg. C'est un audacieux.

Ils frappent à la porte avec leurs pieds éperonnés. — Si Grimborg est là, qu'il vienne à nous!

Grimborg se jette contre la porte, et la frappe si fort que la serrure tombe.

Il perce les uns, il abat les autres. Douze mille hommes gisent à ses pieds.

Grimborg prend la jeune fille par ses cheveux blonds et l'attache au pommeau de sa selle.

Il galope à travers la forêt qui a trente milles de longueur; il ne prononce pas un mot.

Et sur la route il n'y avait pas une pierre qui n'enlevât un morceau des jambes de la jeune fille.

Et sur la route il n'y avait pas une racine qui n'enlevât un morceau des pieds de la jeune fille.

Grimborg arrive à la porte de sa demeure, et sa mère est debout devant lui.

— Dis-moi, Grimborg, dis-moi, où as-tu pris cette jeune fiancée?

— Je l'ai prise dans la maison du roi, avec un bras vigoureux, avec le fer et l'acier.

Il monte dans sa chambre et joue aux dés avec sa jeune fiancée.

Il frappe sur les coussins bleus et dit : — Ma belle fiancée n'a-t-elle pas envie de se reposer ?

— Je veux te traiter comme un homme de cœur, quoique tu m'aies prise de force.

Je veux te traiter comme un valeureux combattant. Et Grimborg repose dans les bras de la jeune fille.

Et, avant que la lumière du jour brille, douze mille hommes arrivent à la demeure de Grimborg.

Sa mère s'avance au-devant d'eux. — Nous t'en prions, fais-nous parler à Grimborg.

— Grimborg est parti hier pour un long voyage et ne reviendra que dans un an à Noël.

— Mère de Grimborg, sois-nous favorable, nous te donnerons de l'or rouge.

— Grimborg est dans sa chambre et joue aux dés avec sa jeune fiancée.

Ils frappent à la porte avec la lance et le bouclier. — Lève-toi, Grimborg, et viens à nous.

Grimborg les regarde par la fenêtre. Il y a tant de flèches et de lances qu'il ne voit pas le ciel.

— Mes chers hommes d'armes, attendez un instant que je sois habillé.

La jeune fille ne trompe pas Grimborg. Elle lui agrafe elle-même sa cuirasse.

Grimborg se précipite hors de sa chambre et tue les douze mille hommes.

Il selle son cheval gris et s'en va dans la maison du roi.

Quand il arrive près de la maison, le roi est debout sur sa porte.

— Dis-moi, Grimborg, où sont les hommes que je t'ai envoyés hier?

— Les hommes que tu m'as envoyés hier sont tous tués comme des brebis.

— S'ils sont tous tués comme des brebis, tu ne sortiras pas d'ici.

Grimborg éperonne son cheval et tue tous les serviteurs du roi.

Il brandit son épée sanglante et dit : — Si tu n'étais roi, ce serait ton tour.

— Cher Grimborg, éloigne ton épée. Ma fille est à toi. Tu es digne d'elle.

Grimborg se retire et vit paisiblement. Tout ce qu'il a fait est raconté ici.

ROSA.

La petite Rosa sert dans la maison du roi. Elle sert là pendant huit ans.

Ce n'était pas pour gagner un salaire, c'était pour le jeune duc qui lui semblait si beau.

Le duc part pour une contrée étrangère. — Rosa, Rosa, n'en aime pas un autre!

Tandis qu'il est en pays étranger, on donne à Rosa un comte pour époux.

Rosa entre dans sa chambre et écrit une lettre avec des larmes sur les joues.

Elle dit au batelier : — Remettez cette lettre entre les mains du duc.

Le batelier arrive sur la terre étrangère, et remet la lettre entre les mains du duc.

Le duc selle son cheval gris et galope plus vite que l'oiseau ne vole.

Et lorsqu'il arrive à l'écluse du meunier, il voit la lumière briller sur la table des fiancés.

Et lorsqu'il arrive dans la maison de son père, les valets sont sur la porte.

— Venez ici, dit-il, et allez-vous-en porter ce message à la petite Rosa.

Rosa est dans sa demeure qui verse du vin et de la bière, et le duc est dehors avec des larmes sur les joues.

Rosa est là, les cheveux flottants, et le duc est dehors assis dans l'enclos.

A ces mots Rosa se lève de table en toute hâte, et le vin et la bière coulent derrière elle.

Elle se précipite dans les bras du duc, et tous deux parlent long-temps des douleurs de l'amour.

Ils parlent des douleurs de l'amour jusqu'à ce qu'ils expirent dans les bras l'un de l'autre.

On emporte la petite Rosa dans un cercueil doré, et le duc sur deux tiges de sapin.

Rosa est enveloppée dans un linge fin, et le duc dans une rude étoffe et dans une peau.

Rosa est déposée dans le cimetière, et le duc au sud dans un endroit éloigné.

Mais il n'eut de repos ni jour ni nuit jusqu'à ce qu'il fût porté dans le tombeau de sa bien-aimée.

Un tilleul croît sur leur cercueil. Ses branches sont vertes, ses feuilles sont blanches,

Et sur ces feuilles blanches il est écrit : Mon père me répondra au jugement dernier.

REDEWALL.

Lisa est assise avec sa mère dans la salle. Toutes deux causent d'étranges choses.

— Lisa, ma fille, d'où vient ce lait que j'aperçois sur ta robe?

— Ce n'est pas du lait, quoique cela y ressemble; c'est de la bière que j'ai versée hier.

— Voilà deux choses qui ne se ressemblent guère. La bière est brune et le lait est blanc.

— Eh bien! je ne veux pas te cacher la vérité. Redewall m'a séduite.

— Si Redewall t'a séduite, je ne suis plus ta mère. Je ferai pendre demain matin Redewall à un arbre, et je te ferai rôtir à la broche.

Lisa s'en va dans la demeure de Redewall et frappe à sa porte avec ses petits doigts.

— Lève-toi, Redewall, et ouvre-moi, car j'ai parlé à ma mère.

Et il faut que je te le dise, ma mère est en courroux. Elle veut te faire pendre à un arbre et me faire rôtir à la broche.

— Non, je ne serai pas pendu pour toi, et tu ne seras pas brûlée pour moi.

Redewall selle son cheval gris et y fait asseoir la petite Lisa.

Et quand ils arrivent dans la bruyère, Lisa a envie de se reposer.

Redewall étend sur le sol son manteau bleu, et Lisa met au monde deux fils.

— Dieu veuille que je sois à présent chez ma mère! elle me donnerait à boire et elle préparerait mon lit.

Redewall sert sa fiancée fidèlement. Il va lui chercher de l'eau dans ses souliers à boucles d'argent.

Il va vers la source limpide. Un oiseau est perché sur une branche d'arbre et chante.

Il chante, et dit que Lisa est morte avec ses petits enfants.

Redewall revient dans la bruyère. Ce que l'oiseau avait dit était vrai.

Il creuse une tombe large et profonde et y fait mettre les trois morts.

Il place la poignée de son épée contre un arbre, la pointe contre sa poitrine, et se perce le cœur.

LE PETIT BATELIER.

La jeune fille est assise dans sa chambre et fait des broderies d'or. Le petit batelier s'approche et regarde.

— Écoute, petit batelier, ce que je veux te dire, as-tu envie de jouer aux dés avec moi?

— Comment pourrais-je jouer aux dés avec toi? je n'ai point d'or à mettre sur la table.

— Tu mettras pour enjeu ta casaque, ton vêtement gris; et moi, je mets ces deux anneaux d'or.

Les dés d'or roulent sur la table; le batelier perd, la jeune fille gagne.

— Écoute, petit batelier, veux-tu jouer aux dés avec moi?

— Comment pourrais-je jouer aux dés avec toi? je n'ai point d'or à mettre sur la table.

— Tu mettras pour enjeu ton vieux cheval, ton cheval gris, et moi cette couronne d'or. Gagne-la si tu peux.

Les dés roulent sur la table; le batelier perd, la jeune fille gagne.

— Écoute, petit batelier, veux-tu jouer aux dés avec moi?

— Comment pourrais-je jouer aux dés avec toi? je n'ai point d'or à mettre sur la table.

— Tu mettras pour enjeu tes bas, tes souliers à boucles d'argent; moi je mettrai mon honneur et mon amour.

Les dés d'or roulent sur la table; la jeune fille perd, le batelier gagne.

— Écoute, batelier, renonce à moi, je te donnerai un navire flottant sur l'eau.

— Un navire flottant sur l'eau, je l'aurai comme je pourrai; mais je veux la jeune fille que j'ai gagnée aux dés.

— Écoute, batelier, renonce à moi, je te donnerai une chemise en soie.

— Une chemise en soie, je l'aurai comme je pourrai, mais je veux la jeune fille que j'ai gagnée aux dés.

— Écoute, batelier, renonce à moi, je te donnerai la moitié de mon royaume.

— La moitié de ton royaume, je l'aurai comme je pourrai, mais je veux avoir la jeune fille que j'ai gagnée aux dés.

La jeune fille s'en va dans sa chambre, et s'écrie : — Hélas! malheureuse que je suis! quel mariage je vais faire!

Le batelier s'avance jouant avec son épee : — Tu feras un aussi bon mariage que tu peux l'espérer.

Je ne suis pas un batelier. Je suis le fils du meilleur roi qu'il y ait en Angleterre.

VALLEVAN.

Vallevan vogue le soir très-tard, quand la jeune fille est dans sa chambre et couvre son feu.

— Écoute, jeune fille, ce que je veux te dire; reçois-moi dans ta maison cette nuit.

— Je ne puis te recevoir dans ma maison cette nuit, si je ne sais pas de quel pays tu es.

— Je ne suis pas d'une contrée éloignée d'ici. Je suis la fille du roi d'Angleterre.

Je ne suis pas d'une contrée éloignée d'ici, et je puis t'apprendre à coudre la soie.

Dis-moi, jeune fille, dis-moi, combien d'hommes ont voulu devenir tes fiancés?

—Il y a le prince Thor, du nord, que tu connais bien; mais Vallevan est celui qui me tient à cœur.

Le lendemain, au point du jour, Vallevan se dispose à partir.

— Écoute, jeune fille, fais un peu de chemin pour moi, j'en ferai autant pour toi un autre jour.

La jeune fille sort, puis après se dit: —Maintenant il est temps que je m'en retourne.

Vallevan la prend dans ses bras et la porte sur son navire.

Il appelle ses serviteurs, et leur dit: — Donnez-moi le meilleur vin.

Ils boivent si long-temps le vin pur, que la jeune fille s'endort et oublie son chagrin.

Quand elle se réveille, elle regarde autour d'elle, et se dit : — Je suis bien à cinquante milles de ma demeure.

— Tu ne retourneras pas dans la demeure de ton père avant d'avoir une fille qui sache coudre la soie.

Tu ne retourneras pas dans ton pays avant d'avoir un fils qui puisse te conduire sur le rivage.

— Si je ne dois pas retourner dans mon pays, dis-moi du moins ton vrai nom.

— Je ne suis pas une princesse d'Angleterre. Mes matelots m'appellent Vallevan.

Il prend la jeune fille par la main, et lui donne le nom et la couronne de reine.

GROTHESON.

La jeune fille envoie le soir un message au vaillant Grotheson ; elle lui fait dire qu'il doit venir près d'elle.

— J'ai mal à la tête, j'ai mal au côté gauche ; cependant, j'obéirai à la volonté de la jeune fille et j'irai près d'elle.

Quand il arrive au premier pont qu'il fallait traverser, il avait avec lui douze chevaliers portant des habits ornés de pierres précieuses.

Quand il arrive au deuxième pont, il y trouve des poutres de fer et d'acier, et le torrent est impétueux.

Quand il arrive au troisième pont, le passage est fermé. Il appelle à haute voix le gardien.

— Je te donnerai mon manteau doublé de zibeline si tu veux aujourd'hui porter mon message à la jeune fille qui est là-bas.

— Gardez, gardez votre manteau doublé de zibeline; je porterai aujourd'hui votre message à la jeune fille qui est là-bas.

Le gardien s'avance dans la maison de la fiancée, se place devant la large table et raconte son message.

— Il y a là un chevalier, personne ne sait ce qu'il veut; il a douze hommes avec lui qui portent des vêtements ornés de pierres précieuses.

Il y a là un chevalier, personne ne sait ce qu'il veut; son cheval est gris pommelé, son bouclier reluit au loin.

Ses cheveux sont comme de l'or filé, ses yeux comme ceux d'un faucon, ses mains blanches comme l'hermine. Je n'ai jamais vu son pareil.

La jeune fiancée répond du haut de son siége élevé : C'est le chevalier Grotheson, mon proche parent.

Conduisez-le ici et donnez-lui à boire, tandis que je vais dans ma chambre chercher mon coffre d'or.

L'un apporte un oreiller, l'autre une chaise ; le troisième le prie de s'asseoir, le quatrième lui verse de la bière et du vin, le cinquième l'invite à boire.

Grotheson prend sa fiancée et sort par la fenêtre. Il avait avec lui douze hommes armés de bonnes piques.

FARLING.

Farling va voir la jeune fille dans sa demeure et la trouve brodant avec de la soie blanche. Mais à chaque point qu'elle fait, des larmes tombent de ses yeux.

— D'où vient le chagrin qui vous fait pleurer? Avez-vous appris la mort de votre père, ou avez-vous perdu votre bien-aimé?

— Je n'ai pas appris la mort de mon père, je n'ai pas perdu mon bien-aimé; mais il y a près d'ici un trolle de mer qui dévore les femmes et les filles.

Farling prend sa bonne épée pour combattre le trolle. Il voulait entreprendre dans la bruyère une lutte hardie.

Il s'en va chez le forgeron et fait renforcer encore son épée. Il s'en va vers l'église et invoque le nom de Dieu.

Farling a sept poulains, mais il n'ose les monter, car quand il les selle ils plient tous sous lui.

Un meunier s'approche et lui dit: — J'ai un poulain brun qui paît dans la prairie; je vous l'amènerai si vous voulez m'en donner un des vôtres.

Ils amènent le poulain brun qui paissait dans la prairie; son poitrail est large, ses dents sont blanches comme la neige.

Farling ôte ses gants, découvre ses petites mains et

agrafe lui-même sa sangle ; il n'osait se fier à ses valets.

Il serre la sangle et son glaive s'y accroche ; il la serre de nouveau et elle se casse.

— Quand je partis l'année passée, j'avais quinze anneaux d'or ; mais je les donnerais bien pour avoir ma sangle.

Il achète la soie la plus fine, trois aunes de longueur sur une aune et demie de largeur, et en forme une sangle.

Il frappe le trolle au cou et lui fait verser beaucoup de sang ; il le traîne sur la bruyère et le tue.

ADELINE.

Il y a dans une île une femme mère d'une fille très-belle.

Quatre rois la courtisent, cinq rois la courtisent, et enfin le roi d'Angleterre même.

Quand elle est fiancée, on lui prédit qu'elle mourra dans les vagues orageuses.

Son fiancé, le roi Helleborg, lui écrit une lettre et la prie de venir dans son île.

Adeline va trouver le pilote. — Cher pilote, hisse les voiles.

— Noble Adeline, attendez un peu, voilà qu'un orage s'avance sur la mer.

— Que m'importe l'orage? Je veux voir aujourd'hui celui que j'aime.

Quand le navire est en mer, l'orage le saisit et le met en péril.

Adeline appelle le pilote. — Cher pilote, dit-elle, jette à la mer mon coffret d'or.

Le pilote jette l'écrin d'or dans l'onde blanche comme l'hermine.

Adeline l'appelle encore et lui dit : — Jette à la mer mon cheval gris.

Le pilote jette le cheval gris dans les vagues qui frappent sa selle d'or.

Adeline l'appelle encore et lui dit : — Cher pilote, tâche de pomper l'eau.

— J'ai déjà tant pompé que je crache le sang. Tout est inutile, nous périrons aujourd'hui.

Adeline appelle le pilote. — Si quelqu'un de l'équipage arrive à terre,

Qu'il souhaite au roi Helleborg autant d'heures de prospérité qu'il y a de lis dans la bruyère.

Qu'il lui dise pour moi autant de fois adieu qu'il y a d'étoiles au ciel.

Qu'il le salue mille fois et lui dise que je célèbre mon mariage dans la mer d'Aland.

Le pilote arrive seul à terre, et remercie Dieu, qui est venu à son secours.

Il rencontre le roi Helleborg sur le rivage. — Où est Adeline, ma jeune fiancée ?

— La noble Adeline vous souhaite autant d'heures de prospérité qu'il y a de lis dans la forêt.

Elle vous dit autant de fois adieu qu'il y a d'étoiles au ciel.

Elle vous salue mille fois et célèbre son mariage dans la mer d'Aland.

— Si elle célèbre son mariage dans la mer d'Aland, mon dernier jour est aussi venu.

Le roi Helleborg prend son épée dorée et met fin à sa vie.

Alors arrive un char portant le corps d'Adeline. Dans sa douleur, le pauvre pilote se réjouit encore de le voir.

Il enterre les deux morts dans un même tombeau. Tous deux dormiront là jusqu'au jour du jugement.

Sur leur tombe croissent deux arbres. Les branches de l'un embrassent celles de l'autre.

LE RETOUR DE MALMSTEN.

Malmsten a fait un rêve dans la nuit : il a rêvé que le cœur de sa bien-aimée se brise.

Il appelle ses deux petits valets et leur dit : — Levez-vous et sellez mon cheval gris.

Levez-vous et sellez mon cheval gris. Je veux partir et voir comment se trouve ma bien-aimée.

Il monte à cheval, traverse la forêt et rencontre deux petites filles.

L'une portait une robe bleue, et lui dit : — Que Dieu vous garde, seigneur Malmsten. Quel chagrin vous aurez !

L'autre avait une robe rouge. Malmsten lui dit : — Qui est malade et qui est mort ?

— Personne n'est malade et personne n'est mort, excepté la fiancée de Malmsten.

Il s'avance vers le village et rencontre la morte portée dans son cercueil.

Il descend à la hâte de son cheval et va se placer près du cercueil.

De ses doigts il tire cinq anneaux d'or et les donne à ceux qui doivent creuser la tombe, à ceux qui doivent sonner.

— Creusez une tombe large et profonde, c'est là que nous nous promènerons.

Malmsten est là tour à tour rouge et pâle. Il se frappe au flanc, il se frappe d'un coup mortel.

LE TESTAMENT.

— Où as-tu été si long-temps, ma petite fille? — J'ai été à Bænne, chez mon frère. Hélas! que je souffre!

— Que t'a-t-on donné à manger, ma petite fille? — De l'anguille rôtie et du poivre, ma belle-mère. Hélas! que je souffre!

— Qu'as-tu fait des arêtes, ma petite fille? — Je les ai jetées aux chiens, ma belle-mère. Hélas! que je souffre!

— Qu'est-il arrivé aux chiens, ma petite fille? — Leur corps s'est brisé en morceaux, ma belle-mère. Hélas! que je souffre!

— Que souhaites-tu à ton père, ma petite fille? — Du bon grain dans la grange, ma belle-mère. Hélas! que je souffre!

— Que souhaites-tu à ton frère, ma petite fille? — Un grand navire à flot, ma belle-mère. Hélas! que je souffre!

— Que souhaites-tu à ta sœur, ma petite fille? — Des coffres et des écrins d'or, ma belle-mère. Hélas! que je souffre!

— Que souhaites-tu à ta belle-mère, ma petite fille? — Les chaînes de l'enfer, ma belle-mère. Hélas! que je souffre!

— Que souhaites-tu à ta nourrice, ma petite fille? — Le même enfer, ma nourrice. Hélas! que je souffre!

TAFVEL ET ADELINE.

Dans une île, Tafvel et Adeline sa bien-aimée jouent avec des dés d'or.

La première fois que les dés roulent sur la table, c'est Tafvel qui gagne.

— Écoute, fière Adeline, ce que je veux te dire : Combien de temps resteras-tu fille en m'attendant ?

— Je devrais, pour cela, demander conseil à mes parents ; mais je t'attendrai huit ans.

Tafvel monte sur son cheval et fait mille adieux à la fière Adeline.

Elle avait promis d'attendre huit ans, elle ne put attendre deux mois.

Tafvel quitte le rivage avec son navire. Adeline donne sa main à un marchand.

La huitième année, il se remet en mer ; la neuvième, il arrive au pays.

Il amène son navire sur le rivage. Un marchand est sur la grève blanche.

— Dis-moi, riche et bon marchand, que fait Adeline, ma chère fiancée ?

— Je n'ai point de nouvelles d'elle aujourd'hui. Hier, je dormais entre ses bras de neige.

— Tafvel tire sa sombre épée et coupe la tête et les bras du marchand.

Tafvel s'avance vers la demeure d'Adeline, et elle apparaît debout devant lui.

— Dis-moi, fière Adeline, pourquoi ce lait tombe-t-il de ton sein ?

— C'est mon frère qui hier a voulu me faire de la peine, et qui m'a jeté de la bière sur la poitrine.

— Voilà deux choses qui ne se ressemblent pas. La bière est brune, le lait est blanc.

Tafvel tire sa sombre épée et en frappe la fière Adeline.

Il monte sur un cheval rouge et galope plus vite que l'oiseau ne vole.

Il galope jusqu'à ce qu'il arrive dans une île, et là il meurt de douleur.

LE JEUNE HOMME DE ROSENGARD.

— Ou as-tu été si long-temps, jeune homme de Rosengard ? — Ma chère mère, j'ai été dans l'écurie.

— Qu'as-tu fait dans l'écurie ? — J'ai abreuvé les poulains.

— Pourquoi ton pied est-il ensanglanté ? — Le poulain noir l'a foulé sous le sien.

— Pourquoi ton épée est-elle ensanglantée ? — J'ai tué mon frère.

— Quel chemin vas-tu prendre à présent ? — Je vais quitter le pays.

— Que feras-tu de ta femme ? — Elle gagnera sa vie en filant.

— Que feras-tu de tes petits enfants ? — Ils s'en iront mendier à la porte des maisons.

— Quand reviendras-tu ? — Quand le cygne sera noir.

— Quand le cygne sera-t-il noir ? — Quand le corbeau sera blanc.

— Et quand le corbeau sera-t-il blanc ? — Quand les vieux rocs voleront en l'air.

— Et quand les rocs voleront-ils ? — Les rocs ne volent jamais.

LA PETITE BERGÈRE.

La petite bergère mène paître ses chèvres, et chante doucement pour elles.

Le roi s'éveille sur sa couche élevée et dit : — Quel est l'oiseau qui chante si bien?

— Ce n'est pas un oiseau, bien qu'on puisse le croire, c'est la petite bergère qui garde ses chèvres.

Le roi dit à ses serviteurs : — Priez la petite bergère de venir ici.

Les serviteurs s'en vont demander à la petite bergère s'il lui plaît de paraître devant le roi.

— Comment pourrais-je paraître devant le roi? Je n'ai d'autre vêtement que ce vadmel gris.

— Le roi ne s'inquiète pas de ton vadmel gris. Il veut entendre ta chanson.

Le roi dit aux jeunes servantes : — Enlevez à la petite bergère son vêtement de vadmel.

Le vêtement de vadmel lui est enlevé. On la couvre de marte et de zibeline.

La petite bergère arrive au château avec des bas de soie et des souliers à boucles d'or.

La petite bergère paraît devant le roi, et le roi la regarde d'un œil favorable.

— Petite bergère, chante un chant pour moi. Je te donnerai une robe en soie brodée.

— Une robe en soie brodée ne me convient pas. J'aime mieux retourner auprès de mes chèvres.

— Écoute, petite bergère, chante un chant pour moi. Je te donnerai un navire flottant sur l'eau.

— Un navire flottant sur l'eau ne me convient pas. J'aime mieux retourner auprès de mes chèvres.

— Écoute, petite bergère, chante un chant pour moi. Je te donnerai la moitié du royaume de mon père.

— La moitié du royaume de ton père ne me convient pas. J'aime mieux retourner auprès de mes chèvres.

— Écoute, petite bergère, chante un chant pour moi. Je te donnerai mon amour et ma foi.

— Je ne puis avoir ton amour et ta foi. Cependant je veux bien chanter une chanson.

Elle chante un couplet, elle en chante trois. Les navires commencent à se balancer sur les vagues.

Elle en chante quatre, elle en chante cinq. Le roi danse avec tous les hommes qui l'entourent.

— Accordez-moi maintenant ce qui me fut promis. Laissez-moi retourner auprès de mes chèvres.

— Je veux bien t'accorder ce qui te fut promis. Mais jamais tu ne retourneras auprès de tes chèvres.

Les jeunes filles et les femmes tressent les cheveux de la petite bergère. Le roi lui met sur la tête la couronne d'or.

LE CHATIMENT.

— Si toutes ces montagnes étaient de l'or, si toutes ces vagues étaient du vin, je donnerais tout cela pour toi, ma seule bien-aimée.

— Si ce que tu dis est vrai, si tu veux être mon bien-aimé, suis-moi dans la demeure de mon père et demande-lui dignement ma main.

— J'ai été hier chez ton père. Il m'a répondu non. Ma bien-aimée, ne prends conseil que de toi et viens avec moi hors du pays.

— Si je ne prends conseil que de moi, et si je te suis hors du pays, quand nous arriverons sur une terre étrangère, tu me tromperas certainement.

— Je ne tromperais pas le Christ attaché à la croix et je te tromperais encore moins toi-même. Mais quand ils furent dans un lieu étranger, l'infidèle choisit une autre fiancée.

Il prit son mouchoir, et frappant la jeune fille au visage : — Pourquoi, lui dit-il, as-tu quitté ton pays avec un chevalier avant qu'il fût uni à toi ?

— Si je vis assez long-temps pour pouvoir surmonter ma douleur, je verrai le jour où tu viendras à moi pauvre et misérable.

Si j'arrive au temps où je surmonterai ma douleur, je te verrai venir paralysé et aveugle dans la demeure de mon père.

— Tu vivras assez long-temps pour surmonter ta douleur, mais pas assez pour me voir pauvre et misérable.

Comment pourrais-je arriver paralysé et aveugle dans la demeure de ton père? J'ai une selle d'or pur et une bride d'argent brillant.

Et après sept jours et sept ans, Dieu écouta la prière de la jeune fille. A sa porte arrive un mendiant qui demande un morceau de pain.

— Levez-vous, mes fils, levez-vous, soutenez votre père. Je me souviens bien encore des jours où il était mon bien-aimé.

Levez-vous, mes deux fils, levez-vous, donnez du pain à votre père. Je me souviens bien encore des jours où il galopait sur une selle d'or rouge.

La jeune fille prend un mouchoir et le frappant au visage: — Pourquoi as-tu quitté ton pays avec un chevalier avant qu'il fût uni à toi?

LA DOULEUR DE ROSALIE.

Rosalie est assise dans sa chambre. Des larmes amères coulent sur ses joues.

La mère entre et lui dit : — Pourquoi tes yeux sont-ils si humides?

— J'ai bien sujet de pleurer et d'avoir les yeux rouges. J'ai nouvellement appris que mon bien-aimé est mort.

— Si tu as nouvellement appris que ton bien-aimé est mort, pourquoi ne m'as-tu pas parlé de lui plus tôt?

— Je ne peux vous cacher la vérité. Le roi Olaf m'a ravi mon honneur.

— Si le roi Olaf t'a ravi ton honneur, que t'a-t-il donné pour cela?

— Il m'a donné une harpe d'or, en me priant d'en jouer quand je serais triste.

— Si le roi Olaf t'a ravi ton honneur, prends ce qui t'appartient et va-t'en loin de moi.

Rosalie met de l'or dans un sachet. Des larmes amères tombent sur ses joues.

Rosalie va dans la forêt et veut se reposer un instant.

Elle prend sa harpe d or et a besoin d'en jouer, car elle est bien triste.

Le roi Olaf regardait par la fenêtre, et il entend la harpe d'or de Rosalie.

— J'entends ma harpe d'or. La pauvre Rosalie est bien affligée.

Rosalie s'avance vers la demeure du roi et rencontre deux petits garçons.

— Écoute, petit garçon, le roi est-il dans sa demeure? Dis-le moi.

— Le roi est dans sa chambre élevée, et ne songe pas à une pauvre fille comme toi.

Rosalie ouvre la porte. Le roi Olaf la regarde d'un œil attendri.

Le roi Olaf frappe sur les coussins bleus. — Rosalie a-t-elle envie de reposer ici?

— Je n'ai pas sommeil, et je ne suis pas lasse. Mais pour toi j'ai souffert l'angoisse et le mépris.

— Si pour moi tu as souffert le mépris, ne doute pas, ne doute pas, que tu ne deviennes plus heureuse.

Le roi Olaf prend Rosalie sur ses genoux, lui donne des anneaux d'or et se fiance avec elle.

Le roi Olaf prend Rosalie dans ses bras. Il lui donne la couronne d'or et le nom de reine.

HILLEBRAND.

Hillebrand servait dans la demeure du roi. Il servait là depuis quinze années entières.

Il ne servait pas pour de l'or, mais parce que la jeune Gulleborg aimait à le voir.

Il ne servait pas pour gagner un salaire, mais parce que Gulleborg lui semblait très-belle.

— Écoute, jeune Gulleborg, ce que je veux te dire. N'as-tu pas envie de quitter la contrée avec moi?

— Je quitterais volontiers avec toi la contrée, s'il n'y avait pas tant de gens ici qui veillent sur moi.

Sur moi veillent mon père et ma mère; sur moi veillent ma sœur et mon frère.

Sur moi veillent mes parents, mes amis, et pardessus tout, le chevalier qui veut m'épouser.

— Je te donnerai un vêtement de pourpre fine, et l'on ne reconnaîtra pas ton visage rose.

Je changerai tes anneaux, et l'on ne reconnaîtra pas tes petites mains.

Hillebrand selle les chevanx gris, et place facilement sur l'un d'eux la jeune Gulleborg.

Ils chevauchent dans la forêt qui a trente milles de longueur, et rencontrent un bon chevalier.

— Où as-tu pris ce jeune écuyer? il me semble qu'il n'est pas solide sur sa selle.

— Je l'ai pris dans la demeure de sa mère, qui pour cela verse bien des larmes.

— Il me semble reconnaître ce visage rose, mais je ne connais pas ce vêtement de pourpre fine.

— Adieu, adieu, bonne nuit. Salue la jeune Gulleborg, salue-la mille fois.

Quand ils eurent marché encore pendant quelques instants, Hillebrand eut envie de se reposer.

— Oh! Hillebrand, Hillebrand, ne dors pas à présent. J'entends les sept hommes de mon père qui sonnent de la trompe.

Je reconnais le cheval de mon père qui n'est pas sorti pendant quinze ans.

—Quand je m'élancerai au combat, chère Gulleborg, ne prononce pas mon nom.

Quand nous serons au plus fort moment du combat, chère Gulleborg, tiens mon cheval.

— Ma mère m'a appris à travailler l'or et la soie, mais non pas à tenir un cheval dans le combat.

Hillebrand s'avance, et dès la première attaque il tue le frère de Gulleborg et plusieurs hommes.

Il s élance une seconde fois et tue le père de Gulleborg et plusieurs chevaliers.

— Hillebrand! Hillebrand! retiens ton épée! mon bon père ne méritait pas de recevoir le coup de la mort.

A peine Gulleborg a-t-elle prononcé ces mots, que Hillebrand reçoit sept mortelles blessures.

— Veux-tu maintenant retourner auprès de ta bonne mère, ou veux-tu suivre ton jeune ami malade?

— Je ne veux pas retourner auprès de ma bonne mère, je veux suivre mon jeune ami malade.

Ils s'avancent dans la longue forêt. Hillebrand ne prononce pas une seule parole.

— Hillebrand est-il las, ou est-il triste? Il ne prononce pas une seule parole.

— Je ne suis pas las, et je ne suis pas triste, mais le sang coule de mon cœur.

Hillebrand arrive dans la demeure de ses parents, et sa mère s'avance auprès de lui.

— Dis-moi, chevalier Hillebrand, comment te trouves-tu? Le sang coule à flots de ton corps.

— Mon cheval a trébuché. Je n'y ai pas fait attention, et il m'a jeté rudement contre un pommier.

Cher frère, conduis en toute hâte mon cheval dans la prairie; chère mère, préparez mon lit.

Chère sœur, arrange mes cheveux; cher père, vous suivrez mon cercueil.

— Hillebrand! Hillebrand! ne parlez pas ainsi. Jeudi nous célébrerons notre mariage avec joie et bonheur.

— Notre mariage se fera dans la demeure sombre. Hillebrand ne vivra pas quand viendra le jour.

Et quand vint la lumière du jour, hors de la maison de Hillebrand on emportait trois cercueils.

L'un était celui de Hillebrand, l'autre celui de sa fiancée, le troisième celui de sa mère, morte de douleur [1].

[1] Voy. dans le Border's Minstrelsy de V. Scott une ballade intitulée: la Tragédie de Douglas, qui a beaucoup de rapports avec celle-ci.

LA PUISSANCE DE LA DOULEUR.

La petite Christine et sa mère ont mis de l'or dans le cercueil. La petite Christine pleure son fiancé qui est dans la tombe.

Il frappe à la porte avec ses doigts légers. — Lève-toi, petite Christine, et tire le verrou.

Lève-toi, petite Christine, tire le verrou; je suis le jeune fiancé que tu aimais autrefois.

La jeune fille se lève à la hâte, et tire le verrou.

Elle le fait asseoir sur un coffre d'or; elle lave ses pieds avec du vin pur.

Ils se mettent au lit, et causent beaucoup, et ne dorment pas.

Les coqs commencent à chanter. Les morts ne peuvent rester plus long-temps absents.

La jeune fille se lève, prend ses souliers, et suit son ami à travers la longue forêt.

Et quand ils arrivent au cimetière, les cheveux blonds du fiancé commencent à disparaître.

— Vois, jeune fille, comme la lune a rougi tout à coup. Ainsi tout à coup disparaît ton bien-aimé.

Elle s'asseoit sur son tombeau, et dit : — Je resterai ici jusqu'à ce que le Seigneur m'appelle.

Alors elle entendit la voix de son fiancé qui lui disait : Petite Christine, retourne dans ta demeure.

Chaque fois que tu laisses tomber une larme, mon cercueil est plein de sang.

Chaque fois que ton cœur est gai, mon cercueil est plein de feuilles de roses.

LES DEUX ENFANTS DE ROIS.

Il y avait deux nobles enfants de roi qui s'aimaient d'amour, qui s'étaient promis de s'aimer dans la haute salle du château.

— Comment pourrai-je venir le soir dans ta chambre? Il y a un courant si rapide entre toi et moi.

— Tu pourras bien venir le soir dans ma chambre. J'allumerai un flambeau et je le placerai entre les rameaux de lis.

Une méchante créature entend ce projet, et dit : — Je saurai bien rompre ce lien d'amour à l'heure que je voudrai.

Le fils du roi s'en va sur le rivage. Il voit la lumière entre les branches de lis.

La méchante créature vient aussi sur le rivage et éteint le flambeau qui brillait entre les branches de lis.

Le fils du roi se met à nager. Il nage long-temps autour de l'île ; il ne peut trouver la terre ; enfin il tombe dans les flots salés.

Honte à toi, fausse créature ! Que Dieu te punisse, toi qui as éteint la lumière qui brillait entre les branches de lis.

Un petit domestique arrive, et dit : — J'ai vu un noble fils de roi descendre dans les flots bleus.

Les jeunes filles pâlissent sous leur vêtement écarlate, mais surtout la jeune fille aimée. Des larmes tombent sur ses joues

— Écoute, ma chère mère, ce que je veux te demander. Permets-moi d'aller me promener dans notre jardin.

— Tu peux aller te promener dans le jardin, mais éveille ta jeune sœur et prie-la d'aller avec toi.

— Ma jeune sœur est toute petite, et ne comprend encore rien. Elle court au milieu des roses comme au milieu des lis.

La jeune fille va vers son père, et lui dit : — Je voudrais avoir la permission d'aller me promener dans notre jardin.

— Tu peux aller te promener dans le jardin, mais éveille ton jeune frère et prie-le d'aller avec toi.

— Mon frère est si petit e ne sait encore rien. Il foule aux pieds les roses, ou les emporte sur sa poitrine.

La jeune fille s en va sur le bord de la mer et trouve le pêcheur de son père qui pêchait près du rivage.

— Écoute, pauvre pêcheur mouillé et glacé. N'as-tu pas vu un fils de roi dans les vagues bleues?

— Nous avons pêché toute la nuit, près du rivage, avec notre bateau, et nous avons trouvé le noble fils de roi dans les vagues bleues.

La jeune fille prend sa chaîne d'or de son cou, ses anneaux de ses doigts, et les donne au pêcheur de son père, qui a trouvé le corps de son bien-aimé.

— Salue mon père et ma mère; dis-leur de ne pas se chagriner. Je me jette au fond de la mer, et je tiens dans mes bras celui que j'aime [1].

[1] Même tradition dans les chants danois publiés par Nyerup, dans les chants hollandais publiés par M. Hoffmann de Fallersleben, et dans toute l'Allemagne.

LA PRINCESSE ENCHANTÉE.

Je connais un château, un riche château, orné d'or et d'argent et bâti en pierres de taille.

Dans ce château il y a un tilleul au doux et frais feuillage; dans ce feuillage un rossignol dont les accords sont charmants.

Un chevalier arrive là; il arrive là à cheval vers minuit, et entend avec admiration le chant du rossignol.

— Petit rossignol, chante encore une fois; je garnirai tes plumes de feuilles d'or, je te mettrai au cou un collier de perles.

— Je ne veux point de tes feuilles d'or qu'il faudrait porter pour toi. Je suis un oiseau sauvage, personne ne me connaît.

— Si tu es un oiseau sauvage que personne ne connaît, tu souffres pourtant de la faim, du froid, de la neige qui tombe sur les grands chemins.

— Je ne souffre ni de la faim, ni du froid, ni de la neige qui tombe sur les grands chemins; je souffre d'une douleur secrète qui me tourmente beaucoup.

Dans les montagnes et dans les vallées le torrent coule rapidement; mais celui qui a un ami fidèle vit long-temps dans son souvenir.

J'aimais un chevalier brave et puissant. Ma belle-mère m'a éloignée de lui, car elle voulait l'avoir pour elle.

Elle m'a changée en rossignol et m'a dit de voler dans l'air. Elle a fait de mon frère un loup féroce et lui a dit de courir dans la forêt.

En l'envoyant dans la forêt, elle lui dit : — Tu ne reviendras homme qu'en buvant le sang de mon cœur. Sept ans se passèrent.

Un jour, elle s'en allait gaiement dans la bruyère ; mon frère la voit et la suit en colère.

Il la saisit par le pied gauche avec ses griffes de loup, lui arrache le cœur, boit son sang et reprend sa forme première.

Moi, je suis encore un petit oiseau sauvage, je fuis dans les forêts sombres, et ma vie est triste, surtout en hiver.

Mais je rends grâce à Dieu qui vient à mon secours. J'ai retrouvé la voix pour parler ; il y a quinze ans que je n'avais rien dit.

Je chantais, je chantais sans cesse mon doux chant de rossignol, et jamais je ne trouve de meilleurs rameaux que dans les plaines les plus vertes.

— Écoute, petit rossignol, ce que je veux t'offrir. L'hiver tu resteras dans ma demeure, l'été tu reprendras ton vol.

— Merci de ton offre, beau chevalier, mais ma belle-mère ne permet pas que j'entre dans une maison tant que j'aurai des plumes.

Le chevalier s'arrête, réfléchit, et malgré la volonté du rossignol il le saisit par la patte.

Il l'emporte dans sa demeure, ferme les portes et les fenêtres. Le rossignol prend la forme de toutes sortes d'animaux.

Il se change en lion et en ours, en serpent et en dragon, et s'élance comme s'il voulait mordre le chevalier.

Le chevalier le frappe avec son poignard, le sang coule sur le plancher, et à l'instant même le rossignol est devenu une belle jeune fille.

— Maintenant, j'ai mis fin à ta douleur et à tes inquiétudes; dis-moi de quelle origine tu es du côté de ton père et du côté de ta mère.

— Mon père était roi d'Égypte; ma mère était une noble reine; mon frère fut changé en loup féroce.

— Si ton père était roi d'Égypte, si ta mère était reine, tu es certainement ma sœur qui fut changée en rossignol.

Ce fut une grande joie dans la maison et dans toute la contrée quand on sut que le chevalier venait de prendre le rossignol qui était resté si long-temps sous les tilleuls.

LA FILLE DU SULTAN.

Écoutez, vous tous qui êtes pleins d'amour, mon esprit va chanter un chant d'amour et de concorde, un chant de grandes et belles choses. Une fille de sultan, élevée dans une terre païenne, s'en alla un jour, au lever de l'aurore, le long du parc et du jardin.

Elle cueillit les fleurs de toutes sortes qui brillaient sous ses yeux, et elle se disait : Qui donc a pu faire ces fleurs et découper avec tant de grâce leurs jolies petites feuilles? Oh! je voudrais bien le voir!

Je l'aime déjà du fond du cœur; si je savais où le trouver, je quitterais le royaume du ciel pour le suivre. — Et à minuit, voici Jésus qui arrive, et qui s'écrie : — Jeune fille, ouvrez! — Elle se lève sur son lit et accourt en toute hâte.

Elle ouvre la fenêtre, et aperçoit le bon Jésus resplendissant de beauté. Elle le regarde avec tendresse, puis, s'inclinant devant lui : — D'où venez-vous donc, dit-elle, ô mon noble et majestueux jeune homme?

Quel est le cœur qui pour vous ne s'enflammerait pas? car vous êtes si beau! Jamais, dans le royaume de mon père, je n'ai trouvé votre pareil. — Et moi donc, jeune fille, je te connais, je connais ton amour; apprends donc qui je suis : c'est moi qui ai créé les fleurs.

— Est-ce bien vous, mon puissant Seigneur, mon

amour, mon bien-aimé? Combien de temps je vous ai cherché! et maintenant que vous voilà, il n'y a plus ni bien ni patrie qui m'arrête; avec vous je m'en irai. Que votre belle main me conduise là où il vous plaira.

— Jeune fille, si vous voulez me suivre, il faut tout abandonner : votre père, vos richesses et votre beau palais. —Votre beauté m'est plus précieuse que tout cela. C'est vous que j'ai choisi, c'est vous que j'aime. I n'y a rien sur la terre d'aussi bien que vous.

Laissez-moi donc vous suivre où vous voudrez. Mon cœur m'ordonne de vous obéir, et je veux être à vous. — Il prit la jeune fille par la main. Elle quitta cette contrée païenne, et ils s'en allèrent ensemble à travers les champs et les prairies.

Le long du chemin, ils s'entretenaient avec gaieté l'un l'autre, et la jeune fille lui demanda son nom. — Mon nom, dit-il, est merveilleux. Par sa puissance, il guérit le cœur malade; sur le trône élevé de mon père, tu pourras le lire.

Donnez-moi votre amour, consacrez-moi vos sens et votre esprit. Mon nom est Jésus. Ceux qui m'aiment le connaissent bien. — Elle le regarda avec tendresse, et, se courbant à ses pieds, lui jura fidélité.

— Comment, dit-elle, comment est votre père, ô mon beau fiancé? Pardonnez-moi cette question. — Mon père est très-riche; la terre et le ciel lui obéissent; l'homme, le soleil, les étoiles lui rendent hommage.

Un million de beaux anges s'inclinent devant lui les yeux baissés. — Si votre père est si puissant et si élevé au-dessus de nous tous, mon bien-aimé, comment donc est votre mère?

— Jamais il n'y eut dans le monde une femme aussi

pure. Elle devint mère d'une façon miraculeuse, sans cesser d'être vierge. — Ah! si votre mère est si belle et si pure, de quelle contrée venez-vous donc?

— Je viens du royaume de mon père, où tout est joie, beauté, vertu. Là, des milliers d'années se passent comme un jour; d'autres milliers d'années leur succèdent pleines de repos et de félicité.

— Seigneur, que de prodiges vous m'offrez! Hâtons-nous donc, ô mon roi, d'arriver à la demeure de votre père. — Restez pure et sincère, je vous donnerai mon royaume, et vous y vivrez éternellement.

Ils continuèrent leur route à travers les champs et les prés, et ils arrivèrent près d'un couvent où Jésus voulait entrer. — Hélas! voulez-vous donc me quitter? Si je n'entends plus votre douce voix, je languirai sans cesse.

— Attendez-moi ici, dit-il avec grâce et bonté; il faut que j'entre dans cette maison. — Il entre, et elle reste à la porte pour l'entendre; mais, quand elle ne le voit plus, des larmes d'amour tombent de ses joues.

Le jour se passe, le soir arrive, elle attend encore; mais son fiancé ne vient pas. Alors elle s'avance vers le couvent, et frappe, et crie : — Ouvrez-moi la porte, mon bien-aimé est ici.

Le portier ouvre, et regarde cette jeune fille si belle et si imposante. — Que voulez-vous? dit-il. Pourquoi venez-vous ici toute seule? Pourquoi ces larmes? Dites-moi, quel chagrin avez-vous?

— Hélas! celui que j'aime si tendrement m'a quittée; il est entré dans cette maison, et je l'ai attendu long-temps. Pressez-le de sortir; dites-lui de venir me trouver avant que mon cœur se brise, car il est mon fiancé.

— Jeune fille, celui qui vous a quittée n'est pas venu ici; j'ignore qui est votre bien-aimé, je ne l'ai pas vu. — Mon père, pourquoi voulez-vous me le cacher? mon bien-aimé est ici. En me quittant, il m'a dit : — J'entre dans cette maison.

— Mais dites-moi comment il s'appelle, je vous dirai si je le connais. — Hélas! je ne puis le dire, j'ai oublié son nom. Mais c'est le fils d'un roi; son empire est large et profond; son vêtement est bleu de ciel et parsemé d'étoiles d'or.

Son visage est blanc et rose, ses cheveux sont blonds comme l'or, et toute sa nature est si merveilleuse et si douce, que rien au monde ne lui ressemble. Il venait du royaume de son père; il voulait m'emmener avec lui; mais, hélas! il est parti.

Son père tient le sceptre de la terre et du ciel; sa mère est une vierge très-belle et très chaste. — Ah! s'écria le portier, c'est Jésus, Notre-Seigneur! — Oui, mon père, c'est lui que j'aime et que je cherche.

— Bien, jeune fille; si c'est là votre fiancé, je veux vous le montrer. Venez, venez; vous êtes au bout de votre voyage. Entrez sous notre toit, ô jeune fiancée! et dites-moi, d'où venez-vous? Sans doute d'une terre étrangère?

— Je suis la fille d'un roi; j'ai été élevée dans les grandeurs, et j'ai tout quitté pour celui que j'aime. — Vous retrouverez plus que vous n'avez quitté près de celui d'où les biens proviennent, près de Jésus, votre amour.

Entrez donc, et suivez mon conseil. Je vous mènerai à Jésus; mais renoncez à toutes les grandeurs païennes, renoncez à la tendresse de votre père, oubliez

votre pays de paganisme, car désormais vous devez être chrétienne.

— Oui, mon père, je me rends à vos avis. Mon amour est ce que j'ai de plus cher, et nul sacrifice ne peut m'effrayer. — Et alors le religieux lui enseigne la vraie foi et la loi de Dieu. Il lui dit la vie de Jésus depuis sa naissance jusqu'à sa mort.

La jeune fille dévoua son âme à Dieu ; elle avait un grand désir de voir Jésus, son bien-aimé, et elle l'attendit long-temps. Mais quand elle fut près de mourir, Jésus lui apparut.

Il la prit doucement par la main, et l'emmena dans son beau royaume. Là, elle est devenue reine, elle goûte toutes les jouissances que son cœur peut désirer, et des milliers d'années passent pour elle comme un jour.

SAINT GEORGES.

Loué soit le Dieu tout-puissant, ainsi que son fils. Je veux chanter un chant sur le chevalier saint Georges.

— Écoute, Georges, tu accompliras avec honneur la mission que je veux te donner ; tu t'en iras en Cappadoce, dans la grande ville, combattre le dragon.

La ville est longue et large, et habitée par un roi païen. Devant cette ville est un dragon qui fait beaucoup de mal.

Ce monstre a d'étranges habitudes : chaque jour il lui faut une nourriture humaine ; en sorte qu'il finirait par dépeupler la ville.

Chaque fois qu'il ne reçoit pas ses provisons, il souffle par-dessus les murailles, et tous ceux que son souffle atteint meurent à l'instant.

Tous ceux que son souffle atteint meurent à l'instant. Il soufflera si long-temps, qu'il finira par dépeupler la ville.

Le roi a imaginé un moyen : c'est de livrer chaque jour au dragon une créature humaine. — De cette manière, dit-il, nous prolongerons le terme de notre vie.

Chacun doit tour à tour se sacrifier. Le tour de la fille unique du roi est venu. Les bourgeois montent au château pour la prendre.

Il offre pour la racheter de l'or et de l'argent. Il don-

nera volontiers tout ce qu'on voudra. Les bourgeois répondent : — Non, nos enfants aiment à vivre aussi.

Roi, tenez votre parole et ne nous faites pas d'injustice, ou nous entrons dans le château, et nous le renverserons pierre par pierre.

— Va, ma chère fille, va près du dragon. Je t'avais choisie pour épouser un fils de roi, et non pas ce monstre affreux.

La jeune fille prend ses plus beaux vêtements ; elle prend aussi l'agneau avec lequel elle joue, et sort du château.

Elle sort du château ; son sort est touchant. Son père et sa mère l'embrassent et pleurent amèrement.

Elle s'en va dans la rue et se tord les mains, et chaque enfant de la ville verse pour elle des larmes.

On la suit sur la place. Dieu veuille la secourir ! Elle monte sur une petite hauteur et attend le dragon.

Comme elle était sur cette hauteur, arrive saint Georges monté sur son cheval impétueux.

Il porte à la main une bannière blanche avec une croix rouge. Son armure brille comme le soleil. La jeune fille ne le connaît pas.

— Levez-vous, belle jeune fille ; pourquoi vous affliger ainsi ? Que vous est-il arrivé ? Dites-le-moi franchement.

— On me livre au dragon. Éloignez-vous d'ici, beau chevalier, si vous avez envie de vivre.

— Je l'ai promis à Dieu, et je vous le promets à vous-même : aujourd'hui, je vous secourrai ou je périrai moi-même.

— Éloignez-vous, beau chevalier, ne vous exposez pas au danger ; et, puisqu'il faut que je meure, j'aime mieux mourir seule.

— Je ne puis m'éloigner ; et, je vous le déclare, je vous délivrerai aujourd'hui si vous voulez accepter la religion du Christ.

— J'accepterai volontiers la religion du Christ, et je le nommerai le seul Dieu, si vous pouvez me délivrer aujourd'hui.

— Je vous donne donc pour maître notre seigneur Jésus-Christ.

Au même instant, le dragon sort de la mer. Saint Georges s'élance au-devant de lui.

Il lui plonge sa lance dans la gueule. Sa lance vole en morceaux. Il la retire plus vite que l'oiseau ne vole.

— Avancez maintenant, jeune fille ; mettez votre ceinture sur le cou du monstre : vos parents verront que vous êtes délivrée.

Ils conduisent le dragon vers la ville. Le roi appelle tout le monde sur les remparts, et le peuple qui était dans les rues se met à courir.

Saint Georges et la jeune fille conduisent le dragon vers la ville. — Acceptez, ô roi ! la religion du Christ, ou la ville sera dépeuplée.

— J'accepte volontiers la religion du Christ, et tout mon royaume l'accepte avec moi. Je vous donne ma fille, puisse-t-elle être digne de vous !

GUSTAVE I^ER^ ET LES DALÉCARLIENS.

Le jeune et héroïque Gustave Wasa, échappé du Danemark, où les cruels soupçons de Chrétien II le retenaient captif, se réfugie dans la province de Dalécarlie. Tandis que Chrétien II, furieux de la rébellion des Suédois, entre dans leur pays les armes à la main et fait dresser ses échafauds sur la place de Stockholm, Gustave appelle autour de lui les habitants de la Dalécarlie et les invite à venger leurs compatriotes egorgés par les soldats de Chrétien, à briser le joug du Danemark. On montre encore devant l'église de Mora une pierre sur laquelle le noble descendant des anciens sénateurs monta pour haranguer les paysans qui devaient se rallier sous son drapeau, délivrer la Suède et faire de leur jeune capitaine le chef d'une glorieuse dynastie.

Gustave s'en va dans la Dalécarlie et dit aux paysans: — Le roi chrétien est devant le château de Stockholm buvant de la bière et du vin.

Écoutez, mes Dalécarliens, ce que je vous propose ; — Voulez-vous me suivre à Stockholm et battre avec moi les Danois ?

Les Dalécarliens répondent : — Nous nous sommes battus déjà, nous nous en souvenons bien.

Mais Gustave leur dit : — Nous invoquerons Dieu le Père qui est dans le ciel, et tout ira mieux.

Les Dalécarliens changent aussitôt d'idée. Ils disent à Gustave : — Si tu veux être notre chef, jeunes et vieux nous te suivrons.

La flèche atteint sur les arbres l'écureuil et la gélinotte. Il en sera de même de Chrétien-le-Bourreau.

— Je serai volontiers votre chef, reprend le roi Gustave, si vous voulez vous rallier fidèlement sous ma bannière bleue.

D'une voix unanime les Dalécarliens s'écrient avec courage : — Nous exposons volontiers notre sang et notre vie pour combattre ce cruel tyran.

— Marchons donc, dit le roi, au nom du Dieu puissant ! marchons à la hâte pour délivrer notre patrie du joug des Danois !

Les Dalécarliens s'avancent avec leurs arcs sur le pont de Tuna. Ils étaient en plus grand nombre que Gustave ne pouvait le croire.

Ils s'avancent rapidement dans la forêt de Tuna. Leur troupe était plus nombreuse que Gustave ne pouvait le voir.

Ils ne s'arrêtent pas, ils marchent avec ardeur pour arriver au lieu où campe l'armée danoise.

Quand ils sont au pont de Brunnebeck, ils aperçoivent les Danois, et à l'instant les flèches des Dalécarliens volent dans l'air comme les grains de grêle qui tombent des nuages.

Les Dalécarliens tirent tous en même temps. Leurs flèches sont plus nombreuses que les sables du rivage.

Les Danois se précipitent dans le fleuve, et l'eau les nettoie. Les soldats de Gustave regrettent seulement que Christien ne soit pas là.

Les Danois prennent tous la fuite et chantent un triste refrain : Il faut boire l'amère boisson qui nous est venue de la Dalécarlie.

LE ROI ÉRIC.

Le roi dit à deux de ses hommes : — Demain vous irez me chercher la devineresse.

Les messagers vont trouver la devineresse. — Il faut que vous veniez parler au roi.

— Comment pourrais-je me présenter devant le roi ? Je n'ai que des vêtements de vadmel gris.

Elle arrive dans la demeure du roi, et reçoit un bon accueil.

Le roi frappe sur les coussins bleus. — La petite devineresse a-t-elle envie de se reposer ici ?

— Comment pourrais-je me reposer sur ces coussins ? Il y a là-dedans deux couteaux.

— Si tu sais cela, tu en sais davantage encore. Peux-tu me dire combien j'ai d'hommes à mon service ?

— Tu as trente hommes à ton service, mais deux seulement sont fidèles.

L'un est chargé de faire ton lit, l'autre garde les clefs de tes coffres.

— Si tu sais cela, tu en sais davantage encore. Peux-tu me dire combien il y a de jeunes filles nobles à la cour ?

— Il y a trente jeunes filles nobles à ta cour, mais deux seulement sont fidèles.

L'une est chargée de faire le lit de la reine, l'autre garde les clefs des coffres de la reine.

— Si tu sais cela, tu en sais davantage encore. Peux-tu me dire combien de temps la reine me survivra ?

— La reine mettra au monde deux enfants, et mourra bientôt après.

— Si tu sais cela, tu en sais encore davantage. Peux-tu me dire combien de temps il me reste à vivre ?

— Je pourrais bien te le dire, mais j'ai peur que tu ne me condamnes à mort.

— Je ne te condamnerai pas à mort ; et, tant que tu vivras, tu seras nourrie dans ma demeure.

— Il y aura au printemps un jour sinistre ; on déposera notre reine dans le cercueil doré.

Il y aura en automne un jour sinistre ; une maladie mortelle atteindra le cœur du roi.

Le visage du roi s'assombrit, et pendant deux heures il ne dit pas un mot.

— Mon bon roi, n'ayez pas peur, il y a déjà pour vous et pour la reine deux siéges dans le paradis.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

POÉSIES MODERNES.

DANEMARK.

CHANT NATIONAL DANOIS.

Ce chant national, aussi populaire en Danemark que le *God save the King* en Angleterre, et le chant suivant, ont été composés par Ewald, né à Copenhague en 1747, mort en 1781. C'est l'un des poètes les plus renommés du Danemark. On lui doit entre autres ouvrages deux tragédies remarquables par leur caractère national, *Rolf Krage* et *Balder*, et un opéra fort aimé des Danois et qui a pour titre : *les Pêcheurs*.

Le roi Chrétien[1] est debout près du mât élevé, dans la fumée et le tourbillon. Son glaive frappe si fort qu'il brise le crâne et le casque du Goth. Les armes et les navires ennemis tombent dans la fumée et le tourbillon. « Fuyons! s'écrient-ils, fuyons tant que nous pourrons fuir. Qui pourrait résister à Chrétien, de Danemark, dans le combat? »

[1] Chrétien IV, le roi le plus vaillant, le plus populaire de la dynastie des Oldenbourg. Il était excellent marin. Il conduisit lui-même une escadre jusqu'au cap Nord, et commanda plusieurs fois dans des batailles navales. Dans une de ces batailles il fut atteint d'un dard et perdit un œil, ce qui ne l'empêcha pas de continuer le combat.

Niels-Juel[1] voit le tumulte de la bataille. L'heure est venue; il déroule le pavillon rouge, et frappe à coups redoublés sur les ennemis. Alors ils crient dans le tumulte de la bataille : « L'heure est venue. Fuyons, cherchons un refuge où nous cacher ! Qui pourrait résister à Juel, de Danemark, dans le combat?

O mer du Nord, l'éclair de Vessel a traversé ton voile sombre. Alors les combattants se sont précipités dans ton sein ; car la terreur et la mort marchaient avec lui. De loin on entendit le bruit qui traversait ton voile sombre. De Danemark, Tordenskiold arrive comme la foudre. Que chacun s'abandonne à la clémence du ciel et fuie.

Toi qui mènes à la gloire et à la puissance, route de Danemark, mer lourde et sombre, reçois ton ami qui marche sans crainte, qui méprise le péril, qui est fier comme toi dans le bruit de l'orage, mer lourde et sombre. A travers le tumulte des vents, la bataille et la victoire, conduis-moi à mon tombeau.

[1] Amiral danois qui, de même que Tordenskiold, dont le nom est cité dans la strophe suivante, remporta plusieurs grandes victoires navales.

GUNVÈRE.

La petite Gunvère se promène le soir pensive. Son cœur est tendre, sa jeune âme est pure comme l'or. Oh! garde-toi, enfant, garde-toi des hommes trompeurs!

La petite Gunvère jette dans la mer sa ligne de soie. Les vagues se soulèvent, le sein de la mer s'entr'ouvre: Oh! garde-toi, enfant, garde-toi des hommes trompeurs!

Sur les flots apparaît un bel homme de mer couvert de roseaux. Son œil étincelle, son langage est doux, comme le son de la harpe.

—Petite Gunvère, l'amour me tourmente jour et nuit; mon cœur languit, mon âme est abattue; aie pitié de moi.

Tends-moi avec confiance ta petite main blanche, je la presserai sur ma poitrine brûlante, et je recouvrerai le repos.

Sous sa rude enveloppe, mon cœur, petite Gunvère, est doux et tendre; ma parole est fidèle; mon âme, sans artifice, méprise l'hypocrisie.

— Si ma main te plaît, si elle peut te donner la consolation et le repos, viens, bel homme de mer, viens, et prends mes deux mains.

Il l'enlève à la rive escarpée, joyeux de son mensonge. Son rire éclate comme l'orage, et les pêcheurs pleurent sur le cadavre de Gunvère: Oh! garde-toi, enfant, garde-toi des hommes trompeurs!

ENFANCE.

Traduit de Baggesen, né à Korsæ en 1764, mort à Kiel en 1826, après une vie fort agitée, poète élégant, prosateur caustique et spirituel. Il a composé un grand nombre de poésies lyriques, des chansons, des épigrammes, des élégies, et quelques poèmes en allemand. Celui qui a pour titre la *Parthénéide* a été traduit en français par M. Fauriel.

Il fut un temps où j'étais très-petit; je n'avais pas plus de deux pieds de haut. Quand je pense à ce temps-là, je verse de douces larmes, et j'y pense souvent.

Je jouais dans les bras de ma tendre mère, je chevauchais sur les genoux de mon aïeul; je ne connaissais ni trouble, ni ennui, ni regret, pas plus que l'argent, le grec ou Galatée.

Il me semblait que notre terre était bien plus petite, et en même temps bien moins mauvaise. Je voyais les étoiles briller comme des étincelles, et j'aurais voulu avoir des ailes pour aller les prendre.

Je voyais la lune s'abaisser vers l'île, et je me disais : Que ne suis-je sur cette île ! je saurais comme la lune est grande, et ronde, et belle.

Je voyais le soleil du bon Dieu se coucher à l'occident, dans le sein doré de la mer, et le matin de bonne heure se lever à l'orient, et empourprer la surface du ciel.

Je pensais au Dieu généreux qui m'a créé, moi et

ce beau soleil, et ces lignes d'astres célestes qui tourbillonnent sous ses mains d'un pôle à l'autre.

Avec ma dévotion enfantine, mes jeunes lèvres murmuraient la prière que ma pieuse mère m'avait apprise : O mon Dieu! disais-je, fais que je m'efforce toujours d'être sage, d'être bon et de t'obéir.

Je priais pour mon père, pour ma mère, pour ma sœur, pour toute la ville, pour le roi que je ne connaissais pas. et pour le pauvre mendiant qui passait en soupirant devant moi.

Ils ont fui, ils ont fui, ces heureux jours de l'enfance; mon calme et mon repos se sont enfuis avec eux, il ne m'en reste que le souvenir. Mon Dieu! fais que je ne le perde jamais, jamais!

LE CHANT DE LA CRÉATION [1].

— Lève-toi, poussière, entonne l'hymne de louange. Toutes les zones louent le Seigneur, toutes les nations louent Dieu.

Le ciel, la terre et la mer le louent en chœur, le Dieu grand; tout ce qui respire, tout ce qui a une voix et un murmure loue celui qui a fait éclore la lumière, qui a donné le mouvement.

Les joies de la vie éclatent en sons triomphants. Dans leurs accords unis, des millions d'êtres chantent Dieu.

Tout dormait profondément enseveli dans le sein du néant; les voiles de la nuit enfermaient le vide, l'obscurité, la mort; mais la puissance pénétra dans le chaos de l'éternité, et, du sein du néant, le monde surgit à la lumière et à la vie. La voix de la création nouvelle se fit entendre, et cette voix disait : Alleluia ! tu es, tu étais, tu seras notre Dieu.

Du milieu de la forêt chargée de nuages, chaque jour voit le réveil de la vie. Ta splendeur éclate dans les bois et dans les champs. Regarde : avec ses ailes légères, l'oiseau joyeux s'élance dans l'atmosphère empourprée, et son hymne qui te loue, résonne dans les nuages d'or. La clarté du matin grandit, brille au loin,

[1] Traduit de Baggesen.

et la rosée étincelante, et la fleur qui sourit, et le vent qui vole, et le ruisseau qui court se tournent avec joie vers cette clarté.

Tu enlèves le voile de la nature, tu sèches les larmes de rosée qui humectent la face de la terre; ton ciel n'est plus obscurci. Le jour éblouissant s'avance dans tout son éclat, il enlace sa fiancée au visage rose, et toute la nature enchantée par cette lumière qui donne la vie s'écrie : C'est Dieu! c'est Dieu! c'est Dieu! Alleluia, nous existons! Alleluia, tu es, tu étais, tu seras notre Dieu!

J'ai entendu l'alouette chanter, la rose s'entr'ouvrait et le feuillage frémissait. Je regardais les rayons du matin, et mon cœur joyeux prenait son essor. Mais j'étais seul, et mon cœur regrettait quelque chose dans ce bonheur non partagé. Les roses brillantes fleurissaient sur mon chemin, mais elles ne me comprenaient pas.

Tu vis, ô Créateur, tu vis mes larmes couler, et tu m'envoyas la femme au doux sourire. Je m'assis en paix sur les racines du chêne, et je m'écriai : Dieu est bon.

Je vis tes astres lumineux briller sur la terre, je contemplai l'éclat du soleil, et ma pensée se perdit dans la profondeur des cieux. Mais j'étais seul, et mon âme éprouvait encore de la tristesse dans son bonheur. Plein de désirs, je m'avançais vers chaque arbre; mais quel arbre de la forêt pouvait me comprendre?

Tu vis, ô mon frère, tu vis les larmes dans mes yeux et un autre moi-même sortit de la forêt. Oh! Dieu est bon, s'écria t-il; et je répondis : Dieu est bon! J'ai vu la pourpre brillante de l'orient et la lumière du jour; mais qu'est-ce que le sourire de l'aurore et le rayon

ardent du soleil? Qu'est-ce que la terre riante et le ciel élevé près de la pensée de l'homme et du sourire de la femme? Qu'est-ce que la splendeur des astres près du feu qui est dans notre cœur, près des joies de notre âme? O amour, nous existons! O amour, tu es, tu étais, tu seras notre bonheur!

Nous te louons, mon Dieu, nous te remercions dans la splendeur de la lumière, dans le calme paisible de la vie; nous reconnaissons ton signe, nous entendons ta parole, dans l'obscurité de la nuit, dans le sourd murmure de la terreur.

Ton trône s'obscurcit; le soleil se cache derrière des nuages épais; les sombres éléments sortent de l'abîme; les fondements de la terre tremblent; les vallées s'élèvent, et les montagnes tombent. Sa flamme dévastatrice s'étend sur les vagues; à travers les ruines, éclatent les lueurs de la tempête. Au milieu du tumulte, du fracas des montagnes qui s'écroulent, des rochers qui se brisent, le char de ta justice mystérieuse roule avec le bruit du tonnerre à travers le ciel.

Dieu juste! Dieu terrible! dans la poussière nous entendons ta parole.

Mais, lorsque tous les anges de la vie se cachent, lorsqu'à ton signe la mort quitte sa retraite, au moment suprême, tu es dans le dernier soupir du cœur qui se brise.

Oui, mon père, même dans l'affreuse terreur de la mort, le néant t'invoque dans sa poussière; le vermisseau dans son limon mettra son espérance en toi, comme le séraphin. Car, tu es éternellement bon, ô juge suprême! Tu as donné à notre cœur les ailes de l'amour; nous t'offrons le tribut de notre confiance, et tu te plais à le recevoir. Tu abaisses sur nous un regard pa-

ternel, quand nous nous en allons, comme des enfants, à travers le chemin de la vie. Par notre union ici-bas, tu nous donnes un avant-goût du bonheur des anges.

O Dieu ! que l'œuvre de tes mains s'arrête ; que les étoiles tombent ; que le soleil disparaisse ; que l'abîme des ténèbres s'ouvre de nouveau ; quand le ciel, la mer, et tout s'anéantirait, tu serais éternellement le même. Dans les profondeurs de la nuit, de loin et de près, tu es ; et la lumière, et la vie, et le bonheur sont éternellement là où tu es.

O ciel renfermé dans notre sein ! ô amour ! nous existons. Alleluia ! tu es, tu étais, tu seras notre bonheur.

Saint ! saint ! saint ! que toute la création se prosterne ! Cieux, inclinez-vous ! terre, agenouille-toi et prie ! Loué soit l'éternel, le Tout-Puissant, le sage ! Loué soit le saint, le juste, le bon ! Alleluia ! ô notre Créateur, notre juge, notre père, alleluia ! C'est ce que soupirent les mélodies de la poussière, ce que chantent les astres lumineux, ce que les harmonies du ciel font entendre ; alleluia, tu es ! Et le bruit des vagues, et l'éclair, l'orage, le tonnerre répètent au monde : Tu es !

Toutes les myriades de l'univers te célèbrent dans l'harmonie des sphères, et nous te louons, toi, notre Créateur, notre juge, notre père.

Que le son de notre harpe résonne au loin, répété en chœur par des millions d'êtres ! que tous les sons de la vie retentissent ; que toute la nature ne soit qu'un chant ! Mer, flamme, tempête et tonnerre, étoiles et soleil, levez-vous ; que tout ce qui respire dans le monde rende hommage à Dieu.

Alleluia ! nous existons. Alleluia ! tu es, tu étais, tu seras notre Dieu.

UFFE-LE-TACITURNE.

Traduit d'Oehlenschlæger, le poète le plus illustre et le plus fécond du Danemark, célèbre surtout par l'habileté avec laquelle il a fait revivre dans plusieurs de ses tragédies les anciennes traditions scandinaves, par son poème d'Aladdin, par son épopée mythologique des *Dieux du nord*. Il a lui-même traduit ses œuvres en allemand. Une de ses tragédies, dont Corrége est le principal personnage, a été traduite en français. Oehlenschlæger est né en 1779. Il est aujourd'hui professeur à l'université de Copenhague et conseiller d'État.

Vermund a les cheveux blancs; il est vieux, fatigué de ses nombreuses guerres; il est aveugle, et porte dans son royaume le manteau de pourpre. Les Scaldes font vibrer leur harpe devant lui, et lorsque, dans leurs chants, ils parlent des jours passés, le souvenir revit dans le cœur du vieillard, et son œil revoit ce qu'il a vu autrefois.

Le roi de Saxe, orgueilleux et rusé, envoie à Vermund un messager pour lui demander si celui qui est aveugle peut régner. Un héraut entre dans la salle, s'avance devant le trône sur lequel le roi est assis avec son sceptre et son diadème, la tête appuyée sur sa main.

« Salut à toi, vieux roi de Danemark! Sverting m'en-
» voie dans ta demeure. Te voilà assis en silence, sans
» glaive sur le flanc. Est-il convenable qu'un vieillard

» débile s'affaisse et soupire sous le fardeau de la cou-
» ronne? Un roi peut-il n'être roi que de nom?

» Mon maître demande que tu quittes à l'instant le
» trône, comme il convient à un vieillard qui en a joui
» autant que toi; ou que ton fils marche contre le sien
» et que la couronne appartienne à celui qui rempor-
» tera la victoire. »

Le fils de Vermund s'appelle Uffe; il est muet; c'est une grande douleur pour son père. Il reste sans mouvement, les bras croisés dans l'ombre. Sa main est forte, mais jamais elle n'a porté l'épée pour l'honneur du pays.

« Faut-il donc, s'écrie Vermund en fondant en lar-
» mes, faut-il que j'entende de telles paroles! Jadis,
» j'ai marché vaillamment au combat. La lumière a été
» ravie à mes yeux et la force à mes membres. Faible
» et débile, il faut que je supporte l'orgueil de mes en-
» nemis.

» Le rusé Sverting sait bien que je suis sans défense;
» car mon fils est muet, c'est là mon malheur. Assiste-
» moi, Odin, du haut de ta demeure. J'irai moi-même
» sur le champ de bataille. Honte à celui qui cédera!
» Rapporte cette réponse à ton maître. »

« Seigneur, s'écrie le héraut, convient-il au puissant
» Sverting de frapper un vieillard aveugle et sans force?
» Une telle victoire serait trop facile. Envoie-nous ton
» héritier, fais qu'il engage la lutte, qu'il prenne l'épée,
» pour pouvoir prendre ensuite le sceptre. »

Tous les guerriers réunis autour du roi portent la main à leur large glaive et regardent en silence le fils de Vermund. « Odin protégeait jadis notre pays et sou-
» tenait glorieusement notre honneur. Ce malheureux
» enfant saura-t-il se défendre contre ses ennemis? »

Tandis que leurs regards s'arrêtent sur Uffe avec douleur, avec amertume et colère, tout à coup une teinte de pourpre colore son visage, ses lèvres s'ouvrent, et sa langue parle pour la première fois.

« Sverting expiera le dédain qu'il me montre. Son » fils ne rompra pas ma lance; mais s'il veut me réjouir » le cœur, qu'il fasse venir avec lui un guerrier redou- » table, et le sang de tous deux coulera. »

Les spectateurs sont stupéfaits d'admiration en entendant la voix du jeune homme. Dès sa première enfance, il n'avait pu prononcer un mot, et le voilà qui parle bravement et noblement pour son pays. Le Saxon rit avec dédain et se moque des paroles d'Uffe. Mais elles réjouissent la demeure du roi. Il veut combattre seul contre deux, lui que chaque guerrier fidèle regardait avec douleur; il est sorti de son sommeil, il défendra son roi.

Le héraut quitte avec sa suite le palais de Danemark. Le roi ne peut cacher sa joie. « Toi qui viens de mon- » trer ta bravoure, toi qui mets fin à la douleur de » Vermund, toi qui veux combattre seul contre deux, » mon scalde te chantera.

» Mon malheureux fils, muet de naissance, maltraité » par le sort et qui ne peut venger son père, vivra comme » il pourra. Mais toi, qui as répondu aux menaces de » Sverting, tu hériteras du trône de Vermund; tu por- » teras la couronne d'or et le manteau de pourpre. »

En entendant ainsi parler le roi, le cœur de chaque guerrier est vivement ému. « Hélas! le vieillard aveugle » ne sait pas ce qu'a fait son fils. Il croit que c'est un » autre qui a parlé : calmons la douleur paternelle, » calmons-la par une joyeuse parole de consolation. »

» Seigneur, s'écrient-ils, c'est votre propre enfant

» que vous venez d'entendre. Il a la force et il peut » parler, et l'honneur anime son âme. Il soutiendra les » droits de son père. C'est lui qui a prononcé les pa- » roles qui vous ont réjoui, et le feu qui luit dans ses » regards atteste qu'il saura tenir sa promesse. »

Le roi de Danemark pleure, ses genoux fléchissent, ses lèvres tremblent, il élève les mains et dit : « Ne » plaisantez pas. Si vous n'êtes point ligués cruellement » avec mes ennemis, amenez-le-moi, afin que je puisse » voir si ce que vous m'annoncez est vrai. »

Son fils est là debout fort et robuste, et sa voix résonne parmi les autres voix. Il s'avance au pied du trône. Le vieux roi pose la main sur son épaule, pleure et s'écrie : « Oui, c'est ma chair et mon sang. »

« Dis-moi donc, dis-moi pourquoi dès ton enfance » on t'a vu silencieux et muet, pourquoi as-tu vécu » ainsi? Pourquoi ta voix se fait-elle seulement entendre » à présent? »

« Mon père, répond le jeune homme, ce sont les » menaces de tes ennemis qui ont délié ma langue. » Tandis que tu portais avec force la couronne, à quoi » t'aurait servi ma voix? Mais maintenant elle doit sou- » tenir la main qui va saisir l'épée.

» O braves guerriers, apportez-moi une armure et » un bouclier; attachez à ma ceinture un glaive pesant. » La faim des corbeaux sera bientôt apaisée si Sver- » ting vient à moi. Ils connaîtront la colère d'Uffe; ils » se baigneront dans le sang de mon ennemi. »

« Mais pourquoi, dit le vieillard, as-tu dans la haute » salle appelé sans crainte au combat deux guerriers » saxons? Si le sang de tous deux ne coulait pas?..... » Hélas! mon fils, si tu devais être vaincu, j'en mour- » rais. »

« Il fallait laver l'affront qui nous a été fait; il fallait » qu'un seul homme combattît bravement contre deux. » Uffe soutiendra ce combat, et notre honte sera ef- » facée. »

Dans la grande salle du roi on apporte une armure splendide, on la place sur sa poitrine, on l'agrafe sur ses épaules. Les anneaux se brisent, l'armure éclate. Le large sein du jeune héros ne peut être renfermé dans cette ceinture pesante.

On lui donne une nouvelle armure, une armure de fer; mais quand Uffe fait un mouvement, elle se brise comme une feuille d'étain. Le roi entend ce bruit, et on lui dit ce qui est arrivé. Il envoie chercher pour son fils une nouvelle cuirasse.

Quand il voit que celle-là éclate aussi sur ses larges épaules, que nulle cotte d'armes n'est assez forte, et nul lien assez ferme, que son enfant ne peut porter une armure s'il veut faire un mouvement,

Le roi affligé appelle son écuyer et lui dit : « Va à » mon armoire, prends ma bonne cuirasse, mon cas- » que avec son feuillage de chêne et mon large bouclier. » Donne ces armes à ce robuste jeune homme, et si » elles se brisent, tout est perdu. »

L'écuyer sort, ouvre une caisse garnie de fer et aperçoit une armure brillante. Sur sa plaque d'or brillent de gros clous serrés l'un contre l'autre et d'épaisses écailles d'argent.

Au milieu elle était bombée, et on y voyait l'image d'Asathor assis sur son char et regardant la terre du haut des nuages; son marteau à la main, sa forte ceinture sur les flancs, il encourage les héros qui s'élancent dans le tumulte du combat.

Par derrière elle était polie et luisante; on n'y voyait

pas la moindre tache ni le moindre défaut; elle était faite pour un guerrier robuste et élancé, et on l'attachait sur les reins avec des agrafes ornées de pierres précieuses. C'était la richesse d'un maître puissant.

Le casque était en or, lourd et solide. A son sommet on voyait un feuillage de chêne; Yduna y montrait ses beaux fruits, ses fruits vivifiants, don d'immortalité, qui mûrissent dans les jardins des ases, et dont la saveur est douce comme le parfum.

Le bouclier était large, long, arrondi, façonné avec art, fait exprès pour un brave guerrier, affermi par des boutons de cuivre. L'épée, dont on n'avait jamais arrêté les coups, était enfermée dans un large fourreau, orné de peaux de zibeline.

Ces armes, qui avaient reposé long-temps dans une chambre obscure, brillaient enfin à la lumière du jour. Uffe les prend, et tous les spectateurs observent le mouvement du héros avec un sentiment de joie et de crainte.

Ils remarquent à leur satisfaction que les brillants cuissards d'argent sont pour lui assez larges. Il prend ensuite le casque qui s'adapte parfaitement à sa tête. Sous son cercle d'or tombent ses blancs cheveux. C'était très-beau à voir.

Mais quand il voulut revêtir la cuirasse étincelante, quand il essaya de l'agrafer, et qu'il souleva ses membres, elle était trop courte et trop étroite; elle se brise d'un côté et il la porte avec peine.

Le roi entend le bruit du fer qui se rompt, et un cri de douleur résonne dans la grande salle. Il n'y avait pas une meilleure cuirasse dans le royaume; c'était là le dernier essai. Personne ne savait quel parti prendre.

Uffe s'écrie : « Nulle crainte ne doit m'arrêter. Il faut » se fier à la fortune.

» Qu'on appelle le forgeron près de ses fourneaux ; » qu'il arrange sur son enclume cette armure, qu'il y » mette quelques clous et l'élargisse çà et là. Je m'en » irai ainsi combattre, ces légères armes ne me fati- » guent pas.

A peine a-t-il prononcé ces paroles que le forgeron arrive avec son marteau et ses tenailles. Le fer résonne sur l'or, il frappe sur l'enclume, et chaque coup retentit sous la grande voûte du palais.

Quand il eut à grand'peine achevé son travail, le fils du roi s'écria : « Ne nous arrêtons pas à cette œuvre; » je me servirai avec adresse de mon bouclier. Mais » donne-moi un glaive qui fasse tomber mon ennemi. »

On lui apporte des épées superbes à lame acérée ; mais, quand il les brandit, elles se brisent dans sa main. Le roi n'en est pas affligé. Quand il apprend ce qui arrive, il tire son fils à l'écart et lui dit :

« Cher enfant, ne sois pas inquiet d'avoir vu ces épées » se rompre, tu en essaieras d'autres. J'en possède une » que l'on appelle Scrap, qui est enfouie dans les pro- » fondeurs de la terre, loin de la lumière du soleil. » Moi-même je l'ai cachée là, quand je suis devenu » faible, quand elle ne pouvait plus m'être d'aucune » utilité.

» La lame est grande et précieuse. Deux nains habiles » l'ont forgée sous la terre noire et me l'ont donnée » dans les montagnes lointaines. On n'en voit pas une » pareille dans les batailles. Je l'ai fait cacher dans les » entrailles de la terre; des fleurs croissent sur ce tré- » sor. »

Le vieillard aveugle se fait conduire hors de son pa-

lais, dans un lieu où un arbre s'élève sur le gazon. « Cet arbre, dit-il en touchant du pied sa racine, a » été planté par moi. Là-dessous, mon fils, sont les » armes.

» Prends la bêche et creuse avec précaution, car » elle pourrait atteindre la lame de l'épée. » Uffe entr'ouvre le sol à la prière de son père; il l'entr'ouvre avec soin pour ne pas endommager ses armes.

Du sein de la terre il ne retire que du limon; il regarde, le roi attend; on ne voit point d'armes. Le vieillard se penche, creuse de nouveau, et voilà qu'un glaive rouillé paraît au milieu du sol.

Le roi pousse un cri de joie : « Maintenant, dit-il » en pressant son fils sur son sein, maintenant tu as des » armes pour combattre tes ennemis. »

Uffe ne se soucie guère d'employer cette épée dans le combat. Il veut cependant l'éprouver pour ne pas anéantir le dernier espoir du vieillard.

Il a peur que la lame de ce glaive ne se brise dans une lutte violente; il veut essayer sa force sur l'arbre qui était là étendant ses rameaux vers le ciel.

Quand le roi apprend l'intention de son fils, il dit : — Quel malheur si cette épée se brisait à ma honte! Jadis elle était forte. Je ne crois pas que sa lame ait perdu de sa valeur, que la terre l'ait altérée.

Fais donc ton épreuve, tente le sort! Si ce glaive se brise, mon dernier espoir s'enfuit comme la fumée. Mais elle tombera, je suis sûr, comme un épervier ardent sur sa proie, et portera malheur à ceux sur qui elle frappera.

Le jeune homme s'arrête pensif. Il faut qu'il verse le sang avec une armure courte et brisée, avec un glaive rompu et rouillé. Cependant le courage n'abandonne pas

le héros; l'alouette chante gaiement, et le prince marche avec résolution près de son père.

L'armée est appelée à combattre contre Sverting, à juger par le sort des batailles. Le cor résonne, les troupes sont réunies près du large fleuve, et de l'autre côté on aperçoit les héros de Sverting.

Au milieu du fleuve s'élève une île isolée ; ni femme, ni fille n'y met jamais le pied. C'est là que le glaive décide du destin des hommes, c'est là que les combattants expirent.

Avec son vieux père, Uffe s'avance joyeusement sur cette île, l'armure sur le sein, l'épée au côté. Il a juré la mort des Saxons, et c'est là, sur ce sol entouré par les eaux, que ses adversaires doivent l'attaquer.

Le cœur du vieux Vermund est plein d'anxiété. — Mon fils ne sait pas se servir des armes. S'il tombe, bélas ! s'il baigne cette terre de son sang, si j'apprends qu'il meurt, je me précipite dans les vagues.

Le glaive est tiré joyeusement du fourreau. On trace un cercle sur la terre, c'est là que les guerriers doivent combattre. L'ardeur de la jeunesse ranime l'âme du vieillard; le fleuve gronde autour de lui.

Calme et silencieux, Uffe s'avance avec sa force contre les Saxons emportés. Tous deux sont forts et audacieux. Ils se précipitent avec ardeur sur lui, et son œil étincelle ; et comme il ne connaît pas la force de son épée, il se sert de son bouclier.

Le roi entend les coups de l'ennemi qui retentissent sur les armes de son fils et sur les rudes anneaux de son bouclier. Il jette, dans son anxiété, un soupir de douleur; il rapproche son siége de la rive sauvage du fleuve et détache sa couronne brillante.

Cependant Uffe, ayant remarqué dans la lutte la force

de son glaive, frappe vaillamment, renverse un de ses adversaires comme un roseau et lui passe son épée à travers le corps.

Vermund, qui était près de là, l'oreille attentive, entend la lutte des guerriers et s'écrie : — J'ai reconnu le son de mon glaive, le peuple applaudit à l'héroïsme de mon fils. Le vieillard se rapproche des combattants et se sent joyeux de vivre.

Le fils de Sverting s'élance avec ardeur dans l'arène pour venger la mort subite de son ami. Le glaive d'Uffe s'appesantit sur son casque, traverse son corps et tombe dans son sang.

Vermund, le visage tourné vers la lice, s'écrie : — J'ai entendu de nouveau le bruit de mon épée. Faut-il sourire, faut-il pleurer? Un héraut s'avance près du roi et chante ce vers joyeux : « Nos deux ennemis sont couchés l'un sur l'autre. » Alors le vieillard pleura de bonheur.

Le bruit des armes retentit dans le camp de Vermund ; les Saxons s'éloignent avec douleur ; les Danois marchent victorieux. Le large front du prince est délivré de son casque, et il le rafraîchit avec une couronne de chêne qu'une jeune fille lui présente.

Les Danois retournent gaiement au palais ; la harpe des scaldes célèbre leur triomphe. Personne ne regrette plus le roi Atisle. Les derniers jours de Vermund furent heureux. Uffe devint un guerrier redoutable ; et comme il avait accompli modestement son œuvre, on l'appela Uffe-le-Taciturne.

TRISTESSE D'HIVER [1].

La lune pâle luit sur la neige ; la nuit est claire et froide ; la norne, debout près du berceau, inscrit des paroles magiques aux pieds de l'enfant.

« Tout ce que tu tenteras et tout ce que tu feras est déjà d'avance arrêté, et les années que tu vivras sont marquées sur ton front. »

Elle dit et s'évanouit. Personne ne sait si elle a dit vrai. La lune pâle luit sur la neige ; quel œil peut lire dans la nuit ?

[1] Traduit d'Oehlenschlæger, ainsi que les quatre chants qui suivent.

CONSOLATION D'ÉTÉ.

Le soleil est pur et brillant, la plaine est verte et fleurie. Balder, debout sous le chêne, soutient le courage du jeune homme.

— Que les paroles de la norne ne t'inquiètent pas. Poursuis ta route avec honneur, le cœur droit, l'esprit résolu; ta destinée est dans tes mains.

Il dit et s'évanouit; mais sa parole consolante est vraie. Que le destin répande la joie ou l'affliction, la volonté est dans mon cœur.

LA NAISSANCE DU CHRIST.

Chaque printemps, quand les nuages fuient, le petit enfant Jésus naît de nouveau. L'ange qui apparaît dans l'air, sur les champs, sur les eaux, c'est notre Sauveur, c'est lui-même. Voilà pourquoi la nature se réjouit, se fait belle et se couvre de verdure, emblème d'espérance.

Au milieu de la nuit, les anges chantent dans la vallée pour les jeunes et innocents bergers qui contemplent les étoiles brillantes. Ils voltigent et planent à la clarté de la lune, et disent : « Aujourd'hui, le Sauveur est né du printemps, du sein de Marie. »

La rosée la plus pure est sa seule boisson. Vers le ciel il élève son regard bleu, vers le ciel il élève ses mains enfantines, et il est uni à la terre par des liens de roses. Son haleine est le zéphyr, son berceau le gazon, son œil l'azur du ciel.

— O bergers! allez à Bethléem, tâchez d'émouvoir les êtres froids et endurcis, dites-leur de venir dans la vallée afin de contempler l'enfant sur sa couche de paille, afin que son sourire et sa voix ramènent vers le ciel leurs terrestres pensées.

Les anges s'envolent vers leur patrie céleste, les bergers vont à Bethléem et racontent ce qui se passe dans la vallée, et on tourne leurs paroles en dérision. Ils redescendent dans la vallée, s'agenouillent devant l'enfant et croient en Dieu.

L'étoile brille à la surface du ciel; elle brille aux yeux des rois de l'Orient; les astres s'avancent en chœur, se penchent doucement vers la terre et bénissent le saint nom du Sauveur, qui repose dans les bras de sa mère.

Du sein de la terre, pareils à des fleurs de pourpre et d'or, s'élèvent de beaux enfants, candides et riants, qui montent dans les airs et descendent, et portent des vases dorés d'où s'exhale l'odorant parfum de la myrrhe.

LE TAMBOUR SUR MER.

Voici le plus beau jour d'été, un jour sans bruit et sans orage ; mais si mon oreille ne me trompe, j'entends sur les vagues le son plaintif d'un tambour.

Un bateau nous suit ; il vogue, il fuit, il flotte comme une mouette qui voltige. Il n'a ni pavillon, ni flamme ; il ne porte point dans ce jour riant la couleur rouge de Dannebrog.

Un homme est là, les cheveux en désordre, qui frappe du tambour ; sa barbe est longue, son visage est pâle ; il élève les baguettes en l'air, et quand elles retombent, elles rendent un son triste pareil au bruit du vent.

Un son pareil au fracas de l'orage lorsque le navire tombe sans espoir sur les vagues écumeuses dans l'obscurité de la nuit, ou lorsque l'incendie éclate au loin, ou lorsque les trolles de mer font entendre leur voix.

Deux enfants sont assis près de la rame et de la voile, et gouvernent avec prudence la barque sur l'eau ; car le vieillard, désespéré, les cheveux flottants, agite les baguettes de son tambour plaintif et ne pense point à son bateau.

Quel est cet homme ? un malheureux qui, en perdant son fils, a perdu la raison. Son fils a été noyé dans les vagues de la mer, et dès ce moment le pauvre père subit un sort cruel.

A peine la lumière du jour brille-t-elle à l'horizon,

qu'il prend son tambour et va sur la mer sombre. Les enfants qui gouvernent le bateau sont les frères de celui qui n'est plus ; ils ne quittent pas leur père.

« Le voilà ! Écoute, mon fils, sors des vagues qui t'ont enseveli. Je me ris de l'orage qui t'a renversé. Viens, nage de ce côté, laisse-moi te reprendre ; montre-moi ta tête avec tes blonds cheveux.

» Je te mettrai dans mon bateau, et si tu es mort, tu seras enterré. On dort mieux dans le cimetière, sous les fleurs et les arbres qui reverdissent au printemps, que dans les vagues de la mer. »

Ainsi résonne la voix du vieillard, et son regard est effaré ; et pourtant il regarde avec douceur ses enfants pâles. Le tambour rend un son lugubre, et comme une tache dans ce beau jour d'été, la sombre barque disparaît.

AGNETE.

Agnete est assise toute seule sur le bord de la mer, et les vagues tombent mollement sur le rivage.

Tout à coup l'onde écume, se soulève, et le trolle de mer apparaît.

Il porte une cuirasse d'écaille qui reluit au soleil comme de l'argent.

Il a pour lance une rame, et son bouclier est fait avec une écaille de tortue.

Une coquille d'escargot lui sert de casque; ses cheveux sont verts comme les roseaux, et sa voix ressemble au chant de la mouette.

— Oh! dis-moi, s'écrie la jeune fille, dis-moi, homme de mer, quand viendra le beau jeune homme qui doit me prendre pour fiancée?

— Écoute, Agnete, répond le trolle de mer, c'est moi qu'il faut prendre pour ton fiancé.

J'ai dans la mer un grand palais dont les murailles sont de cristal.

A mon service, j'ai sept cents jeunes filles moitié femme, moitié poisson.

Je te donnerai un traîneau en nacre de perles, et le phoque t'emportera avec la rapidité du renne sur l'espaçe des eaux.

Dans ma retraite tapissée de verdure, de grandes

fleurs s'élèvent au milieu de l'onde comme celles de la terre sous le ciel bleu.

— Si ce que tu dis est vrai, répond Agnete, si ce que tu dis est vrai, je te prends pour mon fiancé.

Agnete s'élance dans les vagues; l'homme de mer lui attache un lien de roseau au pied et l'emmène avec lui.

Elle vécut avec lui huit années et enfanta sept fils.

Un jour, elle était assise sous sa tente de verdure ; elle entend la vibration des cloches qui sonnent sur la terre.

Elle s'approche de son mari et lui dit : — Permets-moi d'aller à l'église et de communier.

— Oui, lui dit-il, Agnete, j'y consens. Dans vingt-quatre heures tu pourras partir.

Agnete embrasse cordialement ses fils et leur souhaite mille fois bonne nuit.

Mais les aînés pleurent en la voyant partir, et les petits pleurent dans leur berceau.

Agnete monte à la surface de l'onde. Depuis huit ans elle n'avait pas vu le soleil.

Elle s'en va auprès de ses amies ; mais ses amies lui disent : — Vilain trolle, nous ne te reconnaissons plus.

Elle entre dans l'église au moment où les cloches sonnent ; mais toutes les images des saints se tournent contre la muraille.

Le soir, quand l'obscurité enveloppe la terre, elle retourne sur le rivage.

Elle joint les mains, la malheureuse, et s'écrie : — Que Dieu ait pitié de moi et me rappelle bientôt à lui !

Elle tombe sur le gazon au milieu des tiges de violette. Le pinson chante sur les rameaux verts, et dit : — Tu vas mourir, Agnete, je le sais.

A l'heure où le soleil abandonne l'horizon, elle sent son cœur frémir, elle ferme sa paupière.

Les vagues s'approchent en gémissant et emportent son corps au fond de l'abîme.

Elle resta trois jours au sein de la mer, puis elle reparut à la surface de l'eau.

Un enfant qui gardait les chèvres trouva un matin le corps d'Agnete au bord de la grève.

Elle fut enterrée dans le sable derrière un roc couvert de mousse qui la protége.

Chaque matin et chaque soir ce roc est humide. Les enfants du pays disent que le trolle de mer y vient pleurer.

LE CRÉPUSCULE DU SOIR.

Traduit d'Andersen, né en 1805 à Odense, dans l'île de Fionie, auteur d'un volume de poésies lyriques simples et gracieuses, de deux drames et de plusieurs romans.

Voyez, le soir est si calme et le ciel est si bleu ! les oiseaux et les fleurs s'endorment à présent. Ils frissonnent et rêvent, ne troublons pas leur joie. Il y a un monde tout entier dans la plus petite poitrine. L'alouette s'élance en rêve dans l'air pur et frais, et ce que c aque fleur éprouve, elle l'exhale dans son parfum. Le monde vaste et varié, et tous les petits mondes qui le renferment, et le ciel et l'espace sont dans mon cœur. Des larmes coulent de mes yeux, et pourtant je suis ivre de joie. Dans mon transport heureux, je voudrais presser chaque créature sur mon cœur. Voilà que les étoiles brillent, le jour s'efface et disparaît. Dormez, rêvez, petits oiseaux; rêvez, petites fleurs, mon cœur est calme et le ciel est bleu.

LE SOLDAT.

Le bruit des tambours voilés résonne. Hélas ! quand serons-nous au lieu où il reposera dans son cercueil ? Il me semble que mon cœur va se briser.

Je n'avais dans le monde qu'un ami, et c'est lui que l'on mène à la mort avec des armes brillantes à travers la rue ! Et moi, je suis de ceux qui le conduisent !

Pour la dernière fois il regarde le soleil de Dieu. Il est sur la place fatale, on lui bande les yeux. Seigneur, prends pitié de son âme.

Neuf hommes dirigent leurs armes contre lui. Il y en a huit qui tirent à côté, la douleur fait trembler leurs mains ; moi seul je l'ai atteint juste au milieu du cœur.

NORVÉGE.

CHANT NATIONAL DE NORVÉGE.

Enfants du vieux et noble royaume de Norvége, faites résonner la harpe solennelle ; chantez, par vos mâles et puissants accords, chantez la patrie. Les esprits glorieux de nos pères s'éveillent chaque fois que nous prononçons le nom de notre patrie ; et notre œil étincelle, et notre cœur tressaille à ce nom chéri, à ce nom sacré.

Quand la pensée s'en va vers les temps qui ne sont plus, elle voit briller la gloire de notre pays. Les guerriers s'avancent sur les montagnes du Dovre ; ils marchent au combat comme à une fête. Des troupes vaillantes traversent les flots ; les navires de Norvége abordent sur les côtes lointaines, et dans le pays il reste assez de combattants pour défendre avec bravoure l'héritage de la liberté.

Tandis que les héros, avec leur armure d'acier, exercent leurs forces et luttent avec ardeur, les scaldes et les historiens étudient la science et gravent leurs chants sublimes. Les rois généreux accomplissent avec sagesse leur sainte mission ; à travers la nuit des siècles, leurs boucliers brillent à nos yeux d'un éclat sans tache.

Temps glorieux, tu n'es plus ; mais la sainte flamme existe dans le cœur des hommes du Nord. Leur force est la même, et ils ont le même sentiment d'honneur et de liberté. Quand ils chantent les hauts faits de la Norvége, leur âme est pleine de joie et d'orgueil, et les doux rivages des contrées du Sud ne sont rien pour eux auprès des plages glaciales de la Norvége.

Dans les vallées du Nord s'élève le temple de la liberté. Libre est notre pensée, libres notre parole et notre action. L'oiseau de la forêt, les flots de la mer ne sont pas plus libres que l'homme de la Norvége. Il n'obéit qu'aux lois qu'il s'est données, il est fidèle à son roi et à sa patrie.

Terre chérie, montagnes escarpées où flotte le nuage; vallées fécondes, riches plages de la mer, nous vous jurons amour et fidélité. A ton appel, ô ma patrie ! nous verserions pour toi notre sang avec bonheur. Sois à jamais notre demeure bien-aimée, libre comme l'onde qui gémit au pied de tes rocs, et que ta renommée et ta prospérité grandissent tant que les vagues entoureront ton rivage !

LA MORT DE SINCLAIR.

En 1611, la guerre ayant éclaté entre la Suède et le Danemark, Gustave-Adolphe envoya un de ses officiers en Écosse pour recruter des troupes. Il revint avec un corps d'armée qu'il conduisit à Stockholm, et laissa derrière lui un autre corps de neuf cents hommes commandé par le colonel Sainclair, qui devait se joindre aux Suédois que Gustave-Adolphe avait promis d'envoyer. Sinclair débarqua sur la côte de Romsdal, et traversa paisiblement cette province; mais quand on apprit son arrivée dans le Guldbrandsdal, les habitants de plusieurs paroisses se réunirent au sommet des montagnes pour lui fermer le chemin. On fit passer de l'autre côté du fleuve un homme monté sur un cheval blanc qui devait suivre la marche des Écossais et se trouver toujours en face d'eux, afin qu'en jetant les yeux sur lui les Norvégiens postés sur la montagne pussent voir où étaient leurs ennemis. On envoya aussi de l'autre côté du fleuve une jeune fille qui, en faisant retentir au loin son cornet rustique, attira sur elle l'attention de Sinclair et de ses soldats. Un guide dévoué au parti norvégien conduisit les malheureux par la route la plus étroite et la plus escarpée. Au moment où il parvint au pied d'une des sommités du Kringlen, le paysan s'arrêta, les Norvégiens firent rouler des masses de pierre et des blocs de sapins sur les Écossais; puis, se précipitant au bas de la montagne, ils les attaquèrent avec impétuosité et les défirent complétement. Sinclair fut tué et enterré entre Quam et Vig, au pied d'une croix sur laquelle un habitant d'un gaard voisin a fait placer une inscription. A l'endroit où fut livrée la bataille on a mis aussi une inscription qui serait plus intéressante si elle était moins fastueuse.

Sinclair traverse la mer salée et s'avance vers la Norvége. Entre les rochers de Guldbrand il a trouvé son tombeau; son front a été ensanglanté.

Sinclair traverse les vagues bleues ; il est à la solde de la Suède. Que Dieu te garde ! tu tomberas dans la poussière devant les Norvégiens.

La lune pâle brille dans la nuit, les vagues de la mer murmurent ; une sorcière des eaux se lève sur l'onde, et prédit à Sinclair de tristes choses.

— Retourne en arrière, chevalier écossais, il y va de ta jeune vie. Si tu entres en Norvége, je te le dis en vérité, tu n'en sortiras pas.

— Triste est ton chant, sorcière envenimée, tu prédis toujours le malheur. Si je te tiens une fois en ma puissance, je te ferai hacher en morceaux.

Il navigue deux jours, et puis trois, avec les troupes qu'il a prises à sa solde ; le quatrième jour, je vous le dis, il aperçoit la Norvége.

Il aborde en ennemi sur les côtes de Romsdal, suivi de quatorze cents hommes qui avaient tous de mauvais desseins.

Partout où ils passent, ils pillent et brûlent, ils tourmentent le peuple. La faiblesse du vieillard ne les émeut pas, et ils se moquent de la veuve en pleurs.

L'enfant qui doucement sourit est tué dans les bras de sa mère. Le bruit de ces cruautés se répand dans le pays.

Le message de guerre court d'une habitation à l'autre. Les fils de la Norvége ne se cachent pas ; Sinclair devait les voir.

— Nos soldats servent dans l'armée du roi ; il faut que nous défendions nous-mêmes la contrée. Honte au lâche qui voudrait maintenant épargner son sang !

Les paysans de Vaage, de Lessœ, se rassemblent avec la hache sur l'épaule ; ils voulaient dire deux mots à l'Écossais.

Un sentier serpente le long du Kringlen ; au pied de la montagne coule le Lougen ; c'est là que les ennemis tomberont.

L'arquebuse n'est plus suspendue à la muraille ; le chasseur endurci s'avance, le nek agite sa barbe humide et attend avec impatience sa proie.

Le premier coup atteint Sinclair. Il pousse un gémissement et rend l'âme. Chaque Écossais s'écrie en le voyant tomber : — Que Dieu nous sauve du péril !

— En avant, paysans ! en avant, hommes de la Norvége ! frappez ! tuez ! Alors chaque Écossais aurait voulu être dans son pays ; ils ne se sentaient pas le cœur gai.

Le Kringlen est jonché de cadavres ; les corbeaux ont de quoi manger ; les jeunes filles d'Écosse pleurent sur ceux qui sont morts.

Nul homme d'Écosse ne s'en retourna dans son pays pour raconter la bataille à ses compatriotes, pour leur dire combien il est dangereux d'attaquer ceux qui demeurent dans les montagnes de la Norvége.

A la place où le combat fut livré, s'élève une colonne à laquelle les ennemis de notre pays doivent croire. Malheur aux Norvégiens dont le cœur ne s'enflamme pas chaque fois qu'ils la regardent !

SUÈDE.

NOSTALGIE.

Traduit de Wallin, né dans la province de Dalécarlie en 1779, prêtre d'une paroisse de Stockholm en 1821, archevêque d'Upsal en 1836, mort en 1838. On a de lui un livre de psaumes et un volume de poésies lyriques d'une nature grave et très-élevée.

Où s'en va le soupir de mon sein agité? Oh! mon cœur, où s'en va ta voix suppliante? Étranger sur le rivage désert, je sens en moi un désir, un désir si ardent! Je voudrais m'en aller au delà des mers, dans le monde inconnu.

J'ai marché assez long-temps par la voie de l'expérience, par la bonne et par la mauvaise. Je sais comme les jours s'écoulent, pareils à des vagues qui se suivent l'une l'autre et meurent sur la grève avec un son lourd et uniforme.

J'ai entendu le cri de la joie et le cri de la douleur avec toutes les vieilles accentuations que chacun connaît. Leur voix est la même. Elle n'offre que des variations arrangées par les hommes, comme un passe-temps.

En été, la terre reprend sa parure de fiancée; en hiver, elle se revêt d'un voile de deuil. C'est ce qu'elle a fait auparavant, c'est ce qu'elle fait encore. En automne, elle pleure; au printemps, elle essuie ses larmes avec une joie d'enfant.

La paix et la guerre traversent tour à tour cette terre tremblante. Les sages ont parlé en termes pompeux de liberté, de vertu et d'âge d'or. Ils ont apporté leur flambeau devant les rois, qui, dans une heure de fatigue, ont signé une paix éternelle.

Ce qu'ils ont dit autrefois, ils le disent aujourd'hui; ce qu'ils ont juré, ils le jurent encore. Pendant ce temps, la terre continue à rouler, et l'âge d'or et la paix éternelle ne peuvent poser un pied ferme sur ce sol mouvant.

Je vois comme les saisons se succèdent sur ce globe. Mais je ne vois rien de nouveau sous le soleil. Sous cent formes différentes, ce qu'on observe ici est toujours la même chose. La surface de la terre varie, mais la terre tourne comme de coutume sur son axe.

Je sais comment les habitants de cette île du monde naissent, et comment ils meurent, et comment ils s'agitent, pareils aux moucherons qui voltigent aux rayons du soleil, jusqu'à ce que la nuit mette fin à leurs alliances, à leurs combats.

Jusqu'à présent, mes années ne sont pas nombreuses. Je suis loin encore de l'âge de mes pères. Mais j'ai vu à satiété ce qui se passe dans le monde. Il reste ce qu'il a été. Voilà ce que l'expérience m'a démontré. Voilà ce que j'ai compris.

A présent, je dépose mon bâton de pèlerin. Je porte mes regards vers cet océan paisible et parsemé d'étoiles. Je ne peux cesser de vous contempler, îles brillantes,

vous qui gardez encore l'azur du jour quand le jour nous a quittés.

Oh ! laissez-moi suivre le flambeau que vous montrez à mes yeux. Rien ne m'attire plus dans ce monde que je connais ; sur ce sol orageux je ne respire pas en liberté, et je sens en moi un désir ardent. Je voudrais m'en aller au delà des mers dans un monde inconnu.

LE VIKING.

Traduit de Geiier, né dans la province de Wermelande en 1783, professeur d'histoire à l'université d'Upsal en 1827, poète, musicien, publiciste, érudit profond, historien éloquent, l'un des hommes les plus distingués et les plus illustres de la Scandinavie.

J'avais quinze ans. La cabane que j'habitais avec ma mère me parut étroite. Je gardais mes chèvres tout le jour. Le temps me parut long. Mon esprit changea et mes idées aussi. Je rêvais, je pensais à je ne sais quoi. Mais je n'étais plus, comme autrefois, joyeux dans la forêt.

Je m'élançais avec impétuosité au sommet des montagnes. Je regardais vers le vaste Océan, et il me semblait entendre les vagues chanter un chant si doux ! Les vagues qui se précipitent dans la mer écumante viennent d'une terre lointaine. Aucune chaîne ne les retient. Elles ne connaissent aucun lien.

Un matin, debout sur la rive, j'aperçus un vaisseau. Il s'élança dans la baie comme une flèche. Mon âme tressaillit. Ma pensée s'enflamma. Je savais d'où venait ma fatigue. Je quittai ma mère et mes chèvres, et le Viking m'emporta sur son vaisseau à travers l'Océan.

Le vent soufflait avec force dans les voiles, et nous fuyions sur le dos des vagues. La pointe des montagnes

s'efface dans une teinte bleuâtre ; moi, je me sens le cœur si joyeux, si ferme ! Je porte dans ma main l'épée rouillée de mon père, et je jure de conquérir un royaume.

A seize ans, je tuai le Viking qui m'appelait homme imberbe et sans force. Je devins roi de la mer. Je m'élançai sur les vagues au milieu des combats sanglants. Je descendis à terre. Je pris des forteresses, des châteaux, et mes compagnons et moi, nous tirâmes les dépouilles au sort.

Dans notre corne, nous buvions le mioed à longs traits sur les flots orageux. Du sein des vagues, nous régnions sur chaque côte. Je me choisis une jeune fille dans le pays de Galles. Elle pleura trois jours ; puis elle se consola, et notre mariage fut célébré joyeusement sur la mer.

Une fois aussi j'eus des terres, des bourgades. Je vidai ma coupe sous leur toit enfumé. Je gouvernai les riches et le peuple. Je dormis sous un verrou entre des murailles. C'était pendant l'hiver. Le temps me parut long, et, quoique je fusse roi, la terre me semblait étroite quand je songeais à l'Océan.

Je ne faisais rien. Mais si l'on me parlait d'un homme sans appui, jusqu'à ce que l'eusse secouru, je n'avais plus de repos. Il fallait que je fusse comme un rempart autour de la demeure du paysan, comme une serrure sur le sac du mendiant. J'étais las des amendes, des vols et des meurtres, et je me disais : Que ne suis-je loin d'ici sur la mer !

Ainsi je disais, et le long hiver passa. L'anémone reparut sur le rivage. Les vagues chantèrent leur chant de joie, et ce chant disait : A la mer ! à la mer ! La brise du printemps souffla sur la colline, dans la vallée,

et les torrents affranchis se précipitèrent dans l'Océan.

Alors je repris mon existence d'autrefois. Je me laissai entraîner par le bruit des vagues. Je dispersai mon or dans les villes, sur le sol. Je jetai ma couronne par terre; et, pauvre comme auparavant, avec mon navire et mon épée, je m'en allai au-devant du but inconnu.

Libres comme le vent, nous courions au loin avec joie sur les flots écumeux. En abordant aux côtes étrangères, nous trouvions des hommes qui vivaient et mouraient à la même place, uniquement préoccupés du soin de s'établir dans une demeure. De tels soucis n'atteignent point le Viking sur mer.

Au milieu des combattants, j'allai de nouveau épier l'approche du navire dans un azur lointain. Si c'était un vaisseau de Viking, le sang devait couler; si c'était un vaisseau de marchand, il pouvait s'éloigner. Mais la victoire sanglante est digne du brave, et pour le Viking les liens de l'amitié se nouent avec l'épée.

Si dans le jour je restais debout sur mon vaisseau, tout mon avenir, tout le temps que je devais passer sur les vagues orageuses, me semblait aussi calme que le cygne sur un lac limpide. Tout ce que je rencontrais sur ma route était à moi, et mon esprit était libre comme l'espace sans bornes.

Mais si c'était la nuit, au milieu du murmure des vagues solitaires, j'entendais les nornes tourner leurs fuseaux dans l'orage, au bord de l'abîme, capricieuses comme les vagues et la destinée des hommes. Le mieux est de se tenir préparé à celle que la mer nous garde.

J'ai vingt ans. La mort viendra bientôt. La mer a soif de mon sang. Elle le connaît; elle l'a bu tout chaud à la suite des combats. Bientôt ce cœur ardent, qui bat

encore si vite, dormira dans le froid tombeau des vagues.

Pourtant je ne regrette pas d'avoir si peu vécu. Ma vie fut courte, mais bien remplie. On n'arrive pas par un seul chemin à la salle des dieux, et le meilleur est d'y arriver promptement. La mer chante mon chant de mort. J'ai vécu sur les ondes; je serai enseveli dans les ondes.

Ainsi, jeté par un naufrage sur l'écueil isolé, le Viking chantait au sein des flots orageux. La mer l'entraîne dans ses abîmes; les vagues reprennent leur murmure accoutumé; le vent change sa course capricieuse. Mais la mémoire du Viking est restée.

LA FACE DE L'HOMME.

The human face divine.
MILTON.

Traduit de Franzen, né à Uleaborg, en Finlande, en 1772, évêque de Hernœsand en 1821, auteur de plusieurs grands poèmes et d'un recueil de poésies lyriques plein de grâce et de sensibilité. Nous avons essayé, dans notre Histoire de la littérature scandinave, de raconter la vie et de caractériser les œuvres de tous ces poètes.

Déjà le sixième jour du temps déployait son manteau de pourpre sur les hautes forêts de cèdres; le papillon aux ailes d'or voltigeait sur le ruisseau et se reposait avec amour sur les branches de rosier.

La perle brillait dans le miroir de l'onde, le cygne étendait son aile blanche sous les rameaux touffus, les grappes de raisin se coloraient au soleil; innocente et tendre, la colombe jouait dans les bosquets d'Eden.

La plus grande beauté manquait encore à la nature, la couronne manquait à la création. Il fallait que l'homme sortît du limon, élevât son visage sur la terre et ses regards vers le ciel.

La lumière ne couvrait plus la neige des montagnes, l'aurore du matin s'obscurcissait derrière les coteaux, l'étoile qui apparaissait si belle à la face du firmament ne voulait plus rester sur la terre.

Les animaux se courbent en gémissant devant les re-

gards qui s'élèvent de la poussière. Là où manquaient la joie et l'amour, là un immortel espoir se montre dans les larmes de la douleur.

Le chœur des anges s'arrête surpris. Il voit ceux qui parlent et regarde le créateur. Le créateur met le sceau à son œuvre, se mire dans son image et sourit.

Vous qui dites qu'il n'y a point d'âme dans la nature, que tout est poussière et rien de plus, insensés ! penchez-vous sur la source d'eau, regardez votre visage et cachez votre rougeur.

Voyez le front du vieillard, expression de la vérité, qui traverse les siècles ; voyez le regard du héros, l'étincelle, indice d'une noble pensée qui donne les lois au monde.

Voyez le doux et pur visage de la jeune fille avec ses couleurs roses ; voyez ses yeux tendres et brillants, ses noires boucles de cheveux déroulées au vent.

Suivez-la quand elle s'en va discrètement mêler sa voix plaintive à la voix de la douleur. Voyez, comme à travers les larmes qui voilent ses yeux, son âme s'élève avec consolation.

Éclair du ciel dans la nature, puissance angélique parmi les animaux, face de l'homme, n'es-tu qu'un indice de mortalité ? Ne souriras-tu pas un jour dans l'éternité ?

Oh ! oui, les anges seront émus en voyant apparaître Selma, en entendant sa voix parmi eux. Je te reverrai, Selma, dans les régions heureuses, dans l'enceinte du ciel.

LES OISEAUX DE PASSAGE.

Traduit de Stagnelius, né en 1793, employé à la chancellerie de Stockholm en 1815, mort en 1823, poète éminent, mais triste et maladif, auteur de plusieurs drames étranges et d'un recueil de poésies lyriques qui accusent tout à la fois une vive et brillante imagination, une sensibilité profonde et une amère douleur.

Voyez les oiseaux qui s'envolent, ils quittent en soupirant les contrées du Nord ; ils s'en vont vers les rives étrangères, et leur chant plaintif se mêle au murmure du vent. — Où nous envoies-tu, ô Dieu? s'écrient-ils; sur quel bord nous appelle ton message?

Nous quittons avec inquiétude la terre scandinave. Là nous avions grandi, là nous étions heureux ; sous les tilleuls en fleurs nous avions construit notre nid. Le vent nous berçait sur les rameaux parfumés. A présent, il faut que nous nous en allions dans les lieux inconnus.

Dans les forêts, la nuit était si belle avec sa couronne de roses, avec ses cheveux d'or ! Nous ne pouvions dormir, tant elle était belle. Nous nous assoupissions seulement dans nos voluptés jusqu'à ce que le matin vînt nous réveiller du haut de son char étincelant.

L'arbre vert étendait au large ses rameaux, versant sur les frais gazons, sur la rose tremblante, les gouttes de rosée qui brillaient comme des perles. Maintenant, le chêne est dépouillé de son feuillage, la rose est flétrie. Le bruit de la tempête a remplacé le souffle léger

du vent, et la riante parure de mai est cachée sous la neige.

Que ferions-nous plus long-temps dans le Nord ? Chaque jour son horizon devient plus étroit et son soleil plus pâle. A quoi nous servirait de chanter ? Toute cette terre est comme un tombeau. Dieu nous a donné des ailes pour fuir dans l'espace. Salut à vous, salut, vagues orageuses de la mer !

Ainsi les oiseaux chantent en s'éloignant. Bientôt ils atteignent une contrée plus belle. Là les pampres se balancent à la cime des ormeaux, les ruisseaux gazouillent sous les branches de myrte, et les forêts résonnent d'un chant de joie et d'espérance.

Quand ton bonheur terrestre se change en regret, quand le vent d'automne commence à gémir, ne pleure pas, pauvre âme. Au delà des mers, une autre contrée sourit à l'oiseau fugitif ; au delà du tombeau, il est une autre terre dorée par les rayons d'un matin éternel.

LA HARPE.

Traduit de Grafstrœm, prêtre principal de la paroisse d'Umea.

Dans sa cabane solitaire, par une froide soirée, Gusmar revient de la forêt. Il faut cuire du pain pour ses enfants ; mais il n'y a point de farine dans sa demeure et point d'épis de blé dans la grange.

Deux enfants s'avancent vers lui le visage pâle. — Père, donne-nous à manger, nous avons bien faim; donne-nous seulement un petit morceau de pain. — Je n'ai rien; que Dieu ait pitié de nous!

— Quand notre mère fut emportée sur son cercueil noir, et ensevelie dans la vallée où s'élève l'église, tu nous donnas un pain tout trempé de tes larmes. Oh! dis-nous, père, était-ce le dernier ?

— Hélas ! mes enfants, je n'ai rien à vous donner aujourd'hui. Dieu prendra pitié de nous demain ; attendons notre secours de sa bonté. Oh ! puissiez-vous être calmes comme moi ! Demain, peut-être, vous aurez à manger.

Il détache de la muraille humide sa harpe aux accords puissants. Les petits enfants ne se plaignent plus; le son de la harpe calme leur souffrance, la gaieté brille sur leur visage.

Le père détourne la tête pour cacher ses larmes, pour ne pas trahir sa douleur. Il joue un air joyeux, et

les enfants dansent tout le soir jusqu'à ce qu'ils s'endorment fatigués.

Près de la couche de paille où les pauvres petits sommeillent, le père s'écrie : — O toi qui es l'âme de ceux qui souffrent, mon Dieu, délivre-les de leurs douleurs !

Sa prière est exaucée : la mort vient, les enfants ne s'éveillent plus.

FINLANDE.

LE RETOUR DU VIEILLARD.

Traduit de Runeberg, jeune poète fort aimé dans le nord, auteur d'un volume de poésies lyriques et de deux poèmes idylliques remarquables par leur simplicité et leur couleur septentrionale. M. Runeberg n'a écrit qu'en suédois : c'est à ce titre que nous avons dû lui donner place dans notre recueil.

Pareil à l'oiseau de passage qui revient après l'hiver visiter son île et son nid, je viens à toi, ma terre natale, je viens chercher la paix évanouie de mon enfance.

Pendant de longues et froides années, bien des mers m'ont séparé de ce rivage chéri. J'ai connu bien des jours de joie dans les pays lointains, et versé bien des larmes.

Me voici de retour. Dieu ! voilà le toit où reposa mon berceau. Je reconnais le golfe, le lac, les champs et les rochers, tout ce qui formait jadis pour moi le monde.

Tout est comme autrefois. Les arbres ont la même parure verte et la même couronne, les airs et les forêts retentissent des mêmes mélodies.

Comme autrefois, l'onde légère joue doucement avec

le neck couvert de fleurs, et l'écho répète les accents joyeux des îles couvertes d'ombres.

Tout est comme autrefois ; mais moi, je ne suis plus le même. O mon heureuse patrie ! depuis long-temps ma joie est éteinte, mon visage a pâli et mon cœur est moins vif.

Je ne sais plus apprécier tout ce qu'il y a de beau en toi et toutes les joies que tu donnes ; je ne comprends plus le murmure de tes ruisseaux et le langage de tes fleurs.

Mon oreille est fermée à ces harpes divines qui résonnent sur tes vagues, et mon œil ne voit plus les elfes qui dansent sur la prairie et la bruyère.

Quand je te quittai, ô ma chère demeure, j'étais si riche, si riche et si plein d'espoir ! De douces pensées me suivaient dans ton ombre sacrée et me promettaient des jours d'or.

Le souvenir de ton merveilleux printemps, du calme de tes vallons, vivait dans mon cœur avec celui de tes bons génies qui m'avaient accompagné dès mon jeune âge.

Et maintenant, qu'ai-je rapporté de la terre lointaine ? des cheveux blancs, une âme fatiguée par le vain espoir, la douleur du regret et le désir de la mort.

Je ne te redemande pas ce que j'ai perdu, ô ma bonne mère ! Accorde-moi seulement un tombeau près de la source qui pleure, sous le peuplier qui reverdit.

Dans ton sein paisible, dans ton fidèle asile, je poursuivrai mon rêve et revivrai d'une vie innocente dans les fleurs qui surgiront sur mon cercueil.

LES TROIS PENSÉES.

Du haut de la tour élevée, trois jeunes filles regardent vers la mer ; trois voiles s'avancent du côté du rivage. L'aînée des trois sœurs s'écrie : — Voici notre père qui revient des plages lointaines. Nous sommes trois sœurs, trois capitaines conduisent les navires. Le premier qui entrera dans le port aura ma guirlande de roses s'il la désire. L'autre sœur dit : — Le second qui entrera dans le port aura mon bouquet de fleurs s'il le désire. La troisième dit : — Le dernier qui entrera dans le port aura mon joyeux baiser si c'est mon ami.

LE CHANT DU BERCEAU.

Dors, mon pauvre cœur, dors, oublie ce que tu as recherché, ce que tu as aimé dans le monde. Que nulle espérance ne trouble ton repos et nul rêve ton sommeil!

Pourquoi songes-tu encore à l'avenir? que peux-tu en attendre? une plante salutaire qui guérira tes blessures? Hélas! oublie encore cet espoir. Tu as cueilli les roses de la vie, et la plante qui doit te guérir fleurit dans la terre du sommeil.

Dors comme le lis brisé par le vent d'automne; dors comme le cerf atteint par un dard, qui saigne encore dans son repos.

Pourquoi regretter les jours d'autrefois? Pourquoi te rappeler que tu fus heureux? Tes beaux jours sont flétris et ta joie est morte.

Tu as eu aussi ton mois de mai; mais il ne doit pas durer éternellement. Ne cherche pas ses doux rayons dans les ombres de l'hiver.

Il fut un temps où le bonheur était avec toi. La terre avait reverdi, les oiseaux chantaient, et de suaves parfums inondaient ton temple d'amour.

Te souviens-tu des doux embrassements que tu as connus? Te souviens-tu du cœur ardent qui te cherchait et du baiser de la jeune fille aimée?

Alors mes yeux lisaient dans ses yeux, et ma pensée

se reflétait dans sa pensée. Alors, c'était le temps de veiller, ô mon pauvre cœur ! Maintenant, il faut oublier et dormir.

Dors donc, dors. Oublie ce que tu as recherché, ce que tu as aimé dans ce monde. Que nulle espérance ne trouble ton repos et nul rêve ton sommeil.

AMOUR.

La mère, en colère, dit à sa fille : — Enfant, j'ai voulu te mettre en garde contre l'amour, et mes avis ont été inutiles. — Pardonne-moi, ô ma mère ! répond la jeune fille ; j'ai tâché de le fuir, et il entrait dans ma demeure avec chaque rayon de soleil. Si je sortais de la maison, j'entendais son soupir dans chaque souffle de vent; et si je fermais les yeux et les oreilles, il se glissait au fond de mon cœur.

L'ÉPITAPHE DE LA JEUNE FILLE.

La jeune fille vient de voir son amant; elle a les mains rouges, sa mère lui dit : — Mon enfant, pourquoi tes mains sont-elles rouges? — Ma mère, j'ai cueilli des roses, les épines m'ont piqué les doigts. Une autre fois, elle vient de voir son amant; elle a les lèvres rouges, sa mère lui dit : — Mon enfant, pourquoi tes lèvres sont-elles rouges? — Ma mère, j'ai cueilli les fruits de la bruyère, et leur suc a coloré mes lèvres. Une autre fois, elle vient de voir son amant; elle a le visage pâle, sa mère lui dit : — Mon enfant, pourquoi ton visage est-il pâle? — O ma mère! fais creuser une fosse, ensevelis-moi dans la tombe, pose une croix sur mon sein, et sur cette croix grave ces paroles : « Un jour, elle s'en revint avec les mains rouges, car son amant les avait serrées entre les siennes; un autre jour, elle s'en revint avec les lèvres rouges, car son amant les avait couvertes de baisers; un soir, enfin, elle s'en revint le visage pâle, car son amant l'avait trahie. »

LE RUISSEAU.

La jeune fille est assise sur le rivage et baigne ses pieds dans le ruisseau. Un oiseau qui plane dans l'air lui dit : — Jeune fille, prends garde; si tu troubles le ruisseau, on ne verra plus le ciel s'y mirer. La jeune fille élève vers l'oiseau ses yeux baignés de larmes, et s'écrie : — Ne t'afflige pas de voir cette onde se troubler, car elle s'éclaircira bientôt; mais lorsque tu m'as vue un jour assise près d'un jeune homme, tu aurais dû lui dire : — Ne trouble pas l'âme de la jeune fille, car elle ne s'éclaircira plus et ne reflètera plus l'azur du ciel.

IMITATIONS EN VERS.

CHANT NATIONAL D'ISLANDE.

TRADUIT DE L'ISLANDAIS.

Hvad fœgur er min fedra Jœrd!

Que j'aime mon pays, mon beau pays d'Islande,
Où le ciel est si pur, où la mer est si grande!
Quand du milieu des flots, à l'horizon vermeil,
Surgissent au matin les montagnes de glace,
On dirait des héros alignés dans l'espace,
Avec leur casque en fer doré par le soleil.

Un jour, quand du Snœfels [1] Thor [2] aperçut la cime,
Il arrêta son char au-dessus de l'abîme,
Et des hommes d'Islande il observa l'effort.
Tous alors méritaient de le voir apparaître,
Et tous en le voyant le choisirent pour maître.
Ce fut l'âge des dieux et des héros du Nord.

C'est le temps où Gunnar et Gretir, sur la plage,
Aux combats acharnés exercent leur courage,
Le temps où les guerriers, dans leur farouche ardeur,
Gagnent au prix du sang la blonde jeune fille,
Et meurent sans soupir, le visage tranquille,
En chantant leur amour, le glaive dans le cœur.

[1] Glacier voisin de Reykiavik.
[2] Dieu du tonnerre et de la force.

C'est le temps glorieux des grandes funérailles ;
Dans les salles du Jarl, sur les champs de batailles,
Le scalde audacieux s'en va la harpe en main,
Célébrant les hauts faits, la valeur et les guerres.
Relisons aujourd'hui les sagas de nos pères ;
Là se trouvent leurs noms, leurs luttes, leur destin.

Maintenant tout est calme, et la terre est riante ;
A travers les vallons, l'oiseau voltige et chante,
La plaine reverdit aux rayons d'un beau jour,
Sur les vagues d'azur le soleil étincelle,
Et l'Islandais est brave et son amante est belle
Comme en nos anciens temps d'héroïsme et d'amour.

Salut, ô mon Islande, avec tes rocs, ton onde,
Tu dois braver le temps. Si quelque jour le monde
S'écroulait sous la main du Dieu qui l'a formé,
Du milieu de ces flots que le soleil colore,
Nous pourrions voir surgir une nouvelle aurore,
Et contempler les lieux où nous avons aimé.

CHANT ISLANDAIS.

Traduit, ainsi que le chant suivant, de M. Thorarensen, gouverneur d'un des districts d'Islande, mort le 25 août 1841.

Ma vieille et noble Islande, ô ma douce patrie,
Reine des monts glacés, tes fils te chériront
Tant que la mer ceindra la grève et la prairie,
Tant que l'amour vivra dans une âme attendrie,
Tant qu'au soleil de mai nos champs reverdiront.

Du sein de Copenhague, où pèse le nuage,
Nous tournons nos regards vers le toit paternel.
Ne pourrons-nous bientôt revoir ton beau rivage ?
Ici nous ne trouvons qu'un froid et faux langage,
Ou le bruit importun, ou le rire cruel.

L'aspect de ce pays sans montagnes nous lasse;
Souvent cet air épais, ce ciel lourd nous fait mal;
Même niveau partout, et partout où je passe
Je cherche vainement ce large et grand espace
Qu'on découvre aux sommets de notre sol natal.

Mieux vaut s'en retourner, mieux vaut revoir encore
La contrée où le vent est plus froid, mais plus pur;
Les champs couverts de neige éclairés par l'aurore,
Et les flots de cristal que le soleil colore,
Et les Jœkull brillants avec leur ciel d'azur.

Ma vieille et noble Islande, ô ma douce patrie,
Que le ciel te protège et te garde la paix!
Pour toi chacun de nous s'émeut, espère et prie.
Puisse le sort sourire à ta rive chérie,
Puisse un bonheur constant t'animer à jamais!

SIGRUN.

Un jour je te disais : Si tu meurs la première,
Reviens me visiter. Mais tu ne croyais pas
Que je pusse arracher ton corps à la poussière,
Baiser tes yeux éteints, t'enlacer dans mes bras.

Je ne t'aimerais pas, ma douce fiancée,
Si mon amour devait s'arrêter au tombeau ;
De ton front virginal la fraîcheur est passée,
Mais je revois toujours ton visage si beau.

L'air vital est éteint sur ta bouche riante,
Mais un souffle éternel est venu t'animer,
Et tu resteras jeune à jamais, et charmante
Comme aux jours où le peuple apprenait à t'aimer.

Ne me délaisse point dans ce lieu monotone ;
Je suis seul ici-bas, songe à moi dans les cieux.
Lorsque dans nos rochers gémit le vent d'automne,
Oh ! reviens, montre-toi quelque soir à mes yeux.

Si la lune apparaît à travers le nuage,
Et si ta main me cherche et m'effleure en passant,
Je me réveillerai pour voir ta chaste image,
Pour entendre ta voix avec un doux accent.

Puis pose sur mon sein, pose ta tête blonde,
Et dans tes bras de neige, ô mon ange, prends-moi;
Enlève les liens qui m'attachent au monde:
Je voudrais être libre et partir avec toi.

Et, traversant alors l'aurore boréale,
Loin des lieux où toujours je n'ai fait que gémir,
Sur ces nuages d'or, teints de pourpre et d'opale,
Nous irions tous les deux chanter, rêver, dormir.

MÉLANCOLIE.

Je connais une vierge, une vierge du nord :
Son front est pâle, hélas ! mais douce est son image ;
Elle aime à visiter, le soir, les champs de mort,
A planer sur les bois, à rêver sur la plage.

Même quand le printemps sourit à notre espoir,
Elle marche pensive et la tête baissée ;
Mais elle a tant de grâce, elle est si belle à voir,
Qu'on la suit pas à pas comme une fiancée.

Et moi je l'ai suivie avec entraînement,
Tantôt au sein des bois, tantôt au bord de l'onde.
Dès ce jour elle vient me prendre à tout moment,
Dans le calme des prés, dans le bruit et le monde.

Oh ! fuis-la, si tu veux garder la paix du cœur :
Cette vierge du nord, c'est la mélancolie ;
Et, quand on a connu son doux regard rêveur
Et son baiser d'amour, jamais on ne l'oublie.

LA HARPE BRISÉE.

TRADUIT D'OEHLENSCHLAEGER.

O toi dont les cordes plaintives
Ont souvent, au sein des forêts,
Répété mes douleurs craintives,
Mes espérances, mes regrets !

Ma harpe, ta voix est muette
Et tes chants bien-aimés sont morts.
Chaque jour mon âme inquiète
En vain rappelle tes accords.

La nuit est froide et le ciel sombre ;
Le doux rayon qui m'avait lui,
Qui jadis m'éclairait dans l'ombre,
Avec tes accents s'est enfui.

Toute joie est pour moi tarie,
Et mon cœur, long-temps oppressé,
Bientôt, ô ma harpe chérie,
Ainsi que toi sera brisé.

L'ENFANT MOURANT.

TRADUIT D'ANDERSEN.

Ma mère, je suis las, et le jour va finir.
Sur ton sein bien-aimé laisse-moi m'endormir.
Mais cache-moi tes pleurs, cache-moi tes alarmes.
Tristes sont tes soupirs, brûlantes sont tes larmes.
J'ai froid. Autour de nous regarde : tout est noir;
Mais lorsque je m'endors, c'est un bonheur de voir
L'ange au front rayonnant qui devant moi se lève,
Et les rayons dorés qui passent dans mon rêve.

N'entends-tu pas des chants, des chants harmonieux,
Tels qu'un jour nous devons en écouter aux cieux?
L'ange est à nos côtés; il m'entend, il m'attire,
Je l'entends qui me parle et je le vois sourire.
Je vois de tous côtés d'admirables couleurs :
C'est l'ange aux ailes d'or qui me jette des fleurs.
Dans ce monde, ma mère, aurai-je aussi des ailes?
Ou bien faut-il mourir pour les avoir si belles?

Pourquoi me presses-tu tristement dans tes bras?
Pourquoi ces longs soupirs que je ne comprends pas?
Pourquoi ces pleurs ardents sur ta joue enflammée?
Oh! tu seras toujours ma mère bien-aimée.
Mais je t'en prie encor, ne pleure pas ainsi.
Si je te vois souffrir, hélas! je souffre aussi.
J'ai mal, et la douleur assoupit ma paupière.
Adieu. L'ange m'embrasse. Adieu, ma pauvre mère.

ÉLÉGIE.

TRADUIT DE GUSTAVE-ADOLPHE [1].

Le mal que je ressens, je ne puis le décrire;
Je rêve et je languis, j'attends et je soupire.
Je n'ai plus de gaîté, plus de paix dans le cœur;
Pour me faire revivre il faudrait un sourire,
Et toi, tu ne veux pas sourire à ma douleur.

Après avoir aimé si long-temps en silence,
Je croyais t'émouvoir par mon humble constance;
Je voulais t'adorer, te chanter, te bénir.
Veux-tu donc à jamais briser mon espérance,
M'exiler de ton cœur et de ton souvenir?

D'autres femmes au monde ainsi que toi sont belles,
Il n'en existe pas une seule d'entre elles
Qui par tant de rigueur réponde à tant d'amour.
Mais qu'importe? Mes vœux et mes pensers fidèles,
Et mes regards ardents, te suivent nuit et jour.

J'aime et je veux aimer. Je veux attendre encore
Le regard dont j'ai soif, le bonheur que j'implore;
En te priant toujours, j'espère t'attendrir.

[1] L'illustre prince adressait ces vers à la jeune comtesse Ebba Brahe, qui épousa le comte de La Gardie.

C'est de toi que me vient le mal qui me dévore,
C'est toi seule qui peux m'aider et me guérir.

Et si tu n'entends pas la voix qui te réclame,
Si rien ne te fléchit, jamais nulle autre femme
Ne pourra plus troubler mes sens et ma raison.
Je serai seul, hélas! et seul, du fond de l'âme,
J'accuserai mon sort sans outrager ton nom.

LE DÉPART.

TRADUIT DE M. FRANZEN.

Tu pars. Au bord des flots je m'arrête et soupire,
Je te regarde encor. Je serai seul demain.
Pour la dernière fois, montre-moi ton sourire;
Pour la dernière fois, oh! donne-moi ta main!

C'en est fait à présent de ces heures de joie
Où ta porte m'était ouverte chaque jour,
Où le frôlement seul de ta robe de soie
Me faisait tressaillir et palpiter d'amour.

Les fleurs de ton salon, souvent dans ton absence,
Me disaient je ne sais quels mots mystérieux,
Et tout seul à l'écart j'attendais en silence
Le bonheur de te voir apparaître à mes yeux.

C'en est fait à présent. De ta voix entraînante
Je ne dois plus chercher les chants harmonieux,
Ni m'asseoir près de toi, ni de ma bouche errante
Effleurer en tremblant tes boucles de cheveux.

Adieu! laisse-moi prendre un seul baiser de frère :
Ce sera le premier, ce sera le dernier.
Une larme furtive a mouillé ta paupière;
Dans ce baiser d'adieu laisse-moi l'essuyer.

Que ta famille approche et qu'elle me pardonne !
Mon amour résigné ne garde point d'espoir.
Comme un enfant timide, au sort je m'abandonne ;
Je sais que je ne dois plus jamais te revoir.

Adieu donc, et de loin pense à celui qui t'aime.
Mais non ! garde à jamais le repos de ton cœur.
J'emporte mes regrets au dedans de moi-même.
Les regrets de l'amour sont encore un bonheur.

LA SOURCE.

TRADUIT DU SUÉDOIS DE MADAME LENNGREN.

Sur les bords de la forêt sombre,
J'ai vu la source du vallon
Qui lentement coule dans l'ombre,
Et s'enfuit obscure et sans nom.

L'été, son doux et frais murmure
Souvent attire le passant,
Qui savoure son onde pure
Et s'éloigne en la bénissant.

A travers les jours de voyage
Qui nous mènent vers le tombeau,
Puisse ma vie être l'image
De cette obscure source d'eau.

Je laisse aux riches de la terre
Un sort plus grand, plus envié.
Pour moi, mon Dieu, laisse-moi faire
Quelque bien, et vivre oublié !

LES ÉTOILES.

TRADUIT DE TEGNER.

Sur mon chemin désert, les étoiles fidèles
Projettent leurs rayons et sourient à mes yeux.
Comme l'oiseau des champs, oh! que n'ai je des ailes
Pour m'en aller là-haut dans ce monde joyeux!

Sur le nuage d'or qu'on voit passer dans l'ombre,
Un ange m'apparaît avec sa harpe en main;
Il se penche en riant sur notre terre sombre;
Son visage est si beau! son regard est divin.

Silence! le voilà qui prend sa harpe et chante,
Et son doux chant se mêle au murmure du vent.
Oh! je te reconnais, musique ravissante,
Mon âme t'écouta bien des fois en rêvant.

Oui, je me le rappelle, un jour j'ai vu cet ange;
Sur ces astres un jour ses frères m'ont parlé.
Maintenant je suis seul : une tristesse étrange
Me poursuit dans ce monde où je vis isolé.

Les chants aériens, les étoiles brillantes
Éveillent dans mon cœur un ardent souvenir.
Dans vos pieux concerts, dans vos sphères riantes,
Anges du ciel, bientôt laissez moi revenir.

FRAGMENT.

TRADUIT DE TEGNER.

Miracle de la terre, ô merveille profonde,
Amour, astre de joie, amour, souffle divin,
Brise rafraîchissante au désert de ce monde,
Espérance des dieux, charme du sort humain.

Cœur vital, cœur ardent au sein de la nature,
Dans l'océan le flot cherche le flot vermeil,
Et les étoiles d'or dans l'atmosphère pure
Tournent avec amour autour de leur soleil.

L'amour est pour le cœur qui regarde en arrière
Une clarté pâlie, un souvenir lointain
D'un temps de bonheur pur et d'un temps de lumière
Que notre humanité connut à son matin.

Alors elle habitait sous un ciel sans nuage,
Elle était innocente, et forte, et belle à voir,
Dansant, chantant avec le charme du jeune âge,
Et dans les bras de Dieu s'endormant chaque soir.

Alors tous ses accents étaient une prière,
Et les anges du ciel la nommaient tous leur sœur.
Hélas ! elle est tombée, elle a sur cette terre
Perdu sa chasteté, son repos, sa candeur.

Mais quand l'amour paraît, elle lève la tête,
Et rêve, et se souvient du bonheur d'autrefois ;
Les doux chants du printemps et les vers du poète
L'entretiennent d'amour, lui rappellent sa voix.

Et son âme s'ébranle à cette voix légère,
Comme aux accents chéris du ranz national
Le pauvre Suisse errant sur la terre étrangère
S'émeut, palpite et songe à son pays natal.

LES DERNIERS VERS DE WALLIN.

Pauvre front fatigué, repose en paix, repose ;
Que tes derniers pensers d'espérance et d'amour
S'en aillent maintenant vers l'éternel séjour,
Où le soleil d'en haut éclaire toute chose.
Repose en paix, repose.

Pauvres bras fatigués, croisez-vous sur mon sein ;
Croisez-vous pour prier à cette heure suprême.
Déjà ma faible voix meurt sur ma bouche blême,
La force m'abandonne, et je touche à ma fin.
Croisez-vous sur mon sein.

Pauvre âme fatiguée, il a fallu combattre ;
Mais l'heure de la paix à présent va venir.
A tout ce qui t'aima donne encore un soupir,
Et puis repose après ta lutte opiniâtre :
Il a fallu combattre !

FIN.

TABLE.

INTRODUCTION 1

PREMIÈRE PARTIE.

POÉSIES ANCIENNES.

ISLANDE.

NOTICE SUR L'EDDA 3
La Voluspa 7
Le chant de Vafthrudnir 17
Le chant de Vegtam 25
Le chant de Thrym, ou le marteau de Thor 29
Le chant suprême 34
Le chant de Gudrune 47
Le chant de Regnar Lodbrok 51
Le chant du prisonnier Asbiorn 58
Chant de mort de Hakon 60
Chant de mort de Hialmar 62

FEROE.

Le chant de Sigurd 67
La harpe merveilleuse 75
Élégast et Charlemagne 77
Le chant de sainte Catherine 79
Magdeleine 82

DANEMARK.

Le combat du géant Langben, et de Viderik, fils de Verland.. 85
Le combat du géant Berner et d'Orm, le jeune écuyer..... 91
Riben Ulw..... 95
La vengeance de Grimhilde..... 98
Voyage sur mer..... 102
Chant d'amour..... 104
Le moine valeureux..... 105
Le retour d'une mère..... 108
La mort de Charles..... 112
Le revenant de Hedeby..... 115
La jeune fille dans la forêt..... 117
Les deux sœurs..... 120
La délivrance du captif..... 122
La source de Maribo..... 124
Le pouvoir des runes..... 126
L'homme des eaux..... 128
Agnete..... 130
La puissance de la harpe..... 132
Aage et Else..... 134
La colline des Elfes..... 136
Strange et Christine..... 137
L'innocence reconnue..... 139
Hella..... 141
Signe..... 144
Morten de Fogelsang..... 146
Hafbur et Signe..... 148
Axel et Valborg..... 156

SUÈDE.

L'épreuve..... 175
L'enlèvement du cloître..... 177
Le chevalier Tynne..... 179
La petite Christine..... 184
Le dragon..... 186
Les femmes des Elfes..... 187
La femme de mer..... 188

Le neck..... 191
Isa..... 193
Lucia..... 195
Grimborg..... 196
Rosa..... 200
Redewall..... 202
Le petit batelier..... 204
Vallevan..... 206
Grotheson..... 208
Farling..... 210
Adeline..... 212
Le retour de Malmsten..... 214
Le testament..... 215
Tafvel et Adeline..... 216
Le jeune homme de Rosengard..... 218
La petite bergère..... 219
Le châtiment..... 221
La douleur de Rosalie..... 223
Hillebrand..... 225
La puissance de la douleur..... 228
Les deux enfants de rois..... 230
La princesse enchantée..... 232
La fille du sultan..... 235
Saint Georges..... 240
Gustave Ier et les Dalécarliens..... 243
Le roi Éric..... 245

SECONDE PARTIE.

POÉSIES MODERNES.

DANEMARK.

Chant national danois..... 249
Gunvère..... 251
Enfance..... 252

Le chant de la création..... 254
Uffe le Taciturne..... 258
Tristesse d'hiver..... 268
Consolation d'été..... 269
La naissance du Christ..... 270
Le tambour sur mer..... 272
Agnete..... 274
Le crépuscule du soir..... 277
Le soldat..... 278

NORVÉGE.

Chant national de Norvége..... 279
La mort de Sinclair..... 281

SUÈDE.

Nostalgie..... 285
Le Viking..... 288
La face de l'homme..... 292
Les oiseaux de passage..... 294
La harpe..... 296

FINLANDE.

Le retour du vieillard..... 299
Les trois pensées..... 301
Le chant du berceau..... 302
Amour..... 304
L'épitaphe de la jeune fille..... 305
Le ruisseau..... 306

IMITATIONS EN VERS.

Chant national d'Islande..... 309
Chant islandais..... 311
Sigrun..... 313
Melancolie..... 315

La harpe brisée, traduit d'Oehlenschlæger..... 316
L'enfant mourant, traduit d'Andersen..... 317
Élégie, traduit de Gustave-Adolphe..... 318
Le départ, traduit de Franzen..... 320
La source, traduit du suédois de madame Lenngren..... 322
Les étoiles, traduit de Tegner..... 323
Fragment, traduit de Tegner..... 324
Les derniers vers de Wallin..... 326

FIN DE LA TABLE.

OCT 17 1947

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Sept. 2007

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

LIBRARY OF CONGRESS
0 021 039 535 0